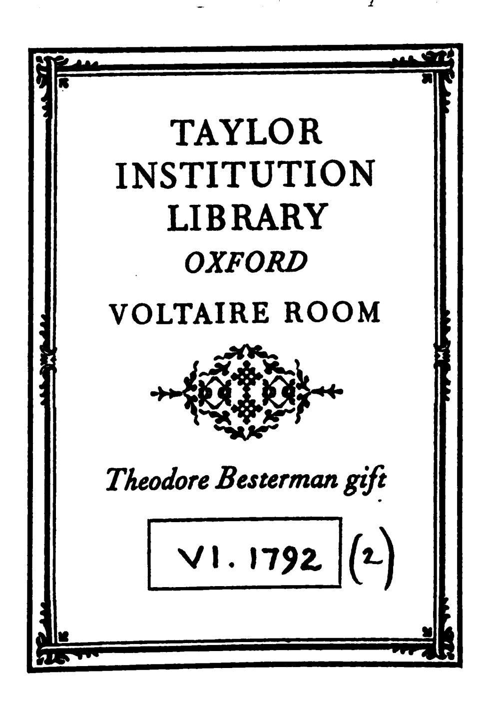
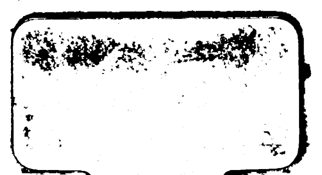






ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME SECOND.

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

THÉATRE.

TOME I.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

AVIS

Sur la distribution des Pièces de Théâtre.

Nous avons cru devoir donner ces Pièces dans leur ordre chronologique, & ne pas séparer, comme on l'a fait dans l'édition de Khell, les tragédies des comédies.

On aime à suivre la marche de l'esprit d'un auteur dans ses différentes productions ; c'est d'ailleurs, à ce qu'il nous semble, une variété, & même une espèce de délassement, que de passer de la lecture de plusieurs tragédies à un ouvrage d'un autre caractère : mais une raison plus forte encore nous a déterminés à ce mélange. Les comédies de Voltaire sont en général très-inférieures à ses tragédies ; les rassembler toutes en une suite de volumes, c'est donner à la fois plusieurs volumes assez médiocres : au lieu que ces mêmes comédies dispersées, & mêlées, comme elles l'ont été pendant la vie de l'auteur, à d'excellens ouvrages, attirent sur elles plus d'indulgence.

Nous n'avons réuni en un ſeul volume, que les opéra & les comédies mêlées de chant & de danſe. Ces Pièces n'ont pas ajouté un grand éclat à ſa réputation; elles forment, parmi ſes ouvrages dramatiques, une claſſe particulière, que l'on aurait pu ſacrifier ſans nuire à ſa gloire: mais le public, moins ſévère que ne le deviendra la poſtérité, veut encore jouir de tout ce qu'il a fait; & véritablement on trouve, dans ſes opéra même, quelques morceaux qui ne ſont pas indignes de lui. Il n'eſt pas d'ailleurs indifférent d'obſerver comment il ſavait s'eſſayer dans tous les genres, & juſques dans les arts qu'il n'a fait, pour ainſi dire, qu'effleurer.

N. B. que dans toute l'édition, comme dans le volume précédent, celles des notes de l'auteur qui doivent être placées à la ſuite des ouvrages, ſont indiquées par des chiffres; celles qui doivent l'être au bas des pages, par des aſtériſques; & toutes celles de l'éditeur, par des lettres italiques.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 18 Novembre 1718.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

CETTE pièce, qui eût fait le plus grand honneur à M. de Voltaire dans ſa maturité, fut le début de ſa première jeuneſſe : il la compoſa à dix-neuf ans, quelques années avant de commencer la Henriade ; & tel eſt l'aveuglement de la haine, qu'elle s'obſtina long-temps à refuſer du génie à ce même homme qui avait ouvert ſa carrière, d'une manière ſi impoſante, dans les deux genres qui en exigent le plus.

Mais, ſi nous l'oſons dire, la marche de ſon génie parut plus ferme encore & plus décidée dans le genre tragique que dans l'épopée. En effet, conſidéré ſous ce dernier rapport, il n'avait en France aucun rival qu'on pût lui comparer, au lieu que, dans la tragédie, il avait à lutter à la fois contre la réputation du grand Corneille, auteur d'un Œdipe que l'on jouait encore, & contre le ſtyle enchanteur de Racine, qu'il s'était propoſé pour modèle, & dont la perfection déſeſpérante était reſtée ſans imitateurs. Il ſurmonta heureuſement cette double difficulté ; & tandis que la foule des eſprits vulgaires, toujours incapable d'apprécier un génie naiſſant, ne le regardait que comme un jeune téméraire qui ſe briſerait néceſſairement à ces deux écueils ; on le vit avec étonne-

ment ſurpaſſer l'expérience du vieux Corneille ; & s'approcher de Racine à un degré que lui même, peut-être, n'a retrouvé, dans ſa longue carrière, que par intervalles. Il joignit à ce prodigieux mérite, celui d'embellir preſque tout ce qu'il avait emprunté de Sophocle. C'eſt une juſtice que Rouſſeau, devenu depuis ſon ennemi, ne put s'empêcher de lui rendre, quoiqu'il eût hérité du reſpect de Boileau pour les anciens, & que perſonne n'en connût mieux toutes les beautés.

Dans pluſieurs lettres qui accompagnèrent les premières éditions de ſon Œdipe, & qui trouveront leur place ailleurs, M. de Voltaire fit lui-même la critique de ſon ouvrage avec une impartialité noble qui dut lui concilier la faveur publique, & qui nous diſpenſera de nous étendre ſur des fautes rachetées par tant de beautés, & d'ailleurs peut-être inſéparables de ſon ſujet. Nous nous contenterons d'obſerver qu'aucune pièce, depuis la mort de Racine, n'avait annoncé un plus grand caractère ; que le génie de l'auteur ne s'eſt jamais montré plus tragique que dans le quatrième acte de cette même pièce, dans la ſeconde ſcène du troiſième, & enfin dans celles qui précèdent la cataſtrophe. Ajoutons que ſon ſtyle ne s'eſt jamais plus approché de la perfection du genre : & pour raſſembler, en un trait, toutes les idées que nous a fait naître ce magnifique

début, qu'on nous permette une dernière réflexion.

Suppofons, pour un moment, qu'une mort prématurée eût enlevé ce jeune homme apres le fuccès d'Œdipe ; combien de regrets cette perte n'eût-elle pas excités ! qui eût ofé calculer le terme où fe ferait arrêté le génie dramatique d'un écrivain qui, dès fon premier effai, venait de triompher de Corneille, d'embellir Sophocle, & d'égaler fouvent le beau coloris de Racine ? Eût-on prévu que cet écrivain pût fe furpaffer ? C'eft pourtant ce qu'il a fait, mais à quelques égards feulement. S'il eût été poffible qu'il atteignît à une perfection progreffive, Racine ne ferait plus le premier de nos poètes.

D'après ce que nous venons d'obferver, il paraîtra, fans doute, bien étrange que dans un recueil des chefs-d'œuvre dramatiques de Voltaire, publié depuis fa mort, on en ait exclu précifément cette tragédie, l'une de fes meilleures, & la plus furprenante, puifqu'elle était la première.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1729.

L'ŒDIPE dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre, & on la revoit encore avec quelque plaiſir, malgré ſes défauts; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père Folard, jéſuite, & M. de la Motte, de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces; mes critiques & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes (*).

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poétique à l'occaſion de cette tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une

(*) M. de la Motte donna deux Œdipes en 1726, l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'Œdipe en rimes fut repréſenté quatre fois, l'autre n'a jamais été joué.

ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans Polyeucte & dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'abbé d'Aubignac: Sévère & Pauline ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs, n'inſtruiront pas tant un élève que la ſeule vue d'une tête de Raphaël.

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les Pradons & les Boyers les ont connus auſſi-bien que les Corneilles & les Racines; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'Armide & d'Iſſé, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. Le Pouſſin a travaillé ſur les mêmes principes que Vignon. Il paraît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ſerait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque M. de la Motte veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. de la Motte veut d'abord profcrire l'unité d'action, de lieu & de temps.

Les Français font les premiers d'entre les nations modernes qui ont fait revivre ces fages règles du théâtre; les autres peuples ont été long-temps fans vouloir recevoir un joug qui paraiffait fi févère; mais comme ce joug était jufte, & que la raifon triomphe enfin de tout, ils s'y font foumis avec le temps. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir, au-devant de leurs pièces, que la durée de l'action eft égale à celle de la repréfentation; & ils vont plus loin que nous, qui, en cela, avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que don Lopez de Vega & Shakefpeare; elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie : faut-il qu'un Français fe ferve aujourd'hui de tout fon efprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre chofe à dire à M. de la Motte, finon que MM. Corneille, Racine, Molière, Adiffon, Congrève, Maffei, ont tous obfervé les loix du théâtre, c'en ferait affez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : mais

M. de la Motte mérite qu'on le combatte par des raiſons, plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une pièce de théâtre ? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois ? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois; c'eſt que l'intérêt qui ſe partage s'anéantit bientôt; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon, l'unité de lieu eſt eſſentielle; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond ? M. le Brun a-t-il peint Alexandre à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile ? « Je ne ſerais pas étonné, dit » adroitement M. de la Motte, qu'une nation ſenſée, » mais moins amie des règles, s'accommodât de » voir Coriolan condamné à Rome au premier » acte, reçu chez les Volſques au troiſième, & » aſſiégeant Rome au quatrième, &c. » Premiérement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami de règles toutes puiſées dans le bon ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même

en beaux vers, ne ferait jamais qu'une pièce de Jodelle ou de Hardy, verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de temps eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action ; le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre Auguſte dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'Auguſte & des conjurés. Si le poète fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours : car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus : le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Œdipe, ſoit celui

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre M. de la Motte sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand Corneille sur les trois unités; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi.

---

versement intéressés? Cependant il n'y a réellement qu'un seul intérêt dans la pièce, qui est celui de l'amour de Rodogune & d'Antiochus. Dans Britannicus, Agrippine, Néron, Narcisse, Britannicus, Junie, n'ont-ils pas tous des intérêts séparés, ne méritent-ils pas tous mon attention? Cependant ce n'est qu'à l'amour de Britannicus & de Junie que le public prend une part intéressante. Il est donc très-ordinaire qu'un seul & unique intérêt résulte de diverses passions bien ménagées. C'est un centre où plusieurs lignes différentes aboutissent: c'est la principale figure du tableau, que les autres font paraître sans se dérober à la vue. Le défaut n'est pas d'amener sur la scène plusieurs personnages avec des desirs & des desseins différens; le défaut est de ne savoir pas fixer notre intérêt sur un seul objet, lorsqu'on en présente plusieurs. C'est alors qu'il n'y a plus unité d'intérêt; & c'est alors aussi qu'il n'y a plus unité d'action.

La tragédie de Pompée en est un exemple: César vient en Egypte pour voir Cléopâtre: Pompée pour s'y réfugier: Cléopâtre veut être aimée & régner: Cornélie veut se venger sans savoir comment: Ptolomée songe à conserver sa couronne. Toutes ces parties désassemblées ne composent point un tout; aussi l'action est double & même triple, & le spectateur ne s'intéresse pour personne.

Si ce n'est point une témérité d'oser mêler mes défauts avec ceux du grand Corneille, j'ajouterai que mon Œdipe est encore une preuve que des intérêts très-divers, &,

Voici

Voici comme il s'exprime : « Je tiens donc, & je » l'ai déjà dit, que l'unité d'action consiste en » l'unité d'intrigue & en l'unité de péril ». Que le lecteur lise cet endroit de Corneille, & il décidera bien vîte entre M. de la Motte & moi ; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? c'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on appelle *action* au théâtre, l'est aussi. Tenons-nous-en donc, comme le grand Corneille, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire les autres beautés, se trouvent renfermées.

M. de la Motte les appelle des *principes de fantaisie*, & prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos

---

si je puis user de ce mot, mal assortis, font nécessairement une duplicité d'action. L'amour de Philoctète n'est point lié à la situation d'Œdipe, & dès-là cette pièce est double. (*Note tirée de l'édition de 1730.*)

opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPÉRA.

L'OPÉRA est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des ariettes dans la destruction d'une ville, & danser autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de Pluton & celui du Soleil; des dieux, des démons, des magiciens, des prestiges, des monstres, des palais formés & détruits en un clin-d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on est là dans le pays des fées; & pourvu qu'il y ait du spectacle, de belles danses, une belle musique, quelques scènes intéressantes, on est content. Il serait aussi ridicule d'exiger, dans Alceste, l'unité d'action, de lieu & de temps, que de vouloir introduire des danses & des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant, quoique les opéra soient dispensés de ces trois règles, les meilleurs sont encore ceux où elles sont le moins violées : on les retrouve même, si je ne me trompe, dans plusieurs; tant elles sont nécessaires & naturelles, & tant elles

servent à intéresser le spectateur. Comment donc M. de la Motte peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner, dans un spectacle, les mêmes choses que nous approuvons dans un autre? Il n'y a personne qui ne pût répondre à M. de la Motte. « J'exige avec raison beaucoup plus de per-» fection d'une tragédie que d'un opéra, parce qu'à » une tragédie mon attention n'est point partagée, » que ce n'est ni d'une sarabande, ni d'un pas de » deux que dépend mon plaisir; & que c'est à mon » ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un » homme ait su amener & conduire dans un seul » lieu & dans un seul jour, un seul événement » que mon esprit conçoit sans fatigue, & où mon » cœur s'intéresse par degrés. Plus je vois com-» bien cette simplicité est difficile, plus elle me » charme; & si je veux ensuite me rendre raison » de mon plaisir, je trouve que je suis de l'avis » de M. Despréaux, qui dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

» J'ai pour moi, pourra-t-il dire, l'autorité du » grand Corneille : j'ai plus encore, j'ai son » exemple, & le plaisir que me font ses ouvrages » à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette » règle ».

M. de la Motte ne s'est pas contenté de vouloir

ôter du théâtre ses principales règles, il veut encore lui ôter la poésie, & nous donner des tragédies en prose.

DES TRAGÉDIES EN PROSE.

CET auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en sa vie, ou des ouvrages de prose à l'occasion de ses vers, écrit contre son art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité Homère, que pourtant il a traduit. Jamais Virgile, ni le Tasse, ni M. Despréaux, ni M. Racine, ni M. Pope, ne se sont avisés d'écrire contre l'harmonie des vers; ni M. de Lulli contre la musique, ni M. Newton contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faiblesse de se croire supérieurs à leur profession, ce qui est le sûr moyen d'être au-dessous; mais on n'en avait point encore vu qui voulussent l'avilir. Il n'y a que trop de personnes qui méprisent la poésie faute de la connaître. Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute harmonie, pour qui de la musique n'est que du bruit, & à qui la poésie ne paraît qu'une folie ingénieuse. Si ces personnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou six volumes de vers, est de leur avis, ne se croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poètes comme des fous, & celui-là

comme le seul à qui la raison est revenue ? Il est donc nécessaire de lui répondre, pour l'honneur de l'art, & j'ose dire, pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de sa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. de la Motte avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres & à Madrid. Il y a dans Montagne, une chanson en rimes américaines, traduite en français ; on trouve dans un des spectateurs de M. Addisson une traduction d'une ode lapone rimée, qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, nés sous un ciel plus heureux, & favorisés par la nature, d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les sentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de syllabes & d'intonations résultait dans leurs vers, & même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pu saisir après eux. Mais soit rime, soit syllabes cadencées,

la poésie, contre laquelle M. de la Motte se révolte, a été & sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant Hérodote, l'histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé & le plus savant. Cette coutume était très-raisonnable; car le but de l'histoire était de conserver à la postérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient servir d'exemple. On ne s'était point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent ou d'une petite ville en plusieurs volumes *in-folio*: on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'est pour cette raison que les premiers philosophes, les législateurs, les fondateurs des religions & les historiens étaient tous poètes.

Il semble que la poésie dut manquer communément, dans de pareils sujets, ou de précision, ou d'harmonie : mais depuis que Virgile & Horace ont réuni ces deux grands mérites, qui paraissent si incompatibles; depuis que MM. Despréaux & Racine ont écrit comme Virgile & Horace; un homme qui les a lus, & qui sait qu'ils sont traduits dans presque toutes les langues de l'Europe,

peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même! Je placerai nos Defpréaux & nos Racines à côté de Virgile pour le mérite de la verfification; parce que fi l'auteur de l'Enéide était né à Paris, il aurait rimé comme eux; & fi ces deux Français avaient vécu du temps d'Augufte, ils auraient fait le même ufage que Virgile de la mefure des vers latins. Quand donc M. de la Motte appelle la verfification *un travail mécanique & ridicule*, c'eft charger de ce ridicule, non-feulement tous nos grands poètes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile & Horace fe font affervis à un travail auffi mécanique que nos auteurs: un arrangement heureux de fpondées & de dactyles était auffi pénible que nos rimes & nos hémiftiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puifque l'Enéide, après onze années, n'était pas encore dans fa perfection.

M. de la Motte prétend, qu'au moins une fcène de tragédie mife en profe ne perd rien de fa grace ni de fa force. Pour le prouver, il tourne en profe la première fcène de Mithridate, & perfonne ne peut la lire. Il ne fonge pas que le grand mérite des vers eft qu'ils foient auffi corrects que la profe. C'eft cette extrême difficulté furmontée qui charme les connaiffeurs: réduifez les vers en profe, il n'y a plus ni mérite ni plaifir.

« Mais, dit-il, nos voisins ne riment point dans » leurs tragédies ». Cela est vrai; mais ces pièces sont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille & Racine ont employé la rime; craignons que si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le desir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent se passer de rimes, parce que leur langue a des inversions, & leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue est la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poésie, qui doit marcher, comme notre prose, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons, pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connaît ces vers:

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale:
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place:

Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne funeste :
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels (a).

Quelque poétique que soit ce morceau, fera-t-il le même plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, « les pâles » humains Minos aux enfers juge », & enjamberaient avec grace sur l'autre vers ; la manière même de réciter des vers en italien & en anglais, fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes : nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse ?

M. de la Motte compare nos poètes, c'est-à-dire, nos Corneilles, nos Racines, nos Despréaux, à des faiseurs d'acrostiches, & à un charlatan qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille ; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue que les mauvais vers sont à-peu-près dans

(a) Il est échappé par inadvertance à M. de Voltaire, que les hommes ne peuvent plus s'appeller *mortels* quand ils sont morts.

ce cas ; ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime ; & la rime seule ne fait ni le mérite du poète, ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans Homère & dans Virgile : ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou ; mais celui qui tire du fond de ces obstacles même des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers : aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils sont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec M. de la Motte, sur quelques autres points ; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement, & faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses & fines qu'il a répandues dans son livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, ſi M. de la Faye veut bien me le permettre, à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. de la Motte, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle M. de la Faye a raſſemblé, en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle, qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. de la Motte, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. « Or, où trou-» vera-t-on, continue-t-il, dans les vers plutôt » que dans la proſe, cette première hauteur de » penſées »? *&c.*

Je crois que M. de la Motte ſe trompe comme

physicien ; puisqu'il est certain que, sans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne se trompe-t-il pas encore plus comme poète ? Comment n'a-t-il pas senti que, comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue ? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante ? M. de la Faye a pris sans doute un meilleur parti que moi ; il s'est conduit comme ce philosophe, qui, pour toute réponse à un sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher en sa présence. M. de la Motte nie l'harmonie des vers (*a*) ;

(*a*) Il est très-vrai que la Motte avait conçu le bisarre projet de faire des tragédies en prose : projet souvent renouvellé par tous ceux à qui la nature a refusé le talent des vers.

Il est vrai aussi que l'on commence aujourd'hui à s'affranchir beaucoup trop de la règle des trois unités, & que Voltaire lui-même donna quelquefois l'exemple d'une licence dont il fait si bien sentir ici tout le danger. Cette révolution, si l'on n'y prend garde, & les spectacles atroces auxquels on paraît vouloir accoutumer la scène, ameneront infailliblement le théâtre à la barbarie.

Ajoutez à ces inconvéniens la nécessité de plaire à un peuple libre, dont le goût ne saurait être généralement éclairé, & qui préférera des peintures fortes & exagérées, à celles qui n'étaient que vraies & touchantes, &

M. de la Faye lui envoie des vers harmonieux : cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

---

vous en conclurez que, dans les deux genres, l'art dramatique est menacé d'une décadence prochaine.

PERSONNAGES.

ŒDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTÈTE, prince d'Eubée.

LE GRAND-PRÊTRE.

ARASPE, confident d'Œdipe.

ÉGINE, confidente de Jocaste.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

CHŒUR de Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes.

ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTÈTE (a), DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTÈTE, eſt-ce vous? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire:

(a) Ce perſonnage de Philoctète, amené uniquement pour faire l'expoſition de la pièce, & pour y former un nœud que l'on perd abſolument de vue au dénouement, a quelque reſſemblance de caractère avec le Nicomède de Corneille. L'amour de ce prince pour Jocaſte eſt très-déplacé, ſans doute, dans un ſujet auſſi tragique. Le reſſouvenir paſſionné que Jocaſte en conſerve, reſſemble trop à l'amour de Pauline pour Sévère dans Polyeucte, & ne produit pas, à beaucoup près, un ſi grand effet. C'eſt que dans Œdipe, cette paſſion n'eſt qu'un rempliſſage, au lieu que celle de Pauline tient eſſentiellement

Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis long-temps aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée :
Retournez...

PHILOCTÈTE.

Ce ſéjour convient aux malheureux :
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine.

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit ; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidèle (*a*),
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous :
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTÈTE.

Eh ! quel crime a produit un courroux ſi ſévère (*b*) ?

à la tragédie de Polyeucte. D'ailleurs, le caractère de cette femme eſt peut-être un des plus beaux qui ſoit au théâtre.

(*a*) On trouve bien dans l'Œdipe de Corneille :

Chaque inſtant que je vis lui dérobe un ſujet ;

mais on n'y trouve point cette belle image :

Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.

(*b*) Quoique le ſens ſoit très-clair, ce vers, en lui-

DIMAS.

DIMAS.

Depuis la mort du roi.

PHILOCTÈTE.

Qu'entends-je? quoi! Laïus... (*a*).

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTÈTE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille (*b*)!
Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille!
Quoi! Jocaste... (les dieux me seraient-ils plus doux)?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!... quel sort a terminé sa vie?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois, le sort guida vos pas.
A peine vous quittiez le sein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Asie,
Lorsque, d'un coup perfide, une main ennemie

---

même, est défectueux, parce qu'il est susceptible d'un double sens.

(*a*) Philoctète, parent de Laïus, peut-il ignorer & la mort de ce prince, & les malheurs de Thèbes? Il a dû trouver sur sa route les mêmes traces de désolation qui le frappent à son arrivée.

(*b*) On lit dans la tragédie de Phèdre:

Il sort! Quelle nouvelle a frappé mon oreille!
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille!

Ravit à ſes ſujets ce prince infortuné.

PHILOCTÈTE.

Quoi! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine:
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du courroux des dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent ſans punir le coupable,
Un monſtre, (loin de nous que faiſiez-vous alors?)
Un monſtre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel, induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers, au pied du Cithéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion (*a*),
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée,
Propoſait une énigme avec art concertée;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut ſouſcrire.
D'une commune voix, Thèbe offrit ſon empire

(*a*) Ce vers eſt de Corneille, & l'auteur ne le diſſimula pas. Un poète auſſi riche de ſon propre fond, pouvait ſe permettre ces emprunts.

A l'heureux interprète inſpiré par les dieux
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Osèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.
Mais Œdipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Jeune & dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déjà même les dieux nous ſemblaient plus faciles:
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduits de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent.
Mais vous, heureux guerrier que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTÈTE.

J'y viens porter mes pleurs & ma douleur profonde.
Apprends mon infortune & les malheurs du monde.

Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon dieu tutélaire ;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort ?

PHILOCTÈTE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains ;
Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles ;
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais, loin de Jocaſte, achevé mon deſtin :
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'Amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-temps ce feu ſi puiſſant & ſi doux ;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte, par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas ! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône & vainqueur de ſoi-même !

En vain l'Amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté (*a*).

PHILOCTÈTE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe,
Je luttai quelque temps, je ſentis ma faibleſſe:
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier;
Je marchai près de lui, ceint du même laurier.
C'eſt alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.
L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des dieux:
Je liſais mon devoir & mon ſort dans ſes yeux,
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage:
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi.
Qu'euſſé-je été ſans lui? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, & je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte & ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte & ſon nouvel époux?

(*a*) Ce vers tient un peu au genre des *concetti*; on en trouverait quelques exemples dans Racine: mais dans Œdipe, on n'en citerait pas un ſecond.

PHILOCTÈTE.

Comment ! que dites-vous ? un nouvel hymenée...

DIMAS.

Œdipe à cette reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTÈTE.

Œdipe eſt trop heureux ! je n'en ſuis point ſurpris,
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix :
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître :
Tout le peuple avec lui, conduit par le grand-prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTÈTE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens ;
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens !

SCÈNE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

La porte du temple s'ouvre, & le grand-prêtre paraît au milieu du peuple.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Esprits contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, dieux tout-puissans; vos victimes sont prêtes:
O monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeste secours!
O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND-PRÊTRE.

Cessez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faibles soulagemens aux maux des misérables.
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre & d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler.
Les temps sont arrivés; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la destinée.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ÉGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Peuple, qui dans ce temple apportant vos douleurs,
Présentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, sur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous suit étouffer les semences !
Mais un roi n'est qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.
(au grand-prêtre.)
Vous, ministre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore ?
Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours ?
Ces maîtres des humains sont-ils muets & sourds ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Roi, peuple, écoutez-moi (*a*). Cette nuit à ma vue
Du ciel sur nos autels la flamme est descendue ;

(*a*) Le grand-prêtre n'est inspiré ici que selon le besoin du poete, ou la tragédie serait finie. Il aura au troisième acte une inspiration plus complète, & toujours à la volonté de l'auteur. Ce qui rend ces invraisemblances excusables, c'est que les législateurs de l'art ont reconnu qu'il était des sujets vraiment tragiques qu'on ne pouvait traiter sans admettre des suppositions & des moyens peu vrai-

L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible & reſpirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre.
« Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
» Le meurtrier du roi reſpire en ces Etats,
» Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
» Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice ».

ŒDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des rois!
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs loix,
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême,
Adorés de leur peuple, ils ſont des dieux eux-même;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre roi s'élève contre vous.
Appaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.

ſemblables. Nous penſons comme eux, pourvu qu'il en réſulte de grandes beautés.

A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi ! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins (*a*) ;
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges ?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.

(*à Jocaſte.*)

Pour moi qui, de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
Madame, juſqu'ici, reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs,
Et de vos ſeuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me réſervant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux ;
Lorſque, de ſes Etats parcourant les frontières,
Ce héros ſuccomba ſous des mains meurtrières ;
Phorbas en ce voyage était ſeul avec lui.
Phorbas était du roi le conſeil & l'appui :
Laïus, qui connaiſſait ſon zèle & ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance.
Ce fut lui qui du prince, à ſes yeux maſſacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré :

(*a*) L'auteur a reconnu lui-même qu'il n'eſt pas naturel qu'Œdipe ignore & le genre de mort de Laïus, & quelques-uns des faits dont il ſemble entendre parler pour la première fois : mais ni Sophocle, ni Corneille, n'ont mieux lutté que lui contre les difficultés du ſujet.

Percé de coups lui-même, il se traînait à peine;
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine.
« Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups,
» Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
» Ils m'ont laissé mourant; & le pouvoir céleste
» De mes jours malheureux a ranimé le reste ».
Il ne m'en dit pas plus: & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité;
Et peut-être le Ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite:
Peut-être, accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels (*a*).
Le Sphinx bientôt après désola cette rive.
A ses seules fureurs Thèbes fut attentive:
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service & son zèle.
Tout l'Etat en secret était son ennemi,
Il était trop puissant pour n'être point haï;
Et du peuple & des grands la colère insensée
Brûlait de le punir de sa faveur passée.

(*a*) Ce vers n'est point impie dans le systême du fatalisme; ce systême était le dogme poétique des anciens, & convenait sur-tout à la tragédie.

On l'accusa lui-même, & d'un commun transport
Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort:
Et moi, de tous côtés redoutant l'injustice,
Je tremblai d'ordonner sa grace ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrètement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi ni du peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

ŒDIPE.

(*à sa suite.*)

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse:
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut, d'un œil sévère,
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez (*a*),
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture!

(*a*) Cette imprécation nous paraît supérieure à celle de Sophocle.

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces ſermens affreux nous nous uniſſons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime ſeul éprouve enfin vos coups!
Ou ſi de vos décrets l'éternelle juſtice
Abandonne à mon bras le ſoin de ſon ſupplice,
Et ſi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si ſur un inconnu vous pourſuivez le crime,
Achevez votre ouvrage & nommez la victime.
Vous, retournez au temple; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une ſeconde fois;
Que vos vœux parmi nous les forcent à deſcendre:
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront ſa cendre;
Et conduiſant un roi facile à ſe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ÉGINE, ARASPE, LE CHŒUR.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je ſuis l'interprète,
D'une commune voix accuſe Philoctète,
Madame; & les deſtins, dans ce triſte ſéjour,
Pour nous ſauver, ſans doute, ont permis ſon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

ÉGINE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!...

JOCASTE.

Qui? lui! qui? Philoctète!

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il ſembla méditer?
Il haïſſait Laïus, on le ſait; & ſa haine
Aux yeux de votre époux ne ſe cachait qu'à peine:
La jeuneſſe imprudente aiſément ſe trahit;
Son front mal déguiſé découvrait ſon dépit:
J'ignore quel ſujet animait ſa colère;
Mais au ſeul nom du roi, trop prompt & trop ſincère,
Eſclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Juſques à la menace il oſait s'emporter;

Il partit; & depuis, ſa deſtinée errante
Ramena ſur nos bords ſa fortune flottante.
Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux (*a*),
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux :
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence
De nos peuples ſur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Aſſez long-temps les ſoupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre ſi fameux de vengeur de la terre,
Ce reſpect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos ſoupçons & ſuſpendit nos coups.
Mais les temps ſont changés : Thèbe, en ce jour funeſte,
D'un reſpect dangereux dépouillera le reſte;
En vain ſa gloire parle à ces cœurs agités ;
Les dieux veulent du ſang & ſont ſeuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime :
Imitez de ces dieux la juſtice ſuprême;
Livrez-nous leur victime, adreſſez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur ſi digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie.

(*a*) Ce vers contredit évidemment la première ſcène de la pièce. Certainement Philoctète n'était pas dans Thèbes. Araſpe devait dire ſeulement que le bruit en avait couru.

Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon ſang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCÈNE II (*a*).

JOCASTE, ÉGINE.

ÉGINE.

Que je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

ÉGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux !
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer ; mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage !
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage !

(*a*) Cette ſcène, quoique remplie de beaux détails, n'eſt qu'une confidence froide d'un amour étranger au ſujet ; elle éloigne le véritable intérêt de la pièce.

Egine,

Egine, après les nœuds qu'il a fallu brifer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accufer.
Apprends que ces foupçons irritent ma colère,
Et qu'il eft vertueux puifqu'il m'avait fu plaire.

ÉGINE.

Cet amour fi conftant....

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funefte ait pu nourrir l'ardeur;
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que faffe un grand cœur où la vertu domine,
On ne fe cache point ces fecrets mouvemens
De la nature en nous indomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous furprendre :
Ces feux qu'on croit éteints renaiffent de leur cendre :
Et la vertu févère, en de fi durs combats,
Réfifte aux paffions & ne les détruit pas.

ÉGINE.

Votre douleur eft jufte autant que vertueufe,
Et de tels fentimens....

JOCASTE.

Que je fuis malheureufe!
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux.
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux;
Deux fois de mon deftin fubiffant l'injuftice,
J'ai changé d'efclavage, ou plutôt de fupplice :
Et le feul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.

Pardonnez-moi, grands dieux! ce souvenir funeste;
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus aussi-tôt que formés;
Mon souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême;
Il fallut oublier dans ses embrassemens
Et mes premiers amours, & mes premiers sermens.
Tu sais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée:
Que déguisant mon trouble & dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs....

ÉGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?

JOCASTE.

Hélas!

ÉGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

ÉGINE.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher (*a*);
Et votre cœur, du moins sans trop de résistance,
De vos Etats sauvés donna la récompense.

(*a*) L'auteur rentre ici dans son sujet avec tout l'art d'un grand poète.

JOCASTE.

Ah! grands dieux!

ÉGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus?
Ou Philoctète abſent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monſtre cruel Thèbe alors ravagée,
A ſon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du ſphinx était digne de moi.

ÉGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le ſeul Philoctète a fait naître en mon ame,
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Œdipe une amitié ſévère;
Œdipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Cependant ſur ſes pas aux autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée

Des tranſports inconnus que je ne conçus pas ;
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure :
Egine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Œdipe & de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſait menaçante :
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang ;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos dieux un ſecret ſacrifice :
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner (*a*) :
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée,
Se préſentait toujours cette effroyable idée ;
Et Philoctète encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

ÉGINE.

J'entends du bruit, on vient ; je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même : je tremble : évitons ſa préſence.

(*a*) L'inverſion de ce vers eſt peu naturelle.

SCÈNE III.

JOCASTE, PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE.

Ne fuyez point, Madame, & ceſſez de trembler;
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler.
Ne craignez point ici que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes:
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, &, s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus;
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point appris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pu ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout qu'elle s'en juſtifie.
Je vous aimais, Seigneur: une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi.
Et du ſphynx & des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille eſt déjà parvenue;

Vous ſavez quels fléaux ont éclaté ſur nous,
Et qu'Œdipe....

PHILOCTÈTE.

Je ſais qu'Œdipe eſt votre époux;
Je ſais qu'il en eſt digne : & malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, & ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du ſphynx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles;
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé;
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête!
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur!

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur?

PHILOCTÈTE.

Je perds Alcide & vous : qu'aurais-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un Dieu vengeur abhorre;
Un feu contagieux annonce ſon courroux :
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.

Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée ;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin ;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTÈTE.

Madame, je me tais ; une pareille offenſe
Etonne mon courage & me force au ſilence.
Qui ? moi de tels forfaits ! moi des aſſaſſinats !
Et que de votre époux.... Vous ne le croyez pas (*a*).

JOCASTE.

Non, je ne le crois point : & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait ; nous nous aimions en vain ;
Les dieux vous réſervaient un plus noble deſtin ;
Vous étiez né pour eux : leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour, rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.

(*a*) Le trait eſt ſublime, mais il eſt emprunté de la tragédie de Nicomède.

PRUSIAS.

Purge-toi d'un forfait ſi honteux & ſi bas.

NICOMÈDE.

M'en purger ! moi, Seigneur !... Vous ne le croyez pas.

Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne doit point occuper le ſucceſſeur d'Alcide ;
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent ;
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient ; ſouffrez que je vous laiſſe :
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe ;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais & qu'il eſt mon époux.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, ARASPE.

ŒDIPE.

Araspe, c'eſt donc là le prince Philoctète ?

PHILOCTÈTE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encore, à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie ;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie ;
J'ai pour vous trop d'eſtime : & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.

Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſur-tout par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Être utile aux mortels, & ſauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime:
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi:
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi (*a*):
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours & défendu les vôtres,
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre;
Paraiſſez innocent; il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous:
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

(*a*) Le public ſourit à ce vers de Corneille:

Le peuple eſt trop heureux quand il meurt pour ſes rois.

Un parterre compoſé de rois pourrait bien ſourire à celui-ci.

PHILOCTÈTE.

Je veux bien l'avouer; ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infames aſſaſſins a délivré la terre;
Hercule à les dompter avait inſtruit mon bras:
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur; & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous;
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime:
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTÈTE.

Eh! quel ſerait mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ſes ſujets eſt un dieu qu'on révère;
Pour Hercule & pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois; & vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illuſtres marques:
Des guerriers comme vous ſont égaux aux monarques;
Je le ſais: cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas;

Sa tête répondra des malheurs de l'empire ;
Et vous....

PHILOCTÈTE.

Ce n'eſt point moi : ce mot doit vous ſuffire.
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me ſoupçonne !
Ah ! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne ;
Son ſceptre & ſon épouſe ont paſſé dans vos bras ;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas.
Ce n'eſt pas moi, ſur-tout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille & demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître,
J'ai fait des ſouverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre & trop m'humilier :
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe ;
On vous jugera, Prince ; & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous....

PHILOCTÈTE.

J'y resterai, sans doute :
Il y va de ma gloire ; & le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCÈNE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable
Ne sait point s'abaisser à des déguisemens :
Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.
Je ne puis voir en lui cette bassesse infame.
Je te dirai bien plus ; je rougissais dans l'ame
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Nécessité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire ;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.
Mais que Phorbas est lent pour mon impatience !
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance ;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus ;
Ils ont par leur silence expliqué leurs refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre,
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre ?
Ces dieux dont le pontife a promis le ſecours (*a*),
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours :
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles :
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui, nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous ; voyons tout par nos yeux.
Ce ſont-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide ?....
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.

(*a*) On crut entrevoir ici le penchant de l'auteur pour jetter du mépris ſur les idées religieuſes : c'était voir de bien loin. Que pouvaient avoir de commun ces ſentimens d'Araſpe avec la religion du poète ?

Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends, cours hâter la lenteur:
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger & les dieux & les hommes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ÉGINE.

JOCASTE.

Oui, j'attends Philoctète (*a*), & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraisse à mes yeux.

ÉGINE.

Madame, vous savez jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort assiége à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous sont intéressés à le trouver coupable :
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux ;
Il demandent son sang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous résister à tant de violence ?
Pourrez-vous le servir & prendre sa défense ?

JOCASTE.

Moi ! si je la prendrai ? dussent tous les Thébains
Porter jusque sur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans dussé-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.

(*a*) Ce n'est point Philoctète que le public attend ; c'est le grand intérêt de la pièce, que ces scènes suspendent toujours.

Mais une juſte crainte occupe mes eſprits :
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris,
On le ſait ; on dira que je lui ſacrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux & ma patrie ;
Que mon cœur brûle encore.

ÉGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts ;
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs & cherchent nos faibleſſes ;
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup-d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et quand leur artifice & leur perſévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos ſecrets ;
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets,
Portant ſur notre vie une triſte lumière,
Vont de nos paſſions remplir la terre entière.

ÉGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous ?
Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire :

On

On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuser toujours prompte & sévère,
Je porte sur moi-même un regard trop austère;
Peut-être je me juge avec trop de rigueur;
Mais enfin Philoctète a régné sur mon cœur:
Dans ce cœur malheureux son image est tracée,
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée:
Que dis-je? Je ne sais, quand je sauve ses jours,
Si la seule équité m'appelle à son secours;
Ma pitié me paraît trop sensible & trop tendre;
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre;
Je me reproche enfin mes bontés & mes soins.
Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins.

ÉGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux sans doute:
C'est ma seule espérance; & pour peu qu'il m'écoute;
Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir.
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il sauve en s'éloignant & ma gloire & sa vie.
Mais qui peut l'arrêter? il devrait être ici;
Chère Egine, va, cours.

SCÈNE II.

JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE.

JOCASTE.

AH! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vue;
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTÈTE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ses fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre sort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut-être
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureusement sauvée,
Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTÈTE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité,
Moins de compassion & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie;

Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux! au nom de cette flamme
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encore un reſte de pitié;
Enfin s'il vous ſouvient, que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre;
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTÈTE.

Je vous les conſacrai: je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous, mais mon ſort eſt trop beau
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait ſi ſa clémence, au ſein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?

Peut-être il me devait cette grace infinie;
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie:
Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, ARASPE, Suite.

ŒDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſupplice;
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon appui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pu réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au ciel que j'implore à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaiſe, il veut nous pardonner;
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTÈTE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure;

Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des loix que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin:
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie;
Hercule, appui des dieux & vainqueur de l'Aſie,
Les mônſtres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce ſont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe:
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attends leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCÈNE IV (*a*).

ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ARASPE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, Suite, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Eh bien! les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe?
Quelle main parricide a pu les offenſer?

PHILOCTÈTE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

(*a*) Cette ſcène n'eſt que la continuation de la troiſième.

LE GRAND-PRÊTRE.

Fatal préſent du ciel ! Science malheureuſe !
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe !
Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts !

PHILOCTÈTE.

Eh bien ! que venez-vous annoncer de ſiniſtre ?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre ?

PHILOCTÈTE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas ?

LE GRAND-PRÊTRE.

(*à Œdipe.*)
Ah ! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas (*a*).

ŒDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

---

du premier acte. Une nouvelle inſpiration découvre au grand-prêtre, le véritable meurtrier de Laïus. Admettez ce merveilleux, la ſcène eſt du plus grand effet, & ne pouvait être mieux traitée.

(*a*) Ce vers eſt ſublime dans la ſituation, & l'auteur ne le doit pas à Sophocle.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux:
Songez qu'Œdipe...

LE GRAND-PRÊTRE.

Œdipe eſt plus à plaindre qu'eux.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Œdipe a pour ſon peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

DEUXIÈME PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.

De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTÈTE.

Parlez.

ŒDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRÊTRE.

(*à Œdipe.*)
C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... èh bien... c'eſt...

ŒDIPE.

Achève : qui?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous.

ŒDIPE.

Moi?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux prince.

DEUXIÈME PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'oſez-vous nous apprendre?

(*à Œdipe*).

Qui, vous! de mon époux vous ſeriez l'aſſaſſin?
Vous à qui j'ai donné ſa couronne & ma main?
Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuſe;
Votre vertu dément la voix qui vous accuſe.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préſide à notre ſort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTÈTE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage (*a*);
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous preſſe à mes yeux;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la juſtice enfin qui vous eſt due,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras;
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il ſoit, quelque dieu qui l'inſpire,
Doit prier pour ſes rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre impoſteur.

(*a*) Ce diſcours de Philoctète, & ſur-tout les vers qui le terminent, font oublier toutes les critiques faites contre ce perſonnage. Que ne promettait pas, dans ſa maturité, le jeune homme à qui ſon génie inſpirait de pareils vers!

(au grand-prêtre.)

Voilà donc des autels quel eſt le privilége!
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilége,
Pour accuſer ton roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des dieux!
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé *(a)*.
Tremblez, malheureux roi, votre règne eſt paſſé.
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Par-tout d'un Dieu vengeur vous ſentirez les coups :
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.

(*a*) Ces deux vers ſont trop ſenſiblement imités de la tragédie d'Eſther :

Bientôt ſon juſte arrêt te ſera prononcé ;
Tremble, ſon jour approche, & ton règne eſt paſſé.

mais ils ſont entourés de vers du même mérite, & la réminiſcence eſt excuſée.

Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres :
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite;
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'imposteur;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

ŒDIPE.

Arrête : que dis-tu? qui? Polybe mon père....

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort;
Ce jour va vous donner la naissance & la mort (*a*).
Vos destins sont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! savez-vous quel sang vous donna l'être?

(*a*) Ce trait sublime est de Sophocle; mais ce vers qui ajoute tant de force à la situation :

Savez-vous seulement avec qui vous vivez?

l'auteur ne le doit qu'à lui-même.

Entouré de forfaits à vous feul réfervés,
Savez-vous feulement avec qui vous vivez ?
O Corynthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de fa naiffance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCÈNE V.

ŒDIPE, PHILOCTÈTE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile :
Je ne fais où je fuis, ma fureur eft tranquille :
Il me femble qu'un dieu defcendu parmi nous,
Maître de mes tranfports enchaîne mon courroux ;
Et prêtant au pontife une force divine,
Par fa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTÈTE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctète avec vous combattrait fous vos loix ;
Mais un prêtre eft ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait refpectable.
Fortement appuyé fur des oracles vains,
Un pontife eft fouvent terrible aux fouverains,
Et dans fon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De fes liens facrés imbécille idolâtre,

Foulant par piété les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les dieux en trahiſſant ſes rois;
Sur-tout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

ŒDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis? Eſt-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime;
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer.
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris;
J'irai... Puiſſent les dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre!

ŒDIPE.

Vous mourir! vous, Madame! ah! n'eſt-ce point aſſez,
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le ſort de votre époux eſt déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez....

ŒDIPE.

Suivez-moi (*a*),
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

(*a*) Les acteurs n'ont aucune raiſon de quitter la ſcène. L'acte par conſéquent n'eſt fini, que parce que l'auteur l'a voulu, pour obéir à l'uſage de la diviſion des actes. Mais lui-même a reconnu cette faute, à peine apperçue aux repréſentations.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV (a).

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Non, quoi que vous disiez, mon ame inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand-prêtre me gêne, & prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, & le présent m'accable,
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable.
Et le crime par-tout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi ! votre vertu ne vous rassure pas ?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence ?

ŒDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

(a) Cet acte entier est de la plus grande beauté. Il justifierait seul ce que la Motte eut l'honneur de dire le premier : « Que Corneille & Racine avaient trouvé un » successeur ».

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiſcret dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus & du courroux céleſte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

ŒDIPE.

Un ſeul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart:
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguſte & rare!
Œdipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brillaient encor du feu de ſa jeuneſſe;

Son

Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis,
Imprimait le respect aux mortels interdits;
Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance;
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre:
Je crains que par les dieux le pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.
Moi, j'aurais massacré!... Dieux serait-il possible?

JOCASTE.

Cet organe des dieux est-il donc infaillible?
Un ministère saint les attache aux autels:
Ils approchent des dieux; mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs festons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les destinées?
Non, non: chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense (a);
Notre crédulité fait toute leur science.

(a) C'est sur-tout de ces vers que datent les premiers

ŒDIPE.

Ah dieux! s'il était vrai, quel ferait mon bonheur!

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle ſur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des ſecrets, que le ſort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faibleſſe;
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtreſſe;

---

reproches d'impiété faits à l'auteur; & l'emportement, l'amertume, l'injuſtice de ces reproches, fut peut-être une des cauſes de ſa profonde averſion pour le fanatiſme.

Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir ;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
« Ton fils tuera ſon père, & ce fils ſacrilège,
» Inceſte & parricide... ». O dieux! acheverai-je ?

ŒDIPE.

Eh bien, Madame ?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit ;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi ſa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de ſon père ;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte ;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

ŒDIPE.

Ah ! Madame, achevez : dites, que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux ?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur ; & ſaintement cruelle (*a*),
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos dieux, & condamnait leurs loix ;

(*a*) Racine avait déjà dit : *ſaintement homicide*. Ces alliances hardies de mots qui ſemblent faits pour s'exclure, enrichiſſent le ſtyle, & produiſent le plus grand effet ; mais l'honneur eſt à celui qui s'en eſt emparé le premier.

Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime :
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle, autant que malheureuſe !
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe !
Quel fruit me revint-il de mes barbares ſoins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères,
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères :
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux !
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire !
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire ;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris (*a*),
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être, ainſi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe ;
Cependant de Corinthe & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.

(*a*) Il était aiſé de prévoir que le jeune homme capable d'écrire ainſi, deviendrait l'honneur de la France.

Un jour, ce jour affreux, présent à ma pensée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la première fois, par un don solemnel,
Mes mains jeunes encore enrichissaient l'autel :
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une invisible main repoussait mes présens;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté;
» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejetté;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
» Va porter tes présens aux autels des Furies;
» Conjure leurs serpens prêts à te déchirer;
» Va, ce sont-là les dieux que tu dois implorer ».
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croiriez-vous, Madame?
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouis
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit que je serais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah dieux!

ŒDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je? Quel démon en unissant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encor temps de répandre des larmes ;
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'alarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du ſein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidèle ;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;
Je partis, je courus de contrée en contrée ;
Je déguiſai par-tout ma naiſſance & mon nom :
Un ami, de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure (*a*), en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait ſeconda mon courage.
Heureux ſi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas !
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement ;
La main des dieux ſur moi ſi long-temps ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue) : (*b*)

(*a*) *Dans plus d'une aventure*, expreſſion familière, & qui d'ailleurs rappelle un peu trop les idées de la chevalerie errante.

(*b*) Le preſtige des beaux vers cache ici une des plus

Dans un chemin étroit, je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.
Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & superbe, & nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir,
Me semblaient mes sujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuse
Arrête des coursiers la fougue impétueuse.
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés
Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine:
Dieux puissans! je ne sais si c'est faveur ou haine,
Mais sans doute pour moi contre eux vous combattiez;
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
Couché sur la poussière observait mon visage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémissez, Madame.

---

grandes invraisemblances du sujet. Œdipe, comme l'auteur l'a observé lui-même, devait, dès le premier acte, se rappeller ce combat de la Phocide.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas; on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCÈNE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

Viens, malheureux vieillard, viens, approche... A sa vue
D'un trouble renaissant je sens mon ame émue;
Un confus souvenir vient encor m'affliger;
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande reine, avez-vous ordonné mon supplice?
Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassurez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'est devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O dieux! Laïus est mort, & vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

ŒDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus :
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus ;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre ;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle ſujet, bleſſé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai bleſſé ? qui, moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie ;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé ;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte
Où mon roi....

ŒDIPE.

Malheureux ! épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O dieux !
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il eſt donc vrai !

ŒDIPE.

Quoi ! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage ?
Oui, c'eſt toi : vainement je cherche à m'abuſer ;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer ;

Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vu tomber mon maître;
Vous avez fait le crime, & j'en fus soupçonné (a);
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai justice;
Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice:
Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JOCASTE..... car enfin la fortune jalouse
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

(a) Ces vers, d'une simplicité si noble, paraissent empruntés de Juvénal:

Committunt eadem diverso crimina fato;
Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema.

ŒDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur ?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe (*a*);
Ecoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah ! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE

Il eſt involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère !

(*a*) On doit remarquer les éclairs de ce dialogue preſſé & rapide.

ŒDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le ſuis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me pourſuit ;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel ;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre ;
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre & non pas vous punir.
Vivez....

ŒDIPE.

Moi, que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?

Irai-je, errant encore, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon trifte deftin
A des crimes plus grands réferve encor ma main?
Corinthe! que jamais ta déteftable rive....

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur, en ce moment un étranger arrive;
Il fe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir (*a*).
(*à Jocafte.*)
Adieu; que de vos pleurs la fource fe diffipe.
Vous ne reverrez plus l'inconfolable Œdipe:
C'en eft fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En ceffant d'être roi, je ceffe d'être à vous.
Je pars: je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne foit point criminelle;
Et vivant loin de vous, fans Etats, mais en roi,
Juftifier les pleurs que vous verfez pour moi.

(*a*) Œdipe motive fa fortie. On croit qu'il va interroger l'étranger qu'on lui annonce; cependant il rentre fur la fcène dans l'acte fuivant, fans l'avoir fait. La féparation des deux actes eft encore ici, par conféquent, plus idéale que réelle.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

ŒDIPE.

Finissez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours ;
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est temps que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône ;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie :
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie :
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois ;
Puisqu'il vous faut un roi, consultez-en mon choix.
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide (*a*) ;
Un monarque est son père (*), il fut l'ami d'Alcide ;

(*a*) Il faut avouer qu'on avait un peu oublié Philoctète, dont il n'est pas question dans l'acte précédent, & qui ne doit plus reparaître. L'usage, plus arbitraire qu'indispensable, de diviser nos tragédies en cinq actes, a forcé nos meilleurs poetes d'introduire souvent dans leurs pièces des personnages épisodiques. Le grand art consiste à les lier au sujet de manière qu'ils y paraissent nécessaires, & cet art n'a été bien connu que du seul Racine.

(*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas;
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et quitter mes ſujets & le trône en monarque.
Que l'on faſſe approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

ŒDIPE.

Icare, eſt-ce vous que je voi (*a*)?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polybe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père....

(*a*) L'arrivée d'Icare eſt néceſſaire : mais dans l'Œdipe de Corneille, le perſonnage d'Iphicrate eſt annoncé; le ſpectateur eſt préparé à ſon arrivée par ces deux vers :

La mort du roi mon père à Corinthe m'appelle;
J'en attends aujourd'hui la funeſte nouvelle.

Ce faible avantage eſt le ſeul que le poète ancien ait conſervé ſur le moderne.

ICARE.

A son trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descendre;
Ses jours étaient remplis, il est mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui faisiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père est chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point trempé.
Ainsi de mon erreur esclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artisan de mes tristes destins!
O ciel! & quel est donc l'excès de ma misère,
Si le trépas des miens me devient nécessaire?
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père est un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que sa cendre mérite.
Partons. Vous vous taisez, je vois vos pleurs couler;
Que ce silence....

ICARE.

O ciel! oserai-je parler?

ŒDIPE.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment sans témoin daignerez-vous m'entendre?

ŒDIPE

ŒDIPE *à sa suite.*

Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penser (*a*).
Si vous y paraissez, votre mort est jurée.

ŒDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du sceptre de Polybe un autre est l'héritier.

ŒDIPE.

Est-ce assez? & ce trait sera-t-il le dernier?
Poursuis, destin, poursuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre:
A mes lâches sujets courons me présenter.
Parmi ces malheureux prompts à se révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable,
Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis?
Parle, quel étranger sur mon trône est assis?

ICARE.

Le gendre de Polybe; & Polybe lui-même,
Sur son front en mourant a mis le diadême.
A son maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi! mon père aussi, mon père me trahit?

(*a*) Cette scène est du plus vif intérêt; toutes les nuances, toutes les gradations y sont habilement ménagées, & l'on est toujours étonné qu'un poète si jeune ait porté si loin, & l'éloquence du cœur, & la perfection de son art.

De la rébellion mon père eſt le complice?
Il me chaſſe du trône!

ICARE.

Il vous a fait juſtice;
Vous n'étiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Icare!....

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur; & toute la province....

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils!

ICARE.

Non, Seigneur; & ce prince
A tout dit en mourant. De ſes remords preſſé,
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé;
Et moi, de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point ſon fils! & qui ſuis-je, grands dieux(*a*)!

(*a*) On lit dans l'Œdipe de Corneille:

Je ne ſuis point ſon fils! Eh! qui ſuis-je, grands dieux!

mais ici le diamant de Corneille brille d'un tout autre éclat, parce qu'il eſt entouré de tout ce qui peut le faire valoir.

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie.
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cithéron

ŒDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas;
La pitié me ſaiſit, je vous pris dans mes bras;
Je ranimai dans vous la chaleur preſque éteinte:
Vous viviez, auſſi-tôt je vous porte à Corinthe;
Je vous préſente au prince: admirez votre ſort!
Le prince vous adopte au lieu de ſon fils mort;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils, vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

Jamais; & le trépas vous a ravi, peut-être,
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître:
Mais long-temps de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encore eſt tellement frappé
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin: ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles,
Je le ſais; mais malgré les maux que je prévoi
Un deſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître & ne puis m'ignorer.

SCÈNE III (a).

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

Ah! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême :
Plus je le vois, & plus... Ah! Seigneur, c'eſt lui-même.
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus...

ICARE.

Quoi! du mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes ;
Cet enfant qu'au trépas...

PHORBAS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites ?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler ;

(a) Cette ſcène, entiérement imitée de Sophocle, nous paraît traitée avec plus d'art que dans le poète grec.

Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie.

ŒDIPE

Œdipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie!
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Œdipe.*

Seigneur, n'en doutez pas:
Quoi que ce Thébain diſe, il vous mit dans mes bras:
Vos deſtins ſont connus, & voilà votre père....

ŒDIPE.

O ſort qui me confond! ô comble de misère!
(*à Phorbas.*)
Je ſerais né de vous? le ciel aurait permis
Que votre ſang verſé....

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas expoſé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi ſeulement: la réſiſtance eſt vaine.

Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
(*en montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ses bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

ŒDIPE.

Quel était son pays ?

PHORBAS.

Thèbe était sa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point son père ?

PHORBAS.

Hélas ! il était né
D'un sang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

ŒDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe;
Fuyez; à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCÈNE IV (a).

ŒDIPE *ſeul.*

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preſſé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceſte & parricide, & pourtant vertueux.
Miſérable vertu, nom ſtérile & funeſte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteſte,
A mon noir aſcendant tu n'as pu réſiſter:
Je tombais dans le piége en voulant l'éviter.

(a) Cette ſcène eſt encore imitée de Sophocle. Quelques perſonnes ont oſé traiter d'abſurde ce ſyſtême de fatalité dont Œdipe paraît la victime, & nous ſommes bien loin de penſer comme elles. Plus on a vécu, plus on ſe ſent perſuadé de l'exiſtence de cette chaîne par laquelle tous les événemens ſont liés l'un à l'autre, & qui nous aſſujettit d'autant plus, que nous n'apprenons à la ſentir que par une longue expérience.

Un dieu, plus fort que toi, m'entraînait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits; je n'en connais point d'autres.
Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez!... Où suis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?
Ces murs sont teints de sang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! est-ce toi?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres,
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.
Viens, je te suis.

SCÈNE V.

ŒDIPE, JOCASTE, ÉGINE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

Seigneur, dissipez mon effroi.
Vos redoutables cris sont venus jusqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abymes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable ?

ŒDIPE.

Mes crimes (a).

JOCASTE.

Seigneur.

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah, trop cruel époux !

ŒDIPE.

Malheureuſe ! arrêtez, quel nom prononcez-vous (b) ?
Moi votre époux ! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je ?

ŒDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon père, & je ſuis votre fils.

(*Il ſort.*)

(a) Ce mot de terreur, qui doit retentir ſi douloureuſement dans le cœur de Jocaſte, produit ſur les ſpectateurs une émotion moins forte, parce qu'Œdipe eſt en effet plus malheureux que coupable.

(b) Ce vers, dit par un fils à ſa mère, porte la terreur au plus haut degré dont la tragédie ſoit ſuſceptible.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime !

SECOND PERSONNAGE DU CHŒUR.

O jour affreux, jour à jamais terrible !

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

ÉGINE.

Hélas !

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, ſans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta reine.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux ! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine ?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCÈNE VI & dernière.

JOCASTE, ÉGINE, LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

LE GRAND-PRÊTRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un ſoleil plus ſerein ſe lève ſur vos têtes ;
Les feux contagieux ne ſont plus allumés ;
Vos tombeaux qui s'ouvraient ſont déjà refermés ;

La mort fuit : & le dieu du ciel & de la terre
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

(Ici on entend gronder la foudre, & l'on voit briller les éclairs.)

JOCASTE.

Quels éclats ! Ciel ! où suis-je, & qu'est-ce que j'entends ?
Barbares !...

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en est fait, & les dieux sont contens.
Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre ;
Il vous permet encor de régner & de vivre ;
Le sang d'Œdipe enfin suffit à son courroux.

LE CHŒUR.

Dieux !

JOCASTE.

O mon fils ! hélas ! dirai-je mon époux ?
O des noms les plus chers assemblage effroyable !
Il est donc mort ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, & le sort qui l'accable
Des morts & des vivans semble le séparer (a) ;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.

(a) Vers pris à Corneille, qui l'avait lui-même emprunté de Sénèque :

Nec vivis mistus, nec sepultis.

M. de Voltaire honorait Corneille, en disant qu'il n'avait pas cru pouvoir le mieux faire.

Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée (*a*)
Qui du ſang de ſon père avait été trempée;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du ciel, dont la fureur ſe laſſe;
omme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grace;
 traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
ez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

(*elle ſe frappe.*)

P un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
L nort eſt le ſeul bien, le ſeul dieu qui me reſte.
L s, reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts:
J vécu vertueuſe, & je meurs ſans remords.

) Sophocle, Corneille, & Sénèque ſur-tout, ſem- b avoir pris plaiſir à jetter de l'horreur ſur cette cataſ- he, en y prodiguant d'affreuſes images. La réſerve 'auteur nous paraît une preuve de ſon bon goût. S'il comme l'a dit Boileau,

> Des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux,

us croyons qu'il en eſt qu'on doit épargner même à oreille.

Nous nous ſommes permis, ſur la Henriade & ſur Œdipe, plus de remarques particulières, que nous n'en ferons dans la ſuite. C'était, dans ce double prodige de euneſſe, qu'il convenait ſur-tout d'obſerver cet homme ique.

LE CHŒUR.

O malheureuſe reine ! ô deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, & vous Thébains qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bûcher, & ſongez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois, le 6 mars 1724.

PRÉFACE

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

MARIAMNE n'était pas ce qu'on devait attendre après Œdipe. L'auteur, qui n'était plus secondé par le génie de Sophocle, composa cette Pièce des débris d'une tragédie d'Artémire, jouée sans succès en 1720, & qu'il aurait dû oublier. Une Pièce composée de cette manière, ne pouvait produire un heureux ensemble : aussi Mariamne, avec de très-beaux détails, n'est qu'une tragédie faible & froide. On y retrouve quelquefois le cachet du maître; le quatrième acte, sur-tout, & l'imprécation du cinquième, sont d'une grande force tragique; & l'on se souvient encore du succès du célèbre le Kain, dans le rôle d'Hérode. Ce succès doit être, pour les Comédiens, une raison de ne pas négliger les Pièces du second ordre d'un homme supérieur; elles servent à varier les plaisirs du public, & à laisser reposer des chefs-d'œuvre, dont la représentation trop fréquente amenerait enfin la satiété.

A quelques fadeurs près, le style de Mariamne est très-élégant, très-pur, digne, en un mot, des beaux jours de M. de Voltaire: mais il est plutôt d'un imitateur que d'un rival de Racine. C'est peut-être, de tous ses ouvrages, celui que l'auteur a le plus souvent retouché, & même, environ qua-

rante ans après sa première représentation, il crut devoir substituer au personnage de Varus, un personnage de Sohème, qui ne put rendre meilleure une Pièce vicieuse dans son principe. Nous conserverons Varus, & nous n'associerons pas au style de la jeunesse de l'auteur, celui de ses dernières années : on conçoit le mauvais effet d'une pareille bigarrure. Ce fut d'ailleurs avec le personnage de Varus que Mariamne eut son plus grand succès, & Sohème ne l'a pas relevée. En jugeant cette Pièce aussi sévérement, n'oublions pas que c'est l'auteur lui-même qui nous en a donné le droit en faisant beaucoup mieux. N'oublions pas sur-tout qu'aucun de ses contemporains n'était capable alors d'écrire une seule scène avec l'élégance dont le charme se fait sentir dans toute cette tragédie, & qui la rendra toujours si agréable à lire.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre & méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des suffrages aux représentations; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière; ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si l'on n'y trouve pas une élégance continue, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poésie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de M. Despréaux.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. Racine, c'est-à-dire, l'homme de la terre qui, après Virgile, a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui suffirent à peine pour

écrire ſa Phèdre. Pradon ſe vante d'avoir compoſé la ſienne en moins de trois mois. Comme le ſuccès paſſager des repréſentations d'une tragédie ne dépend point du ſtyle, mais des acteurs & des ſituations, il arriva que les deux Phèdres ſemblèrent d'abord avoir une égale deſtinée; mais l'impreſſion règla bientôt le rang de l'une & de l'autre. Pradon, ſelon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface inſolente, dans laquelle il traitait ſes critiques de mal-honnêtes gens, ſa pièce, tant vantée par ſa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & ſans la Phèdre de M. Racine, on ignorerait aujourd'hui que Pradon en a compoſé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages? La conduite en eſt à-peu-près la même. Phèdre eſt mourante dans l'une & dans l'autre. Théſée eſt abſent dans les premiers actes: il paſſe pour avoir été aux enfers avec Pyrithoüs. Hippolyte, ſon fils, veut quitter Trézène; il veut fuir Aricie qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à Aricie, & reçoit avec horreur celle de Phèdre: il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus: les perſonnages des deux pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes; mais c'eſt-là qu'on diſtingue le grand homme & le mauvais poete. C'eſt lorſque Racine & Pradon

pensent de même, qu'ils sont le plus différens. En voici un exemple bien sensible. Dans la déclaration d'Hippolyte à Aricie, M. Racine fait ainsi parler Hippolyte :

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté ;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages ;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve ;
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment Hippolyte s'exprime dans Pradon :

Assez & trop long-temps, d'une bouche profane,
Je méprisai l'Amour & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chasser dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse ;

Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux;
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

On ne saurait lire ces deux pièces de comparaison, sans admirer l'une & sans rire de l'autre. C'est pourtant dans toutes les deux le même fonds de sentiment & de pensées; car, quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit, & le poète d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. Racine, il faudrait avoir son génie, & polir autant que lui ses ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui, né avec des talens si faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail assidu les défauts de mes ouvrages? Je sens avec déplaisir toutes les fautes qui sont dans la contexture de cette pièce, aussi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, si j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laissé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par de-là lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent; on voit la perfection au-delà de soi, & on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce : les lecteurs la feront affez fans moi. Mais je crois qu'il eft néceffaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite fur le choix du fujet de Mariamne. Comme le génie des Français eft de faifir vivement le côté ridicule des chofes les plus férieufes, on difait que le fujet de Mariamne n'était autre chofe qu'un vieux mari amoureux & brutal, à qui fa femme refufe avec aigreur le devoir conjugal ; & on ajoutait qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je fupplie qu'on faffe avec moi quelques réflexions fur ce préjugé.

Les pièces tragiques font fondées, ou fur les intérêts de toute une nation, ou fur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre, font l'Iphigénie en Aulide, où la Grèce affemblée demande le fang de la fille d'Agamemnon : les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le fort de Rome : l'Œdipe, où le falut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de Laïus. Du fecond genre, font Britannicus, Phèdre, Mithridate, &c.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt eft renfermé dans la famille du héros de la pièce : tout roule fur des paffions que des bourgeois reffentent comme les princes ; & l'intrigue de ces ouvrages eft auffi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms,

Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé. Phèdre eſt une belle-mère qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs. Néron eſt un jeune homme impétueux qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe. Voilà des ſujets que Molière a pu traiter comme Racine. Auſſi, l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. Harpagon & le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival, l'un & l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils & leur maîtreſſe ; & les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

Molière & Racine ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. Molière a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : Racine a repréſenté les foibleſſes d'un grand roi, & les a rendues reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre à Wateau & à le Brun : l'un repréſentera ſous une treille des

payſans pleins d'une joie naïve, groſſière & effrénée, autour d'une table ruſtique où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront; l'autre peindra les noces de Thétis & de Pélée, les feſtins des dieux, leur joie majeſtueuſe; & tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à Mariamne. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur, ſont de petits objets, comiques par eux-mêmes; mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers; la paſſion furieuſe de ce roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes; ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens; ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine & de la haine à l'amour; l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres; la ſituation cruelle d'une princeſſe, dont la vertu & la beauté ſont célèbres encore dans le monde; qui avait vu ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie! C'eſt-là ſur-tout que, ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.

PERSONNAGES.

VARUS, préteur romain, gouverneur de Syrie.

HÉRODE, roi de la Palestine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, sœur d'Hérode.

ALBIN, confident de Varus.

MAZAEL, } ministres d'Hérode.
IDAMAS, }

NABAL, ancien officier des rois Asmonéens.

ÉLIZE, confidente de Mariamne.

Suite de Varus.

Suite d'Hérode.

La scène est à Jérusalem.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Est par-tout reconnue, & par-tout affermie.
J'ai volé vers Azor, & repaſſé ſoudain
Des champs de Samarie aux ſources du Jourdain.
Madame, il était temps que du moins ma préſence,
Des Hébreux inquiets confondît l'eſpérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ſes Etats n'était plus reconnu.
Le peuple pour ſes rois, toujours plein d'injuſtices,
Hardi dans ſes diſcours, aveugle en ſes caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'eſclavage était abandonné;
Et que la reine, aſſiſe au rang de ſes ancêtres,
Ferait régner ſur nous le ſang de nos grands-prêtres.

Je l'avoue à regret ; j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée & ſon nom précieux.
Iſraël aime encore avec idolâtrie,
Le ſang de ces héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſur-tout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs ;
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé ;
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé :
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance ;
Son nom ſeul a par-tout répandu la terreur,
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Vous ne vous trompiez point. Hérode va paraître ;
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar :
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le ſénat le couronne.

MAZAEL.

Eh ! que deviendrez-vous,
Quand la reine en ces lieux reverra ſon époux ?
De votre autorité cette fière rivale,
Madame, auprès du roi, vous fut toujours fatale :
Son eſprit orgueilleux qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour vous la même inimitié.

Elle vous outragea, vous l'avez offenſée;
A votre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée,
D'Hérode & de la reine unit la deſtinée.
L'amour prodigieux dont ce prince eſt épris,
Se nourrit par la haine & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible,
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits,
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer & ſe plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs,
Eſclave en ſon palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je? En puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille:
Le fer encor ſanglant & que vous excitiez,
Etait levé ſur elle; & tombait à ſes pieds.
Il eſt vrai que dans Rome éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemblait s'être rompue:
Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats;
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas:
Ces yeux toujours puiſſans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire;
Et tous ſes ennemis, bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire;

Et, par de vains respects, par des soins assidus....

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein ? que prétendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux, osez-vous vous charger,
Sans que le roi....

SALOME.

Le roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime ;
Ministre de ma haine, il attend sa victime :
Le lieu, le temps, le bras, tout est choisi par lui ;
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré son amour, Hérode a pu vous croire ?
Il vous la sacrifie ! il prend de vous des loix !

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choisir le temps de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,

Mazael (*a*), tu m'as vue avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès;
Quand je croyais son ame à moi seule rendue,
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue.
Un coup-d'œil renversait ma brigue & mes desseins.
La reine a vu cent fois mon sort entre ses mains;
Et, si sa politique avait avec adresse
D'un époux amoureux ménagé la tendresse,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par son roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé sur moi.
Mais son farouche orgueil a servi ma vengeance;
J'ai su mettre à profit sa fatale imprudence :
Elle a voulu se perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés sa main.
Tu te souviens assez de ce temps plein d'alarmes,
Lorsqu'un bruit si funeste à l'espoir de nos armes,
Apprit à l'Orient, étonné de son sort,
Qu'Auguste était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu sais comme à ce bruit nos peuples se troublèrent.
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent.
Mon frère, enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre sa couronne avec son protecteur.

(*a*) Observons, en faveur des jeunes gens, que c'est ici la première fois que Mazael est nommé, & que Salome ne le sera que dans la scène suivante; que par conséquent le spectateur ne sait pas encore quels sont les personnages qui parlent. L'auteur n'a répété cette faute dans aucune autre de ses pièces.

Il fallut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné;
Songe à quel déſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, & le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine :
Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine :
Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon déſeſpoir;
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte :
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux;
Et, dès ce même inſtant, ſa facile colère
Déshérita les fils, & condamna la mère.
Mais ſa fureur encor flattait peu mes ſouhaits.
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits :
De ce fatal objet telle était la puiſſance;
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ; il partit. Et depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux ſon outrage;
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts;
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts :
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable;

Son

Son crédit, ſes amis, ces Juifs ſéditieux,
Du ſang Aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus; j'ai moi-même armé ſa jalouſie :
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès long-temps en butte aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute; & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence :
Enfin, j'ai ſu fixer ſon courroux incertain;
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire.
Mais avez-vous prévu ſi ce préteur auſtère,
Qui, ſous les loix d'Auguſte, a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut, ſans bleſſer l'orgueil du nom romain,
Dans ſes Etats encore agir en ſouverain.
Varus ſouffrira-t-il que l'on oſe à ſa vue,
Immoler une reine en ſa garde reçue?
Je connais les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête;
Dans leurs ſuperbes mains, la foudre eſt toujours prête.

Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits;
Et ſur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non; l'heureux Hérode à Céſar a ſu plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace.
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait ſi, paſſé ce moment,
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment!
Qui vous a répondu qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère?
Je connais ſa tendreſſe; il la faut prévenir,
Et ne lui point laiſſer le temps du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroie (*a*),
Leur courroux paſſager troublera peu ma joie.
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains:
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe, ou que je la prévienne;
Et, ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous; il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter.
Je vais l'attendre; allez, & qu'aux moindres alarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

(*a*) *Foudroie*, employé ſans régime & dans un ſens neutre, eſt une inexactitude.

SCÈNE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

Salome & Mazael ſemblent fuir devant moi.
Dans leurs yeux étonnés, je lis leur juſte effroi :
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazael, demeurez : mandez à votre maître
Que ſes cruels deſſeins ſont déjà découverts ;
Que ſon miniſtre infame eſt ici dans les fers ;
Et que Varus peut-être au milieu des ſupplices,
Eût dû faire expirer ce monſtre.... & ſes complices.
Mais je reſpecte Hérode aſſez, pour me flatter
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter ;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la vertu qu'ils accuſent.
Vous, ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur ;
Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes ;
Songez que les Romains ſont les vengeurs des crimes ;
Que Varus vous connaît ; qu'il commande en ces lieux,
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez ; que Mariamne en reine ſoit ſervie,
Et reſpectez ſes loix, ſi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur....

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus ;
Obéiſſez, vous dis-je, & ne répliquez plus.

SCÈNE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AINSI donc, ſans tes ſoins, ſans ton avis fidèle,
Mariamne expirait ſous cette main cruelle.

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop ſuſpect ;
Le ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux.
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour !

VARUS.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe ?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence ?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours ?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours ?

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur dont vous ſentez la flamme,
Se déguiſe en vertu pour mieux vaincre votre ame ;
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
L'infortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime, il eſt trop vrai ; mon ame toute nue,
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue :
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur !
Moi qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur,
Moi qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !
Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévère,
Qui, parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.

Dans nos murs corrompus ces coupables beautés (*a*),
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur.
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête,
A leur joug odieux je dérobais ma tête;
L'amour, dans l'Orient, fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre,
Et qu'Hérode à ſes pieds au milieu de cent rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur! malheureuſe contrée!
C'eſt là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée:
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs.
Son parricide époux faiſait couler ſes pleurs.
Ce roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,
Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux, vaillant, mais inhumain,
Au ſang de ſon beau-père avait trempé ſa main.

(*a*) L'auteur, par cette peinture ſatyrique, faiſait alluſion aux mœurs licencieuſes du temps de la régence. Ces détails ſemblaient appartenir à la haute comédie, plutôt qu'à la tragédie.

Sur ce trône sanglant il laissait en partage
A la fille des rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur.
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite.
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux.
Son devoir est sa loi, sa tranquille innocence
Pardonne à ses tyrans, méprise la vengeance,
Et près d'Auguste encore implore mon appui,
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour (*a*),
Que le caprice enfante & détruit en un jour :
Non d'une passion que mon ame troublée
Reçoive avidement par l'espoir aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili ;
Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger & non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses Etats...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.

(*a*) Cet amour platonique de Varus était bien froid, & ne laissait pas entrevoir que l'auteur dût faire un jour Zaïre.

Hélas ! près du ſénat je l'ai ſervi moi-même.
Sans doute il a déjà reçu ſon diadême !
Et cet indigne arrêt que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah ! ſon retour ici lui peut être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

Enfin vous le voyez, ma haine eſt confondue.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop long-temps arrêté;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire.
Et les mers & l'amour, & Varus & le roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi ſe repentait de ſa juſte rigueur.
De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire,
A révoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déjà reçu les funeſtes avis;
Et Zarès à ſon roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Qu'un opprobre éternel, & qu'un crime inutile.
Déjà de ma rivale adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.

Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va ſignaler ma chûte & ſon crédit.
Je ne me flatte point : je ſais comme en ſa place
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant ! ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous reſte des armes,
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes :
J'ai toujours craint du roi les ſentimens ſecrets.
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable.
Il déteſte la reine, il a juré ſa mort :
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance :
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête :
La foudre gronde encore : un arrêt ſi cruel
Va mettre entre eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine ;

Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle.
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper :
Dans un piège plus ſûr, il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité,
N'eſt point un ſimple effet de générosité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit ;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes ;
Qu'elle goûte à loiſir ce dangereux bonheur :
Moi, je veux de mon roi partager la grandeur,
Je veux qu'à mon parti la cour ſe réuniſſe,
Que ſous mes volontés tout tremble, tout fléchiſſe ;
Voilà mes intérêts & mes vœux aſſidus.
Vous, obſervez la reine, examinez Varus,
Faites veiller ſur eux les regards mercenaires,
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais, la voici. Pourquoi faut-il que je la voie !

SCÈNE II.

MARIAMNE, ÉLIZE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie ;
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé ſa vengeance :
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé.
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a déſarmé.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de grand, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame & ſon empire :
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié deſire.
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien,
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice ;
Je vous connais, Madame, & je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez, peut-être ;
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.

Ne me redoutez point ; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne.
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne :
Si toutefois après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

Je n'ai point mérité cette injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Contre tous vos ſoupçons vont me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier ;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire :
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire (*a*).

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret...

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazael.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, ſervez bien leur courroux,
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

(*a*) C'eſt la réponſe de Louis XIII à Anne d'Autriche, qui voulait ſe juſtifier d'avoir trempé dans la conjuration de Chalais.

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point; & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame.
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie;
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie:
Et je n'oppoſe encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Mazael, on pourra le confondre,
Et c'eſt en me vengeant que je dois lui répondre.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLIZE, NABAL.

ÉLIZE.

Ah, Madame! à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter!
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore, eſt peut-être étendue.
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,

Varus, aux nations qui bornent cet Etat,
Ira porter bientôt les ordres du sénat.
Hélas! grace à ses soins, grace à vos bontés même;
Rome à votre tyran donne un pouvoir suprême:
Il revient plus terrible & plus fier que jamais;
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits:
Vous dépendrez ici de ce superbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être,
Et que cet amour même aigri par vos refus...

MARIAMNE.

Chère Elize, en ces lieux faites venir Varus (*a*).
Je conçois vos raisons, j'en demeure frappée:
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés.
Que Varus vienne ici; vous Nabal, demeurez.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous est connu, vous savez mes desseins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.

(*a*) Les préteurs Romains avaient trop de dignité pour qu'une reine pût les mander ainsi par une suivante. Il est vrai que Varus adore Mariamne, mais Mariamne l'ignore.

Vous avez vu ma mère, au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit agité d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur.
Encor tout dégouttant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains.
Je ſais qu'il m'eſt permis de fuir mes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NABAL.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire.
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces alarmes ſecrètes.
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le roi ſe juſtifie;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui,
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.

Regardez,

Regardez, consultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le sang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de sa sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer sans horreur,
Mais dont votre vertu n'est point épouvantée),
La mort en ce jour même à vos yeux présentée.
 Enfin, si tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front assuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embrassez la défense.
Le roi leur a du trône arraché l'espérance,
Et vous connaissez trop ces oracles affreux (*a*),
Qui depuis si long-temps vous font trembler pour eux.
Le Ciel vous a prédit qu'une main étrangère,
Devoit un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà sans pitié,
De cet oracle obscur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, accomplirait le reste.
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui,
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est temps désormais de prévenir ses coups:
Il est temps d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes,
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
 Nourri dans ce palais près des rois vos aïeux,
Je suis prêt à vous suivre en tout temps, en tous lieux.

(*a*) Quels oracles? Il n'en existait plus alors chez les Juifs.

Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même,
Implorer du sénat la justice suprême,
Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son règne heureux & juste;
Si la terre avec joie embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère;
Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit sombre,
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de mon palais, on me vienne avertir.
On le veut, il le faut; je suis prête à partir.

SCÈNE V.

MARIAMNE, VARUS, ÉLIZE.

VARUS.

Je viens m'offrir, Madame, à vos ordres suprêmes.
Vos volontés, pour moi, sont les loix des dieux mêmes.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprends; parlez & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur; & dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,

Ni de ſolliciter par d'inutiles vœux,
Les bontés d'un héros, l'appui des malheureux.
Lorſqu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
J'oſai long-temps pour lui briguer votre ſuffrage.
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux; je le ferais encore.
Souffrez que pour moi-même enfin je vous implore:
Souffrez que je dérobe à d'inhumaines loix,
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès long-temps, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au ſénat un aſyle honorable.
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont vos diviſions ont rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte, au monde entier donne aujourd'hui la paix:
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du capitole il juge tous les rois:
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers implorer ſon appui?
Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône.
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,

Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe.
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.
Pour conſerver les fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eſt en vous que j'eſpère.
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur;
De la ſimple vertu généreux protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſque ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards & de ce long ſilence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

VARUS.

Non.... je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſque dans l'Italie.
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi. Rompez vos nœuds infortunés.
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez (*a*).
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice...
Pardonnez-moi ce mot; il m'échappe à regret.
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
Tout mon crime eſt connu. Mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.

(*a*) Ce vers de ſentiment eſt très-beau.

Le malheureux Varus ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire (*a*),
Qu'avec mes intérêts vous chériſſiez ma gloire.
Et quand le grand Varus a conſervé mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas que vous duſſiez vous-même,
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême:
Ni que dans mes périls, il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance:
Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus:
J'oublierai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur; & je vous fuis pour vous la conſerver.

(*a*) Cette réponſe de Mariamne eſt de la décence la plus noble. Racine & l'auteur ont ſeuls connu ces convenances délicates.

SCÈNE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je suis consumé,
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaîne :
Je la sens à regret ; je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté
Elle imposait silence à ma témérité !
Sans trouble & sans courroux, sa tranquille sagesse
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faiblesse.
J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus.
J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô dieux ! ma constance est réduite !

ALBIN.

Êtes-vous résolu de préparer sa fuite ?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs,
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?
Quel est votre dessein ?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne !
Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encore est trop digne du sien.
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans, elle aille auprès d'Auguste ;
Sa fuite est raisonnable & ma douleur injuste.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je servirai la reine, & même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens ; je lui sauve le jour.
Je fais plus. Je lui veux immoler mon amour (a) ;
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore,
Egaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

(a) Un amour qu'on peut immoler à volonté ne saurait être tragique.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

VARUS, NABAL, ALBIN,
Suite de Varus.

NABAL.

Oui, Seigneur, en ces lieux l'heureux Hérode arrive.
Les Hébreux pour le voir ont volé ſur la rive.
Salome qui craignait de perdre ſon crédit,
Par ſes conſeils flatteurs aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule autour de lui ſe rendent :
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent.
Idamas le devance, & député vers vous,
Il vient au nom d'Hérode embraſſer vos genoux.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle :
Qui ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur :
Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne ;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes ;
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ :
La reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie :
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie

De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? puis-je enfin l'avertir?

VARUS.

Oui, j'ai tout ordonné; la reine peut partir.

NABAL.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidèle,
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

VARUS.

Allez, ſur mes vaiſſeaux accompagnez ſes pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes (*a*);
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois, ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau; vous vivrez auprès d'elle.

(*a*) Ce ſtyle de madrigal n'eſt ni d'un Romain, ni d'un amant paſſionné.

SCÈNE II.

VARUS, ALBIN, Suite de Varus.

VARUS.

Mais déjà le roi vient. Déjà dans ce séjour,
Le son de la trompette annonce son retour.
Quel retour, justes dieux ! Que je crains sa présence !
Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais,
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits !
Hélas ! je ne puis même accompagner sa fuite ;
Plus je l'adore, & plus il faut que je l'évite.
C'est un crime pour moi d'oser suivre ses pas.
Et tout ce que je puis... Mais je vois Idamas.

SCÈNE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN,
Suite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés ;
Seigneur, souffrirez-vous ....

VARUS.

Idamas, arrêtez.

Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages,
De l'amitié des grands, importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître.
Hérode est souverain, est-il digne de l'être ?
La reine en ce moment est-elle en sûreté ?
Et le sang innocent sera-t-il respecté ?

IDAMAS.

Veuille le juste Ciel, formidable au parjure,
Ouvrir les yeux du roi, qu'aveugle l'imposture.
Mais qui peut pénétrer ses secrets sentimens,
Et de son cœur troublé les soudains mouvemens ?
Il observe avec nous un silence farouche.
Le nom de Mariamne échappe de sa bouche.
Il menace, il soupire, il donne en frémissant
Quelques ordres secrets qu'il révoque à l'instant.
D'un sang qu'il détestait, Mariamne est formée;
Il la hait d'autant plus qu'il l'avait trop aimée.
Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude & de la calomnie,
De Salome, avec soin, servira la furie.
Mazael en secret leur prête son secours.
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours;
Ils l'assiégent sans cesse, & leur haine attentive
Tient toujours loin de lui la vérité captive.
Ainsi ce conquérant, qui fit trembler les rois,
Ce roi, dont Rome même admira les exploits,

De qui la renommée alarme encor l'Asie,
Dans sa propre maison voit sa gloire avilie :
Haï de son épouse, abusé par sa sœur,
Déchiré de soupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne.
Mais je le plains, Seigneur, & crains tout pour la reine ;
Daignez la protéger.

VARUS.

Il suffit, Idamas.
La reine est en danger ; Albin, suivez mes pas :
Venez, c'est à moi seul de sauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainsi du roi vous fuirez la présence ?

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir,
Le sénat me l'ordonne, & tel est mon devoir :
Mais un autre intérêt, un autre soin m'anime ;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.
(*Il sort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HÉRODE.

Eh quoi! Varus aussi semble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'est par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je inspirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains sont-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur,
Les chagrins dévorans qu'a semés sa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes alarmes.

HÉRODE.

Malheureux! qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous versez des larmes?
Vous, ce roi fortuné, si sage en ses desseins,
Vous, la terreur du Parthe & l'ami des Romains?
Songez, Seigneur, songez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez que près d'Auguste, appellé par son choix,
Vous marchiez, distingué de la foule des rois.
Revoyez à vos loix Jérusalem rendue,
Jadis par vous conquise, & par vous défendue,

Reprenant aujourd'hui sa première splendeur,
Et contemplant son prince, au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre...

HÉRODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups;
Et pour comble d'horreurs, je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce trône auguste & saint qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître,
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus, tout Israël charmé...

HÉRODE.

Eh! croyez-vous encor que je puisse être aimé?

MAZAEL.

Seigneur, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein du même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HÉRODE.

Quoi! tous deux sans relâche ils veulent m'accabler!

Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe.
Je l'ai trop écouté.... Sortez tous ; qu'on me laiſſe.
Ciel ! qui pourra calmer un trouble ſi cruel ?...
Demeurez, Idamas ; demeurez, Mazael.

SCÈNE V.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS.

HÉRODE.

Eh bien ! voilà ce roi ſi fier & ſi terrible,
Ce roi dont on craignait le courage inflexible ;
Qui ſut vaincre & régner, qui ſut briſer ſes fers ;
Et dont la politique étonna l'univers.
Qu'Hérode eſt aujourd'hui différent de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HÉRODE.

Non, je ſuis un barbare indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte ; & ſi pour Mariamne...

HÉRODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas ! qui me condamne ;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité,
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Seigneur, votre clémence augmente encor ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HÉRODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HÉRODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs, que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue! ô cieux! quels combats! quel ſupplice!
Dans ſes yeux indignés, j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi;
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez, ſa haine envenimée,
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée.
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HÉRODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous, coupable, eh! Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier?

Ses

Ses mépris outrageans, sa superbe colère,
Ses desseins contre vous, les complots de son père?
Le sang qui la forma, fut un sang ennemi.
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi:
Et des Asmonéens la brigue était si forte,
Que sans un coup d'état vous n'auriez pu...

HÉRODE.

N'importe.
Hircan était son père; il fallait l'épargner.
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner.
Ma politique affreuse a perdu sa famille.
J'ai fait périr le père, & j'ai proscrit la fille:
J'ai voulu la haïr, j'ai trop su l'opprimer.
Le ciel pour m'en punir, me condamne à l'aimer.
Mes rigueurs, ses chagrins, la perte de son père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Si son cœur... si sa foi... Mais c'est trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui que mon ame asservie,
Met à ses pieds mon trône, & ma gloire & ma vie.
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts, elle accuse ma sœur:
C'en est assez. Ma sœur, aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez...

HÉRODE.

Oui, je l'ai résolu.

Oui, mon cœur déſormais la voit, la conſidère
Comme un préſent des cieux, qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne, enfin, je devrai ma vertu.
Il le faut avouer : on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï ;
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main faiſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible :
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait. Je prétends, plus juſte & moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire.
Sion va reſpirer ſous un règne plus doux.
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont eſſuyer les larmes.
Je veux ſur mes ſujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le ſien.
Va la trouver, te dis-je ; & ſur-tout, à ſa vue,
Peins bien le repentir de mon ame éperdue.
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je ! c'eſt ma ſœur.
(*à Mazael.*)
Sortez... Termine, ô ciel, les chagrins de ma vie.

SCÈNE VI.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

Eh bien! vous avez vu votre chère ennemie (*a*).
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?

HÉRODE.

Madame, il n'est plus temps d'appesantir mes maux.
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable (*b*).
Assez & trop long-temps sur ma triste maison,
La vengeance & la haine ont versé leur poison.
De la reine & de vous, les discordes cruelles
Seraient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Eloignez-vous; partez; fuyez ces tristes lieux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entends-je? ah! fatale ennemie!

HÉRODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.

(*a*) Cette ironie de Salome, femme ambitieuse & méchante sans motif, paraît peu propre à lui attirer la confiance d'Hérode.

(*b*) Vers très-négligé, & dénué d'élégance.

Que puisse désormais ce frère malheureux,
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus sur les miens de vengeances à prendre,
De soupçons à former, ni de sang à répandre!
Ne persécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez; plaignez-vous, plaignez-moi: mais partez (a).

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juste & nécessaire;
A vos moindres desirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang & la nature.
Sa voix trop rarement se fait entendre aux rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes services passés.
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous pensé que Mariamne oublie,
Qu'Hérode en ce jour même attenta sur sa vie?
Vous, qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles?

(a) Vers plein de mouvement, & que le Kain savait rendre sublime.

Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours,
Pourront de ſes complots démêler les détours ?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête ?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit lui parlera pour vous ?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HÉRODE.

Ah! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine.
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur.
Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois que votre haine altière,
Entre la reine & moi mettait une barrière;
Que vous ſeule excitiez ſon courroux endurci,
Et que ſans vous, enfin, j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HÉRODE.

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne, à ſon gré, peut menacer mes jours:
Ils me ſont odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah! c'eſt trop l'épargner, vous tromper, & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir;
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.

C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt charmé.
C'eſt peu de vous haïr.... un autre en eſt aimé.

HÉRODE.

Un autre en eſt aimé? Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Que dis-je? ah, malheureux! je ſens qu'au fond du cœur
Je n'écoute que trop ce ſoupçon plein d'horreur.
Un autre en eſt aimé! Nommez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle.
Pourſuivez votre ouvrage. Achevez mon malheur.

SALOME.

Vous le voulez...

HÉRODE.

Parlez, je l'ordonne.

SCÈNE VII.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL (*a*).

Ah! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève:
Votre épouſe vous fuit, & Varus vous l'enlève.

(*a*) Cette arrivée imprévue de Mazael, qui ſemble ſuſpendre la confidence artificieuſe de Salome, & qui ne fait que la confirmer, nous paraît un trait de maître.

HÉRODE.

Mariamne ! Varus ! où ſuis-je ? juſtes cieux !

MAZAEL.

Varus & ſes ſoldats ſont ſortis de ces lieux.
Il prépare à l'inſtant cette indigne retraite ;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrète.
Mariamne l'attend pour ſortir du palais ;
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah ! le charme eſt rompu, le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à ſon courroux, connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidelle ; & vous allez juger
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Jamais, je l'avouerai, plus heureuse apparence,
N'a d'un mensonge adroit soutenu la prudence (*a*):
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.
Mais lorsque sans retour Mariamne est perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux est rendue,
Dans ces sombres chagrins, qui peut donc vous plonger?
Madame; en se vengeant, le roi va vous venger.
Sa fureur est au comble: & moi-même je n'ose
Regarder sans effroi les malheurs que je cause.
Vous avez vu tantôt ce spectacle inhumain,
Ces esclaves tremblans, égorgés de sa main;
Près de leurs corps sanglans, la reine évanouie,
Le roi, le bras levé, prêt à trancher sa vie;
Ses fils baignés de pleurs, embrassant ses genoux,
Et présentant leur tête au-devant de ses coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le roi; je crains ces charmes qu'il adore,

(*a*) *Mensonge adroit* n'appartient qu'à un valet de comédie.

Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère, enfin, facile à s'enflammer;
Mais qui toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ces tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Mazael, mon triomphe eſt encor incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon deſtin;
Deux fois j'ai vu l'amour ſuccéder à la haine;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la reine.

SCÈNE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL,
Gardes.

MAZAEL.

Il vient: de quels ennuis ſont front paraît chargé!

SALOME.

Eh bien, Seigneur; enfin, n'êtes-vous pas vengé?

HÉRODE.

Ah! ma ſœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.
De ma douleur mortelle, ayez quelque pitié.
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas! plein d'une erreur, trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire;
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.

Je veux ſur-tout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle.
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Reſpecte ici ton crime & le ſang d'un Romain?
Non, je te punirai dans un autre toi-même :
Tu verras cet objet, qui m'abhorre & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, s'il ſe peut, tout ſon ſang rejailliſſe.
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice.
Mais... croyez-vous qu'Auguſte approuve ma rigueur (a)?

SALOME.

Il la conſeillerait. N'en doutez point, Seigneur.
Auguſte a des autels où le Romain l'adore;
Mais de ſes ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les rois a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on le craigne, & comme il faut régner.
Imitez ſon exemple, aſſurez votre vie;
Tout condamne la reine, & tout vous juſtifie.

MAZAEL.

Ménagez cependant des momens précieux :
Et tandis que Varus eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſpoſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

(a) Ces combats d'Hérode avec lui-même ſont d'un effet vraiment tragique.

SALOME.

Mais ſur-tout aux Hébreux, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux, témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'objets la douloureuſe image.
Venez, Seigneur, venez au fond de mon palais:
A vos eſprits troublés, daignez rendre la paix.

HÉRODE.

Non, ma ſœur, laiſſez-moi la voir & la confondre (*a*).
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre:
Jouir du déſeſpoir de ſon cœur accablé,
Et qu'au moins elle meure, après avoir tremblé.

SALOME.

Quoi! Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vue?

HÉRODE.

Ah! ne redoutez rien. Sa perte eſt réſolue.
Vainement l'infidelle eſpère en mon amour;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux, qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir:
Je ne veux que la voir, l'entendre & la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la reine. Et vous, qu'on ſe retire.

(*a*) C'eſt le mouvement de Roxane dans Bajazet:
Laiſſez-moi le plaiſir de confondre l'ingrat.

SCÈNE III.

HÉRODE *seul.*

Tu veux la voir, Hérode! à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'es-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! Pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, & cours lui pardonner....
Va voir cette beauté, si long-temps adorée...
Non, elle périra; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes ennemis,
Sang des Asmonéens, dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez & que mon cœur déteste.
Mais la voici. Grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCÈNE IV (*a*).

MARIAMNE, HÉRODE, ÉLIZE, Gardes.

ÉLIZE.

REPRENEZ vos eſprits, Madame, c'eſt le roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je ? où vais-je ? ô Dieu ? je me meurs... je le voi.

HÉRODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent ?

MARIAMNE.

Elize, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ÉLIZE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment !

HÉRODE.

Que lui dirai-je ? ô cieux !

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux ?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte ?

(*a*) Cette ſcène entière eſt digne du génie de l'auteur. Elle était en partie dans la tragédie d'Artémire, & il ſemble n'avoir fait Mariamne que pour la conſerver.

Vous le pouvez ; frappez, le coup m'en sera doux :
Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HÉRODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite.
Mais parlez ; défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorsque mon cœur, si long-temps offensé,
Indulgent pour vous seule, oubliait le passé ;
Lorsque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite si noire ?
Quel dessein ! quelle haine a pu vous posséder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, est-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile.
Mais si loin de ces lieux j'ai cherché quelque asyle,
Si Mariamne, enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaissant les droits,
A voulu se soustraire à son obéissance ;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naissance,
A mes périls présens, à mes malheurs passés,
Et condamnez ma fuite après, si vous l'osez (*a*).

HÉRODE.

Quoi ! lorsqu'avec un traître un fol amour vous lie ;
Quand Varus....

MARIAMNE.

Arrêtez ; il suffit de ma vie.

(*a*) *Osez* ne rime point avec *passés* ; ces rimes insuffisantes peuvent être tolérées dans un conte, mais non dans la poésie sévère.

D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir.
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

HÉRODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne, & qui me déshonore?
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez;
Et je crois tout de vous ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendreſſe ou ma haine?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur;
Vous, qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes alarmes:
Vous, de tous mes parens deſtructeur odieux;
Vous, teint du ſang d'un père, expirant à mes yeux!
Cruel! ah! ſi du moins votre fureur jalouſe,
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe;
Les cieux me ſont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups:
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie.
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie:
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc:

Hérode, ayez pour eux des entrailles de père.
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que ſeul dans l'univers vous avez ſoupçonné;
Ce cœur qui n'a point ſu, trop ſuperbe, peut-être,
Déguiſer ſes douleurs, & ménager un maître;
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

HÉRODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme & quel pouvoir ſuprême
Commande à ma colère & m'arrache à moi-même?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel!

HÉRODE.

O faibleſſe! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur,
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HÉRODE.

Ah! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait! je me rends; banniſſez votre effroi.
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe;
Ma tendreſſe pour vous, vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel! en eſt-ce aſſez, amour?
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, ſerai-je encor coupable?

Mariamne,

Mariamne, cessons de nous persécuter.
Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finissons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons sur nous-même à régner en ce jour.
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main? Juste Ciel, que j'implore,
Vous savez de quel sang la sienne fume encore!

HÉRODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon roi;
J'ai répandu son sang pour régner avec toi.
Ta haine en est le prix, ta haine est légitime:
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? son trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe:
J'ai fait plus, ma fureur a pu te soupçonner;
Et l'effort des vertus est de me pardonner.
D'un trait si généreux, ton cœur seul est capable.
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi,
Ces nœuds infortunés qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma faiblesse.
Garde-toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,

Calme l'affreux désordre où mon ame s'égare!
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIANNE.

Ah! barbare,
Un juste repentir produit-il vos transports?
Et pourrai-je en effet compter sur vos remords?

HÉRODE.

Oui, tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as su la rallumer.
Tu m'as rendu barbare en cessant de m'aimer.
Si mon crime est affreux, que le remords l'efface.
Je te jure...

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLIZE.

UN GARDE.

Seigneur, Varus est dans la place (*a*).
Dans le sang des bourreaux il a fait renverser
L'échafaud que Salome a déjà fait dresser.
A nos chefs étonnés, Varus commande en maître:
Il marche vers ces lieux; il vient, il va paraître.

(*a*) La fin de cet acte ressemble beaucoup trop à celle du précédent. Hérode n'a aucun motif de retomber dans ses fureurs. Cette invraisemblance sera toujours mortelle pour la pièce.

HÉRODE.

Quoi ! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous avez pu, perfide ?...

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, vous croiriez ?...

HÉRODE.

Qu'on la garde, ſoldats, qu'on l'ôte de ma vue.
(*On emmène Mariamne.*)
Vous, raſſemblez ma garde en ces lieux répandue.
Je ne connais plus Rome, & je vais de ce pas...

SCÈNE VI.

HÉRODE, SALOME, Gardes.

SALOME.

Ah ! mon frère, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie.
Le nom de Mariamne excite leur furie.
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HÉRODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
Mais quoi ! laiſſer ici la coupable impunie !
Ah ! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie.
Je veux... j'ordonne... Hélas ! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vais chercher la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIAMNE, ÉLIZE.

MARIAMNE.

Eloignez-vous, ſoldats; daignez laiſſer du moins
Votre reine, un moment, reſpirer ſans témoins.
(*Les Gardes ſe retirent au coin du théâtre.*)
Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée (*a*)!
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin, ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours,
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie!
O naiſſance, ô jeuneſſe, & toi, triſte beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les profondes eaux j'ai vu périr mon frère (*b*),
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père:

(*a*) Pourquoi Mariamne, très-malheureuſe, n'intéreſſe-t-elle que faiblement? C'eſt qu'elle ſemble défier ſes malheurs en irritant elle-même ſes ennemis; c'eſt qu'elle eſt obſtinée & impaſſible. *Si vis me flere dolendum eſt.*

(*b*) Cette énumération des malheurs de Mariamne, paraît imitée d'Andromaque:

J'ai vu mon père mort, & nos murs embraſés, &c.

Par ce cruel époux, condamnée à périr,
Ma vertu me restait : on ose la flétrir !
Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes aïeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang : défends au moins ma gloire.
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire.
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu, c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux ! quels cris ! quelles alarmes !
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas ! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah ! qu'est-ce que je voi ?

SCÈNE II.

MARIAMNE, VARUS, ÉLIZE, ALBIN,
Soldats d'Hérode, Soldats de Varus.

VARUS (a).

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre reine ;
Hébreux, disparaissez. Romains, qu'on les enchaîne.
(*Les Gardes & les Soldats d'Hérode s'en vont*).

(a) Cette apparition de Varus, entièrement perdu de vue dans le quatrième acte & dans une grande partie du troisième, produirait quelque effet, s'il avait pris quelques mesures pour sauver Mariamne. *Elle est encore livrée à ses*

Venez, reine, venez; secondez nos efforts.
Suivez mes pas. Marchons dans la foule des morts.
A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée.
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazael est plongé;
Et du moins à demi, mon bras vous a vengé (*a*).
D'un instant précieux saisissez l'avantage.
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage.
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Seigneur; il ne m'est plus permis (*b*)
D'accepter vos bontés contre mes ennemis.
Après l'affront cruel, & la tache trop noire
Dont les soupçons d'Hérode ont offensé ma gloire,
Je les mériterais, si je pouvais souffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.

---

persécuteurs, puisque le combat qui doit décider de sa vie n'est point achevé, & que Varus, en quittant le champ de bataille, semble l'exposer plus que jamais. Cette scène est une faible imitation de celle d'Achille dans Iphigénie; mais Achille, en pressant Iphigénie de le suivre, ne voit pour elle que ce moyen de salut, & ne commet aucune imprudence; il a d'ailleurs sur Iphigénie des droits que Varus ne peut avoir sur Mariamne.

(*a*) Solécisme échappé à l'auteur, & qui n'a été corrigé dans aucune édition : il faut, *vous a vengée*.

(*b*) Cette réponse de Mariamne, & la vivacité du dialogue qui suit, couvrent un peu le vice de cette scène. Un homme de génie rachète toujours ses fautes par des beautés.

Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime: il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

VARUS.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe princeſſe!
Un moment peut vous perdre; on combat: le temps preſſe.
Craignez encore Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je fais mon devoir.

VARUS.

Quoi! faudra-t-il toujours que Varus vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran, qu'en vain vous reſpectez;
Je revole au combat, & mon bras...

MARIAMNE.

Arrêtez.
Je déteſte un triomphe, à mes yeux ſi coupable.
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable;
C'eſt lui de qui les droits...

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints...

VARUS.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

VARUS.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

VARUS.

O courage ! ô conſtance ! ô cœur inébranlable !
Dieux ! que tant de vertu rend Hérode coupable !
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête. Il n'eſt rien qui m'étonne,
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce temps que j'ai perdu ſans combattre pour vous (*a*).

MARIAMNE.

Seigneur...

(*a*) Il eſt malheureux que Varus convienne du temps qu'il a perdu.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ÉLIZE, Gardes.

MARIAMNE.

MAIS il m'échappe ; il ne veut point m'entendre.
Ciel ! ô Ciel ! épargnez le ſang qu'on va répandre ;
Epargnez mes ſujets ; épuiſez tout ſur moi.
Sauvez le roi lui-même.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, ÉLIZE, NABAL, Gardes.

MARIAMNE.

AH ! Nabal, eſt-ce toi ?
Qu'as-tu fait de mes fils ? & que devient ma mère ?

NABAL.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Varus augmente ſa furie.
Si Varus eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déjà même, déjà le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.

Faites voir Mariamne à ce peuple abattu.
Vos regards lui rendront son antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres.
Tout Juda défendra le pur sang de ses maîtres.
Madame, avec courage, il faut vaincre, ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage est de savoir souffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle,
A lever sur son prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, si craignant mon malheur,
Quelques vœux pour sa mort avaient surpris mon cœur,
Si j'avais, un moment, souhaité ma vengeance,
Et fondé sur sa perte un reste d'espérance.
Nabal, en ce moment, le ciel met dans mon sein
Un désespoir plus noble, un plus digne dessein.
Le roi qui me soupçonne, enfin, va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Varus & du roi j'arrêterai les coups,
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle;
Ses crimes m'exilaient; son danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne; & prompte à l'écouter,
Je vais sauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NABAL.

Hélas! où courez-vous? dans quel désordre extrême!...

MARIAMNE.

Je suis perdue, hélas! c'est Hérode lui-même.

SCÈNE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ÉLIZE, NABAL, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

Ils se sont vus ! Ah Dieu !... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne souffrez pas...

HÉRODE.

Sortez... (*a*). Vous, qu'on la suive.

NABAL.

O justice éternelle !

SCÈNE VI.

HÉRODE, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves soldats, n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Les Romains sont défaits ; les Hébreux sont soumis :

(*a*) Le *sortez* de Roxane dans Bajazet, produit un effet de terreur, parce qu'il n'est suivi d'aucun autre mot ; c'est l'arrêt de mort de Bajazet. Ici l'on ignore encore si Mariamne est condamnée sans retour.

Varus, percé de coups, vous cède la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une éternelle gloire.
Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains (a),
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur; & qu'une telle offenſe...

HÉRODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate; oublions ſes attraits;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais;
Que dans mon cœur, ſur-tout, ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HÉRODE.

Quoi! ſi-tôt on a pu m'obéir!
Infortuné monarque! elle va donc périr?
Tout eſt prêt, Idamas?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie:
Votre vengeance, hélas! ſera trop bien ſervie.

(a) La mort de Varus, qui ne mourut point à Jéruſalem, mais en Germanie, n'intéreſſe pas plus que ſon amour; & toute mort qui ne fait pas répandre une larme, eſt un homicide inutile dans une tragédie.

HÉRODE.

Elle a voulu sa perte; elle a su m'y forcer:
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penser.
Hélas! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle!
A quoi m'as-tu réduit, épouse criminelle?

SCÈNE VII & dernière.

HÉRODE, IDAMAS, NABAL.

HÉRODE.

NABAL, où courez-vous? Juste ciel! vous pleurez?
De crainte, en le voyant, mes sens sont pénétrés.

NABAL.

Seigneur...

HÉRODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NABAL.

Ma voix en vous parlant, sur mes lèvres expire.

HÉRODE.

Mariamne...

NABAL.

O douleur! ô regrets superflus!

HÉRODE.

Quoi! c'en est fait!

NABAL.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HÉRODE.

Elle n'eſt plus ! grand Dieu !

NABAL.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidèle.
Hélas ! lorſque Varus a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HÉRODE.

Qu'entends-je ? ah, malheureux ! ah, déſeſpoir extrême !
Nabal, que m'as-tu dit ?

NABAL.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HÉRODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés !
Que ton ſang, que le mien... Ah ! Nabal, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NABAL.

Comment pourrai-je, hélas ! vous apprendre le reſte ?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,

Sans affecter d'orgueil & sans montrer de crainte.
La douce majesté sur son front était peinte.
La modeste innocence & l'aimable pudeur (*a*),
Régnaient dans ses beaux yeux, ainsi que dans son cœur.
Son malheur ajoutait à l'éclat de ses charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos soldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce désordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
L'on disait hautement qu'un arrêt si cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HÉRODE.

Grands dieux! que chaque mot me porte un coup terrible!

NABAL.

Aux larmes des Hébreux, Mariamne sensible,
Consolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin, vers l'échafaud on a conduit ses pas.
C'est-là qu'en soulevant ses mains appesanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries:
« Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne, en mourant, ne pleure que sur vous.

(*a*) La modeste innocence, l'aimable pudeur, la tête charmante, les modestes appas de Mariamne, sont d'un style froid & langoureux, qui ne peut convenir à la sévérité du genre. Ce récit fait regretter l'ancien dénouement où Mariamne mourait empoisonnée sous les yeux d'Hérode: mais cette première leçon est échappée à toutes nos recherches.

» Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices !
» Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices ;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils ;
» Aimez-les : je mourrai trop contente à ce prix ».
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante,
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras ;
J'ai vu tomber...

HÉRODE.

Tu meurs, & je reſpire encore !
Mânes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi ! vous me retenez ? Quoi ! citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides.
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur, qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(Il tombe dans un fauteuil.)

NABAL.

De ſes ſens, il a perdu l'uſage :
Il ſuccombe à ſes maux.

HÉRODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés !
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la reine.

Vous

Vous pleurez, vous n'osez vous approcher de moi!
Triste Jérusalem, tu fuis devant ton roi (*a*)!
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi suis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment sera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici (*b*).

NABAL.

Mariamne, Seigneur?

HÉRODE.

Oui: je sens que sa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant ses yeux que j'aime & que je crains,
Mon cœur est moins troublé, mes jours sont plus sereins.
Déjà même à son nom mes douleurs s'affaiblissent.
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.
Qu'elle vienne.

NABAL.

Seigneur...

HÉRODE.

Je veux la voir.

(*a*) Vers d'une très-grande beauté.

(*b*) Hérode demande ici Mariamne par un délire de passion. Tacite attribue le même délire à Claude après la mort de Messaline. Cet égarement est dans la nature; il avait produit un grand effet dans la Mariamne de Tristan; & l'auteur dut croire que le public, accoutumé à cette forte impression, trouverait la scène affaiblie, si ce mouvement y manquait.

NABAL.

Hélas!
Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas?

HÉRODE.

Cruel! que dites-vous?

NABAL.

La douleur le tranſporte:
Il ne ſe connaît plus.

HÉRODE.

Quoi! Mariamne eſt morte?
Infidèles Hébreux, vous ne la vengez pas!
Cieux qui la poſſédez, tonnez ſur ces ingrats.
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre:
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours,
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Temple, que pour jamais tes voûtes ſe renverſent.
Que d'Iſraël détruit les enfans ſe diſperſent.
Que ſans temple & ſans rois, errans, perſécutés,
Fugitifs en tous lieux, & par-tout déteſtés,
Sur leurs fronts égarés, portant dans leur misère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère;
Ce peuple aux nations tranſmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, & la honte du leur.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES DE MARIAMNE.

SCÈNES III & IV du troisième Acte (a).

VARUS, HÉRODE, MAZAEL, Suite.

HÉRODE.

AVANT que sur mon front je mette la couronne
Que m'ota la fortune, & que César me donne;
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix,
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.
De vos lettres, Seigneur, les heureux témoignages,
D'Auguste & du sénat m'ont gagné les suffrages;
Et, pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un sceptre que ma main n'eût point porté sans vous;
Je vous dois encor plus; vos soins, votre présence,
De mon peuple indocile ont dompté l'insolence:
Vos succès m'ont appris l'art de le gouverner;
Et m'instruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excusez mon silence,
Je sais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;
Et trop plein de mon trouble & de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire & souffrir.

VARUS.

Puisqu'aux yeux du sénat vous avez trouvé grace,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place;
Régnez, César le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.

(a) Ces deux scènes sont complètes; elles furent jouées à la première représentation de Mariamne; elles sont de la jeunesse de Voltaire, & lorsque son talent était, pour ainsi dire, dans sa fleur. Ce sont de pareilles variantes, & non ce que l'auteur a rejetté comme indigne de lui, qu'il fallait conserver.

J'ose espérer de vous qu'un règne heureux & juste
Justifiera mes soins & les bienfaits d'Auguste;
Je ne me flatte pas de savoir enseigner
A des rois tels que vous, le grand art de régner.
On vous a vu long-temps, dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reste de la terre;
Votre gloire en un mot ne peut aller plus loin:
Mais il est des vertus dont vous avez besoin.
Voici le temps sur-tout que, sur ce qui vous touche,
L'austère vérité doit parler par ma bouche;
D'autant plus, qu'entouré de flatteurs assidus,
Puisque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.
On vous a vu long-temps respecté dans l'Asie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie;
Craint de tous vos sujets, admiré, mais haï,
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du sang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus; mais vous devez songer
Qu'il est des attentats que César peut venger;
Qu'il n'a pas en vos mains mis son pouvoir suprême,
Pour régner en tyran sur un peuple qu'il aime;
Et que du haut du trône, un prince en ses Etats
Est comptable aux Romains du moindre de ses pas.
Croyez-moi, la Judée est lasse de supplices;
Vous en fûtes l'effroi, soyez-en les délices.
Vous connaissez le peuple; on le change en un jour:
Il prodigue aisément sa haine & son amour:
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire.
Enfin souvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'esclavage a pu vous destiner;
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HÉRODE.

Oui, Seigneur, il est vrai que les destins sévères
M'ont souvent arraché des rigueurs nécessaires;

Souvent, vous le ſavez, l'intérêt des Etats
Dédaigne la juſtice, & veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je ſuive l'exemple,
Aux rois qu'elle gouverne, a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on la craigne, & comme il faut régner;
De ſes proſcriptions nous gardons la mémoire;
Céſar même, Céſar, au comble de la gloire,
N'eût point vu l'univers à ſes pieds proſterné,
Si ſa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis & de traîtres,
Ne pouvait....

VARUS.

Arrêtez, & reſpectez vos maîtres!
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé;
Et, du ſceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funeſte,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reſte.
Sur votre trône aſſis, ne vous ſouvenez plus
Que des biens que ſur vous leurs mains ont répandus;
Gouvernez en bon roi, ſi vous voulez leur plaire.
Commencez par chaſſer ce flatteur mercenaire,
Qui, du maſque impoſant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté:
C'eſt lui qui, le premier, écarta de ſon maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être;
Le pouvoir odieux dont il eſt revêtu,
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui, des triſtes Hébreux inquiſiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects,
Trafiquent avec lui du ſang de vos ſujets.
Ceſſez; n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des ſujets fidèles;

De tous ces délateurs le ſecours tant vanté,
Fait la honte du trône, & non ſa ſûreté.
Pour Salome, Seigneur, vous devez la connaître;
Et ſi vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidèles pour vous,
Ce pouvoir ſouverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire;
Reprenez déſormais les rênes de l'empire,
De Tyr à Samarie allez donner la loi:
Je vous parle en Romain, ſongez à vivre en roi.

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL.

MAZAEL.

VOUS avez entendu ce ſuperbe langage,
Seigneur; ſouffrirez-vous qu'un préteur vous outrage,
Et que dans votre cour il oſe impunément?...

HÉRODE, *à ſa ſuite.*

Sortez, & qu'en ces lieux on nous laiſſe un moment.
Tu vois ce qu'il m'en coûte; & ſans doute on peut croire
Que le joug des Romains offenſe aſſez ma gloire.
Mais je règne à ce prix: leur orgueil faſtueux
Se plaît à voir des rois s'abaiſſer devant eux;
Leurs dédaigneuſes mains jamais ne nous couronnent,
Que pour mieux avilir les ſceptres qu'ils nous donnent
Pour avoir des ſujets qu'ils nomment ſouverains,
Et ſur des fronts ſacrés ſignaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Aſie:
Tel qu'un vil courtiſan, dans la foule jetté,
J'allais des affranchis careſſer la fierté;

J'attendais leurs momens, je briguais leurs ſuffrages;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour aſſidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis Céſar enfin ; je ſus que ſon courage
Mépriſait tous ces rois qui briguaient l'eſclavage ;
Je changeai ma conduite ; une noble fierté
De mon rang avec lui ſoutint la dignité.
Je fus grand ſans audace, & ſoumis ſans baſſeſſe ;
Céſar m'en eſtima ; j'en acquis ſa tendreſſe ;
Et bientôt dans ſa cour, appellé par ſon choix,
Je marchai diſtingué dans la foule des rois.
Ainſi, ſelon les temps, il faut qu'avec ſoupleſſe
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaiſſe.
Je ſais diſſimuler, me venger & ſouffrir,
Tantôt parler en maître, & tantôt obéir.
Ainſi j'ai ſubjugué Solime & l'Idumée ;
Ainſi j'ai fléchi Rome à ma perte animée ;
Et toujours enchaînant la fortune à mon char,
J'étais ami d'Antoine, & le ſuis de Céſar.
Heureux enfin d'avoir, après tant d'artifice,
Des deſtins ennemis corrigé l'injuſtice,
Quand je reviens en maître, à l'Hébreu conſterné
Montrer encor le front que Rome a couronné :
Heureux, ſi de mon cœur la faibleſſe immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle,
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux,
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux !

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, ſe peut-il que votre ame abuſée,
De ce feu malheureux ſoit encor embraſée ?

HÉRODE.

Que me demandes-tu ? Ma main, ma faible main
A ſigné ſon arrêt, & l'a changé ſoudain.

Je cherche à la punir, je m'empresse à l'absoudre;
Je lance en même temps & je retiens la foudre;
Je mêle, malgré moi, son nom dans mes discours:
Et tu peux demander si je l'aime toujours!

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre présence?

HÉRODE.

Non..... j'ai cherché la sienne.

MAZAEL.

Eh quoi! son arrogance...
A-t-elle en son palais dédaigné de vous voir?

HÉRODE.

Mazael, je l'ai vue, & c'est mon désespoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit & tremblant, j'ai paru devant elle.
Ses regards, il est vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont souvent je les ai vus armés.

. . . .

. . . .

Ces cris désespérés, ces mouvemens d'horreur,
Dont il fallut long-temps essuyer la fureur,
Quand par un coup d'état, peut-être trop sévère,
J'eus fait assassiner & son père & son frère.
De ses propres périls son cœur moins agité
M'a surpris aujourd'hui par sa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en secret sa modeste douleur:
Qu'en cet état, ô ciel! elle a touché mon cœur!
Combien je détestais ma fureur homicide!
Je ne le cèle point; plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à ses pieds je me suis prosterné;
J'adorais cet objet que j'avais condamné.

Hélas! mon désespoir la fatiguait encore;
Elle se détournait d'un époux qu'elle abhorre;
Ses regards inquiets n'osaient tomber sur moi;
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentait son effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait; sa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne sera désarmée:
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HÉRODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité;
Je n'en murmure point: ma jalouse furie
A de malheurs sans nombre empoisonné sa vie.
J'ai dans le sein d'un père enfoncé le couteau;
Je suis son ennemi, son tyran, son bourreau:
Je lui pardonne, hélas! dans le sort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux si coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes pressé;
Le sang de ses parens fut justement versé;
Les rois sont affranchis de ces règles austères
Que le devoir inspire aux ames ordinaires.

HÉRODE.

Mariamne me hait! cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea sous mes loix;
O reine! s'il se peut, que ton cœur s'en souvienne;
Ta tendresse en ce temps fut égale à la mienne.
Au milieu des périls son généreux amour,
Aux murs de Massada me conserva le jour.
Mazael, se peut-il que d'une ardeur si sainte
La flamme sans retour soit pour jamais éteinte?
Le cœur de Mariamne est-il fermé pour moi?

MAZAEL.

Seigneur, m'est-il permis de parler à mon roi?

HÉRODE.

Ne me déguiſe rien : parle, que faut-il faire ?
Comment puis-je adoucir ſa trop juſte colère ?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'appaiſer ?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut mépriſer ;
Des ſuperbes beautés tel eſt le caractère.
Sa rigueur ſe nourrit de l'orgueil de vous plaire ;
Sa main qui vous enchaîne, & que vous careſſez ;
Appeſantit le joug ſous qui vous gémiſſez.
Oſez humilier ſon imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grace ;
Par un juſte dédain ſongez à l'accabler,
Et que devant ſon maître elle apprenne à trembler.
Quoi donc ! ignorez-vous tout ce que l'on publie ?
Cet Hérode, dit-on, ſi vanté dans l'Aſie,
Si grand dans ſes exploits, ſi grand dans ſes deſſeins ;
Qui ſut dompter l'Arabe & fléchir les Romains,
Aux pieds de ſon épouſe, eſclave ſur ſon trône,
Reçoit d'elle, en tremblant, les ordres qu'il nous donne.

HÉRODE.

Malheureux ! à mon cœur ceſſe de retracer
Ce que de tout mon ſang je voudrais effacer ;
Ne me parle jamais de ces temps déplorables ;
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables :
Je n'ai que trop bien mis mes ſoins à l'opprimer ;
Le ciel, pour m'en punir, me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, ſa priſon, la perte de ſon père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Enfin c'eſt trop vous craindre & trop vous déchirer ;
Mariamne, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver ; dis-lui que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon ſceptre, & ma gloire, & ma vie.

Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur;
Je sais qu'elle a pour elle une invincible horreur:
C'en est assez; ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ses chers intérêts sera sacrifiée;
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu....

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez....

HÉRODE.

Oui, je l'ai résolu.
Va la trouver, te dis-je, & sur-tout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens... Juste ciel, c'est ma sœur (a)!

(a) Quoique nous ayons cru devoir conserver ces deux scènes, écrites, à quelques négligences près, avec le même soin, la même élégance que le reste de la pièce, nous croyons cependant que l'auteur fit très-bien de les supprimer. Dans la première, Hérode est beaucoup trop humilié par Varus. Dans la seconde, la perfidie de Mazael n'est qu'une faible imitation de celle de Narcisse dans Britannicus.

FIN DES VARIANTES.

L'INDISCRET,

COMÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois, en 1725.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

CETTE bagatelle eſt remarquable, non-ſeulement comme le premier eſſai de Voltaire dans le genre de la comédie, mais par une ſcène d'expoſition très-bien faite, & digne d'un ouvrage plus important. C'eſt l'indiſcrétion de fatuité que l'auteur a voulu peindre, & non celle de caractère, celle de l'homme qui, ſans projet, ſans malice, & par le ſeul beſoin de parler, laiſſe échapper ſon ſecret & ceux des autres, comme un vaſe félé, dit Térence, qui répand l'eau de toutes parts. L'auteur s'eſt borné à un ridicule alors de mode, mais qui commence à s'éloigner de nos mœurs, quoiqu'il ait ſurvécu long-temps à la pièce.

Cet eſſai a fourni plus de détails qu'on ne le penſe à pluſieurs comédies du même temps, & la réputation de ſon auteur l'a conſervé de loin en loin au théâtre. On peut y remarquer de ces vers faciles dont la converſation s'empare, & qui deviennent dans la ſociété, une ſorte de monnaie courante, à l'uſage de ceux qui, ne poſſédant rien en propre, cherchent du moins à ſe faire valoir par des citations. Ne diſſimulons pas cependant que, par le caractère de ſon eſprit plein de fineſſe & de traits, mais incapable de naïveté, M. de Voltaire n'était que faiblement appellé au genre de la

comédie. Ce n'eſt pas qu'il ne l'ait tenté ſouvent depuis l'Indiſcret : mais il crut devoir changer de ſtyle & de manière, & il ne retrouva jamais la facilité piquante de ſon premier eſſai. En y reconnaiſſant ce mérite, nous ſommes loin pourtant de le regarder comme une bonne comédie. Perſonne n'a mieux fait ſentir que Voltaire lui-même combien, en ce genre, une eſquiſſe ingénieuſe eſt au-deſſous du tableau d'un maître, lorſqu'il a dit avec autant de ſel que de graces :

Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne ſuffit pas. Il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour conſommer cette œuvre du démon.

A

A MADAME

LA MARQUISE DE PRIE.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrète;
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NÉRINE.

PASQUIN.

Plusieurs Laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMIE, DAMIS.

EUPHÉMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton févère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos juftes raifons,
Je vous donne un confeil, & non pas des leçons.
C'eft mon cœur qui vous parle; & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous fe trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaiffez pas ce dangereux féjour.
Sur un nouveau venu le courtifan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre fes défauts; & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même fans retour.
Craignez de ces meffieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eft celui dont dépend le refte de nos jours:
Ridicule une fois, on vous le croit toujours:
L'impreffion demeure. En vain croiffant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus fage,

O 2

On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé :
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connaissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne sais où peut tendre un si long préambule.

EUPHÉMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuste & ridicule.
Vous méprisez des soins pour vous bien importans ;
Vous m'en croirez un jour ; il n'en sera plus temps.
Vous êtes indiscret : ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'esprit & du cœur ;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices,
Il n'est point de vertu qui rachète les vices ;
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tous est l'indiscrétion ;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu, que la société
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire ;
Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire (*a*).

(*a*) Nulle part on ne réussit par l'ennui. Le mystère, la dissimulation peuvent être à la cour d'une nécessité

Je connais cette cour : on peut fort la blâmer ;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſur-tout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit ;
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit ;
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit paſſer pour un traître ;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot :
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot.
Je ſuis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire ;
Ce n'eſt pas là mon vice ; & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici reproché,
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le ſilence
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler :
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable ;
C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était ſu, de la vive douleur
De tous nos courtiſans qui ſoupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.

---

indiſpenſable ; mais le plus ennuyeux des courtiſans n'eſt pas celui qui ſait ſe taire

L'amour depuis deux jours a ſerré ce lien,
Depuis deux jours entiers; & vous n'en ſavez rien.

EUPHÉMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une ſi belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content;
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHÉMIE.

Je ſuis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous?

EUPHÉMIE.

Eh, eh.... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous:
Hortenſe a des appas; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHÉMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des loix,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHÉMIE.

Vous saurez flatter son caractère,
Ménager son esprit.

DAMIS.

Je fais mieux; je sais plaire.

EUPHÉMIE.

C'est bien dit; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faiblesse;
Mais jusque dans ses goûts elle a de la sagesse,
Craint sur-tout de se voir en spectacle à la cour,
Et d'être le sujet de l'histoire du jour.
Le secret, le mystère est tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclate.

EUPHÉMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel sort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit;
Elle fuit avec soin, en personne prudente,
De nos jeunes Seigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi, chez elle encor je ne suis point reçu;
Je l'ai long-temps lorgnée, & grace au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHÉMIE.

Eh bien, je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Est toujours, que je crois (*a*), reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son cœur à presser l'hyménée
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plutôt & sa main & sa foi ;
Je vous y servirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure :
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHÉMIE.

Soyez heureux, mon fils ; c'est tout ce que je veux.

SCÈNE II.

DAMIS *seul.*

MA mère n'a point tort ; je sais bien qu'en ce monde
Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.

(*a*) *Que je crois* a vieilli ; il n'est pas d'ailleurs du style élégant du reste de la scène.

Examinons un peu ſans témoins, ſans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité; mais ce n'eſt point un vice
De ſavoir ſe connaître & ſe rendre juſtice.
On n'eſt pas ſans eſprit, on plaît; on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on eſt fait à peindre (*a*);
On danſe, on chante, on boit, on ſait parler & feindre.
Colonel à treize ans, je penſe avec raiſon
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton (*b*).
Heureux en ce moment, heureux en eſpérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortenſe.
Poſſeſſeur une fois de toutes ſes beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais ſans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être ſoupçonné, ſans paraître volage;
Et mangeant en ſix mois la moitié de ſon bien,
J'aurai toute la cour, ſans qu'on en ſache rien.

(*a*) Quoiqu'il y ait toujours de la ſottiſe dans la fatuité, cependant elle n'allait guère à cet excès dans un homme de cour.

(*b*) Le bâton de maréchal de France. Cette dignité peut s'éteindre; tous les uſages changent avec le temps; il faut fixer le ſens de ces mots qui pourraient un jour:

Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures.

SCÈNE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

Eh, bonjour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'estropie....

DAMIS.

Embrassons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troisième fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois;
Réjouis-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire....

DAMIS.

Oh! parbleu, tu m'assommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir aussi.

Vous avez ſur les bras une fâcheuſe affaire.

DAMIS.

Eh, eh, pas ſi fâcheuſe.

TRASIMON.

Erminie & Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement:
Vous avez parlé d'eux un peu légérement;
Et même depuis peu le vieux ſeigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarraſſe.
Horace eſt un vieux fou, plutôt qu'un vieux ſeigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour madame Erminie, on ſait aſſez comment
Je l'ai priſe & quittée un peu trop bruſquement.
Qu'elle eſt aigre, Erminie, & qu'elle eſt tracaſſière!
Pour ſon petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu; parle: as-tu jamais vu
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu?...
A propos, on m'a dit hier en confidence
Que ſon grand frère aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçu chez Clarice avec quelque faveur;
Que la groſſe Comteſſe en crève de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe?

TRASIMON.

Vous ſavez que le ſexe aſſez peu m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même ; & le ſexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne aſſez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y ſervir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien ;
Damis, s'il eſt ainſi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'eſt cette amitié même
Qui me fait éviter avec un ſoin extrême
Le fardeau d'un ſecret au haſard confié,
Qu'on me dit par faibleſſe, & non par amitié ;
Dont tout autre que moi ſerait dépoſitaire ;
Qui de mille ſoupçons eſt la ſource ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit ;
Moi d'en avoir trop ſu, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, commandeur, quoi que tu puiſſes dire,
Pour te faire plaiſir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empressement...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tenderment.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCÈNE IV.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs Laquais.

UN LAQUAIS.

Monseigneur?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie;
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin:
Allez chez ce vieux duc... Ah! je le trouve enfin;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(*à ses gens.*)
Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCÈNE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin, tenant un billet à la main.*

Oui, tout le long du jour demeure en ce jardin,
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin;
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah! je saurai...

SCÈNE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bonjour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bonjour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois...

CLITANDRE, *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmottes-tu là ?

CLITANDRE, *bas.*

Que je ſuis malheureux !

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE, *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé! quelle lettre! Hortenſe... Ah, la cruelle !

DAMIS *à Clitandre.*

C'eſt un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre ſort eſt doux !

DAMIS.

Il le faut avouer; les femmes de la ville,
Ma foi, ne ſavent point écrire de ce ſtyle.

(Il lit.)

» Enfin je cède aux feux dont mon cœur eſt épris ;
» Je voulais le cacher ; mais j'aime à vous le dire.
» Eh ! pourquoi ne vous point écrire
» Ce que cent fois mes yeux vous ont ſans doute appris ?
» Oui, mon cher Damis, je vous aime,
» D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
» Craignant votre jeuneſſe, & ſe craignant lui-même,
» A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.

» Puiſſé-je, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
» Ne me la jamais reprocher !
» Plus je vous montre ma tendreſſe,
» Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéir à la dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une diſcrète flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas !

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre...

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable.
Que vous ſeriez charmé ſi vous ſaviez ſon nom !
Mais dans ce monde il faut de la diſcrétion.

TRASIMON.

Oh ! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler...

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.

Je

Je vois que vous pensez, & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous; mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! crois.... jusqu'à présent la chose allait fort bien;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore:
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oison je suis fort attaché;
Mais par ma foi j'en suis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie est aimable, il est vrai, mais légère;
L'autre est ce qu'il me faut; & c'est solidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet si charmant...

DAMIS.

Vous m'y forcez: allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Çà, dis-moi si jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux?

C'eſt Macé (*a*) qui l'a peint, c'eſt tout dire ; & je penſe
Que tu reconnaîtras...

CLITANDRE.

Juſte ciel ! c'eſt Hortenſe.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner ?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma couſine, & chérit ſon honneur;
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai ſix couſines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, ſans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec ſoin ſur nous l'honneur de nos couſines.
Nous aurions trop à faire à la cour ; & ma foi,
C'eſt aſſez que chacun réponde ici pour ſoi.

TRASIMON.

Mais Hortenſe, Monſieur...

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;

(*a*) Jean-Baptiſte Macé, peintre du roi, fort en vogue alors par l'élégance de ſes miniatures.

Et je l'épouſerai pour vous faire enrager.

CLITANDRE, *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne ſeront point ſecrètes:
Et vous n'en ſerez pas, tout couſin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, monſieur Damis; on peut vous faire voir
Que ſur une couſine on a quelque pouvoir.

SCÈNE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce cenſeur, & ſon air pédanteſque,
Et tous ces faux éclats de vertu romaneſque!
Qu'il eſt ſec! qu'il eſt brut! & qu'il eſt ennuyeux!
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux?

CLITANDRE, *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je ſois maître!
Qu'il faut diſſimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans;
Mais tu ſais que la chaſſe hier dura long-temps:
A tout moment on tombe, on ſe heurte, on s'accroche;
J'avais quatre portraits balottés dans ma poche;

Celui-ci par malheur fut un peu maltraité;
La boîte s'eſt rompue, un brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la ville,
Paſſe chez la Frénaye (*a*); il eſt cher, mais habile;
Choiſis comme pour toi l'un de ſes diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu: ne montre au moins ce portrait à perſonne.

CLITANDRE, *à part.*

Où ſuis-je!

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne:
Sois ſecret.

CLITANDRE, *à part.*

Se peut-il?...

DAMIS, *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Eh, peut-on poſſéder ce que le cœur deſire,
Être heureux & n'avoir perſonne à qui le dire?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré?
C'eſt n'avoir point d'amis qu'être ſans confiance;
C'eſt n'être point heureux que de l'être en ſilence.

(*a*) Bijoutier célèbre.

Cette ſcène & la précédente ſont remplies de traits de plaiſanterie d'un très-bon genre.

Tu n'as vu qu'un portrait & qu'un ſeul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE, *à part.*

Ah ! je frémis.

DAMIS.

Ce ſoir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, ſans être vu, ni ſuivi de perſonne,
Entretenir Hortenſe, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah ! je ſuccombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune ?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir ?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune :
Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés, deſirés ſi long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur ;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE *seul.*

Ai-je assez retenu mon trouble & ma colère ?
Hélas ! après un an de mon amour sincère,
Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait ;
Las de me résister, son cœur s'amollissait.
Damis en un moment la voit, l'aime, & sait plaire :
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a su faire.
On le prévient ! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité !
Il reçoit une lettre... Ah ! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie :
Et pour combler l'affront dont je suis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
Hortense, ah ! que mon cœur vous connaissait bien mal !

SCÈNE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'eſt Damis que l'on aime;
Oui, c'eſt cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiſcret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient ſe vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Paſquin. C'eſt par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture;
C'eſt pour mieux triompher. Hortenſe! eh! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis eſt bien joli.

CLITANDRE, *prenant Paſquin à la gorge.*

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye! ouf! Il eſt vrai que peut-être...
Eh, ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... Entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire.
Paſquin, pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe & mon rival doivent ici ſe voir.

Confole-moi, fers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monfieur...

CLITANDRE.

Ton efprit eft rempli d'induftrie.
Tout eft à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deffeins;
Tandis qu'il va parer fa petite perfonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puifqu'il eft indifcret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monfieur, le cours d'une rivière *(a)*,
Un cerf dans une plaine, un oifeau dans les airs,
Un poëte entêté qui récite fes vers,
Une plaideufe en feu qui crie à l'injuftice,
Un manceau tonfuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & fes coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ftratagême.

(a) Ce joli détail a été imité dans la comédie des Tuteurs.

Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu ?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien portrait ?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon !

Vous avez un billet que vous écrit la belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle

Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh, oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus ?

CLITANDRE.

Eh, oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte & portrait & lettre.

Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre

Un portrait confié ?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici madame Hortenſe.

SCÈNE X.

HORTENSE, NÉRINE.

HORTENSE.

Nérine, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux ;
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux ;
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincère ;
Je le dois eſtimer ; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme (*a*) ;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,

(*a*) Ces vers ſervent d'excuſe au penchant d'Hortenſe pour un étourdi tel que Damis.

Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NÉRINE.

Quelle vivacité! quoi! cette humeur ſi fière?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NÉRINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour même, a ſu, par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment
Où je dois pour époux accepter mon amant:
Mais je veux en ſecret lui parler à lui-même,
Sonder ſes ſentimens.

NÉRINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le ſais. Mais je veux
Mille fois de ſa bouche entendre ſes aveux,
Voir s'il eſt en effet ſi digne de me plaire,
Connaître ſon eſprit, ſon cœur, ſon caractère;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, ſi je puis, de lui ſans paſſion.

SCÈNE XI.

HORTENSE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Madame, en grand ſecret, monſieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi ! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NÉRINE.

Ah ! le petit traître !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé (*a*).

HORTENSE.

Mon portrait !

(*a*) Ces jeux de théâtre, quoique fort uſés, amuſent encore à la repréſentation ; mais Paſquin ſe permet avec Hortenſe des expreſſions bien peu ménagées. Cette impudence, vraiſemblable tout au plus dans un petit-maître, ne peut ſe ſuppoſer dans un valet, qu'à l'égard d'une ſoubrette.

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte; & de ſa part ce ſoir
J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel! quelle perfidie!
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCÈNE XII.

HORTENSE, NÉRINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

Je verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.
(Il court à Damis, & le tire à part.)

Vous voyez, Monſeigneur, un des griſons ſecrets (*a*),
Qui d'Hortenſe par-tout va portant les poulets (*b*).
J'ai certain billet doux de ſa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Liſons.

(*Il lit.*)

Hom... hom... « Vous méritez de me charmer.
» Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime;...
» Mais je ne ſaurais vous aimer ».
Eſt-il un trait plus noir & plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.

(*a*) *Griſons*, laquais vêtus de gris, pour qu'on ne les reconnût pas aux couleurs de leur livrée.

(*b*) *Poulets*, billets d'amour, appellés ainſi, dit-on, parce qu'ils étaient portés par des marchands de poulets qui s'introduiſaient dans les maiſons à la faveur de leur commerce, & qui ſavaient, au beſoin, cacher ſous les ailes de ces oiſeaux les billets dont ils étaient porteurs. Ces remarques ne ſont pas ſans utilité dans la comédie; elles ſervent à fixer le ſens de certaines expreſſions qui tiennent à des uſages abolis, & dont la tradition même s'eſt effacée. Pluſieurs de ces expreſſions deviendraient inintelligibles, ou pourraient donner lieu à d'étranges mépriſes, ſi l'on négligeait d'en rappeller l'origine.

La chofe affurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu jufques-là pouffer fon infamie ?

DAMIS.

Tenez ; c'eft-là le cas qu'on fait de tels écrits.
(*il déchire le billet.*)

PASQUIN *allant à Hortenfe.*

Je fuis honteux pour vous d'un fi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périffe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!
(*elle jette fon portrait.*)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monfieur.

DAMIS.

Il eft quelques maîtreffes
Par qui l'original eft un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!
(*à Pafquin.*)
Prends ma bourfe. Dis-moi pour qui je fuis trahie,
A quel heureux objet Damis me facrifie.

PASQUIN.

A cinq ou fix beautés, dont il fe dit l'amant,
Qu'il fert toutes bien mal, qu'il trompe également :

Mais ſur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Paſquin.*

Prends ma bague, & dis-moi, mais ſans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortenſe;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Traſimon ſon couſin.

DAMIS.

Parbleu, j'en ſuis ravi. J'en apprends là de belles
Et je veux en chanſons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'eſt le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortenſe.*

Vous n'avez rien, Madame, à deſirer de moi?
(*à Damis.*)
Vous n'avez nul beſoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCÈNE

SCÈNE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NÉRINE.

HORTENSE *revenant.*

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, & danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, & me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'est pas grand, graces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injustices.

DAMIS.

Ainsi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce discours, ô ciel ! est plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu ?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu ?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle ?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidèle,
Un billet, un seul mot, qui ne fût point d'amour ?

DAMIS.

Je consens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espère,
N'être jamais de rien, cesser par-tout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu ;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous....

DAMIS.

Ah ! j'apperçois Clitandre.

SCÈNE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NÉRINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi! Clitandre faurait?...

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame;
C'eft un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame:
Il eft mon confident, qu'il foit le vôtre auffi.
Il faut....

HORTENSE.

Sortons, Nérine: ô ciel! quel étourdi!

SCÈNE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! Marquis, je reffens la douleur la plus vive:
Il faut que je te parle.... il faut que je la fuive.
Attends-moi.

(*à Hortenfe*).

Demeurez. Ah! je fuivrai vos pas.

SÇÈNE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je suis, je l'avouerai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle,
Ils se devraient haïr tous deux assurément;
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle; Hortense au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement; & son amant la suit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortense entre chez elle enfin, & le renvoie.
Je sens des mouvemens de chagrin & de joie,
D'espérance & de crainte, & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra se terminer.

SCÈNE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! Marquis, cher Marquis, parle; d'où vient qu'Hortense
M'ordonne en grand secret d'éviter sa présence?
D'où vient que son portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ses mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarrassez fort.

DAMIS *à Pasquin.*

Et vous, Monsieur le traître,
Vous, le valet d'Hortense, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Eh, Monsieur...

DAMIS.

C'est en vain.

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, & sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! Monsieur, cette affaire est embrouillée en diable;
Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, & pourrait nous entendre.
(*à Clitandre.*)
Ah! Monsieur, que dirai-je? Hélas! je suis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, *un masque à la main & en domino*, TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer par-tout & lettres & portrait?
En public, à moi-même? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu:
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu? dis-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême;
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.

Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, & sans parler de moi;
Qu'il voulait m'adorer, & qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il est au bal; il faut l'aller trouver.
Déguise-toi; dis-lui qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le silence.
L'artifice est permis sous ce masque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur:
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidèle;
Je saurai ce qu'il pense, & de moi-même & d'elle:
C'est de cet entretien que dépendra mon choix.
(*à Trasimon.*)
Ne vous écartez point, restez près de ce bois;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre:
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre,
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCÈNE XIX.

HORTENSE *seule, en domino & son masque à la main.*

Il faut fixer enfin mes vœux trop inconstans.
Sachons, sous cet habit, à ses yeux travestie,
Sous ce masque, & sur-tout sous ce nom de Julie,

Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace.
Mais déjà je le vois.

SCÈNE XX.

HORTENSE, *en domino & maſquée*, DAMIS (*a*).

DAMIS, *ſans voir Hortenſe.*

C'EST donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je ſuis aſſez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France:
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienſéance,
Le mérite, l'eſprit, les plaiſirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! ſi pour mon bonheur on peut ſavoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter?
Quels plaiſirs, quelle file!

(*a*) Cette jolie ſcène dénoue très-heureuſement la pièce. M. Saurin la jugea de bonne priſe, & elle lui fournit un dénouement agréable pour ſa petite comédie des *Mœurs du temps*.

HORTENSE *à part.*

Ah ! la tête légère !

DAMIS.

Ah ! Julie, est-ce vous ? vous qui m'êtes si chère ?
Je vous connais, malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable ;
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause & le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'est pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grisons tous ses pas soient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me fasse sur-tout de brillans sacrifices ;
Sans cela, je ne puis accepter ses services :
Un amant moins couru ne me saurait flatter.

DAMIS.

Oh ! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter :
J'ai fait en peu de temps d'assez belles conquêtes ;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes ;
Et nous sommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.

Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui sont avec nous passablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore ?

DAMIS.

Eh !... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris ?...

HORTENSE.

Quelle offrande est-ce là ?
On m'offre tous les jours ces sacrifices-là.
Ces dames, entre nous, sont trop souvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui soient plus respectées,
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah ! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manèges de cour toujours inaccessible,
De qui la bienséance accompagnât les pas,
Qui, sage en sa conduite, évitât les éclats,
Enfin, qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse...

DAMIS *s'asseyant auprès d'Hortense.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait :
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence
Si je voulais parler, je nommerais Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi;
Elle n'eſt près de vous ni touchante, ni belle;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie!
(*à part.*) (*haut.*)
Contraignons-nous encore. Ecoutez, je vous prie;
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

Du dernier bien: je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE, *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace & l'impoſture?

DAMIS.

Non, je ne vous ments point; c'eſt la vérité pure.

HORTENSE, *à part.*

Le traître!

DAMIS.

Eh, ſur cela quel eſt votre ſouci?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici?
Daignez, daignez plutôt....

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous montrez du dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'est trop me faire injure.

(*il lui donne la lettre.*)

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE, *se démasquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.
Il est temps ; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

SCÈNE XXI & dernière.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

Si je ne vous suis point un objet de courroux ;
Si vous m'aimez encore, à vos loix asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de ſaiſiſſement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais ſage.
C'eſt moi ſeul, mons (*a*) Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, poſſédez mieux l'art de diſſimuler.

DAMIS.

Juſte ciel! déſormais à qui peut-on parler (*b*)?

(*a*) *Mons* eſt une abréviation mépriſante du mot *monſieur.*

(*b*) Ce vers eſt un dernier coup de pinceau donné au caractère de l'Indiſcret. Deſtouches a terminé plus heureuſement encore celui de l'Irréſolu, en lui faiſant dire, lorſqu'il vient d'épouſer Julie :

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouſer Célimène.

FIN DE L'INDISCRET.

BRUTUS,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois,
le 11 décembre 1730.

PRÉFACE

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LE génie de l'auteur, fortifié par l'expérience & par de nouvelles études, sembla prendre un nouveau caractère dans la tragédie de Brutus. Un voyage qu'il fit en Angleterre, le mit à portée de consulter de nouveaux modèles, & lui inspira le goût d'une philosophie étrangère encore en France, mais que personne n'a plus contribué que lui à répandre dans toute l'Europe. C'est à Londres qu'il médita les sujets de Brutus & de la mort de César. Son génie, porté naturellement à la hardiesse, ne tarda pas à se mettre de niveau avec celui d'un peuple libre & fier; & dès-lors on put remarquer en lui un caractère d'énergie & de vigueur qui ne s'était pas encore développé dans ses premiers ouvrages. Connaissant peu les Grecs, mais nourri du style de Corneille & de Racine, & digne de lutter contre ces deux grands hommes, il crut trouver dans le théâtre anglais une nouvelle source de beautés tragiques. Le génie mâle, mais irrégulier de Shakespéar prit sur son imagination un ascendant qu'une ame forte prend toujours sur une ame qui est à sa mesure. Cependant, à côté du sublime de Shakespéar, il sut remarquer ce que son génie avait de sauvage. Né avec trop de goût pour ne pas sentir que malgré quelques scènes admirables, ce grand poète, en créant son art, l'avait

laissé dans la barbarie, il sut se défendre d'une admiration superstitieuse qui aurait pu l'entraîner dans les mêmes excès. Ne dissimulons pas pourtant que si, en lui donnant de nouvelles vues, son voyage d'Angleterre ne fut pas inutile à sa gloire, ce fut peut-être dans ce même voyage qu'il puisa quelques-uns des défauts qu'on lui a le plus souvent reprochés. Cette habitude de sacrifier trop souvent la vraisemblance aux grands effets, &, comme il le disait lui-même, de frapper fort plutôt que de frapper juste; cette indépendance des règles qui laisse toujours quelque chose à desirer dans l'ordonnance de ses pièces, & qui combat quelquefois dans le cabinet l'impression victorieuse qu'on avait éprouvée au théâtre : voilà, nous le croyons du moins, ce que dut en partie l'auteur à son commerce avec les Anglais. Racine, toujours sage, toujours mesuré dans ses plans, & joignant à cette régularité tout ce que l'art peut avoir de plus séduisant & de plus enchanteur, cessa d'être le modèle de Voltaire, qui désespéra sans doute d'égaler toujours un génie contre lequel il fallait lutter sans cesse. Peut-être même, séduit par les grands effets du théâtre, de quelque manière qu'ils fussent amenés, s'abusa-t-il au point de croire que la sagesse supposait de la froideur. Ce ne serait pas du moins à Racine, le plus sensible & le plus éloquent de nos poètes, que pourrait s'appliquer un pareil reproche.

Nous sommes loin cependant de fermer les yeux aux grandes beautés dont Voltaire a enrichi la scène, & ce ne serait pas sur-tout à l'occasion de la tragédie de Brutus, que nous serions tentés d'être injustes à son égard : mais nous avons dit, & nous pensons toujours que l'art de la tragédie, si redevable d'ailleurs à ses grands talens, ne s'est pas soutenu, entre ses mains, au degré de perfection où Racine l'avait porté, & qu'enfin c'est à lui que sa décadence a commencé. Si le génie de l'auteur n'avait pas encore eu tous ses développemens à l'époque de Brutus, du moins il avait acquis toute sa maturité. C'est à cette même époque que la littérature anglaise lui devint familière, & c'est aussi le temps où nous croyons appercevoir qu'en s'occupant toujours de plaire, il négligea quelquefois les moyens judicieux pour les moyens brillans. Malgré la juste admiration dont nous sommes pénétrés pour ses ouvrages, nous persistons à lui préférer Racine, persuadés de la maxime d'Horace :

Scribendi rectè sapere est principium & fons.

C'est dans la sagesse du génie que consiste sa perfection.

Malgré les grandes beautés de la tragédie de Brutus, elle n'eut pas, dans sa nouveauté, tout le succès qu'elle méritait. La nation n'était pas encore mûre pour un pareil ouvrage. Il fallait que la France

devînt libre pour se mettre, si nous l'osons dire, au niveau de cette pièce: aussi fut-elle accueillie avec transport quand elle fut remise, l'année dernière, au théâtre. Voltaire seul manquait à ce triomphe, & le public semblait le chercher des yeux. On eût desiré que l'homme qui avait si dignement parlé de la liberté, dans le temps même où régnait le despotisme, eût pu jouir de cet hommage rendu à son génie par un peuple libre.

DISCOURS

SUR LA TRAGÉDIE.

A MILORD BOLINGBROKE.

SI je dédie à un Anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, Milord, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage; mais vous ſavez que la tragédie de Brutus eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandſworth, chez mon ami M. Falkener, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe anglaiſe le premier acte de cette pièce, à-peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet qui, de tous, eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre (*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente Brutus, quoique écrit dans une autre langue, *doctæ ſermonis utriuſque linguæ*,

(*) Il y a un Brutus d'un auteur nommé Lée; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

à vous qui me donneriez des leçons de français aussi-bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inspire la noble liberté de penser; car les sentimens vigoureux de l'ame passent toujours dans le langage; & qui pense fortement parle de même.

Je vous avoue, Milord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarrassé lorsque je voulus composer une tragédie française. Je m'étais presque accoutumé à penser en anglais: je sentais que les termes de ma langue ne venaient plus se présenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruisseau dont la source avait été détournée: il me fallut du temps & de la peine pour le faire couler dans son premier lit. Je compris bien alors que pour réussir dans un art, il le faut cultiver toute sa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la sévérité de notre poésie & l'esclavage de la rime. Je regrettais cette heureuse liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés; d'alonger & sur-tout d'accourcir presque tous vos mots; de faire enjamber les vers les uns sur les autres, & de créer dans le besoin des termes nouveaux qui sont toujours adoptés chez vous, lorſ-

qu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poète Anglais, diſais-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa langue à ſon génie; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut; l'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime; elle eſt eſſentielle à la poéſie françaiſe. Notre langue ne comporte que peu d'inverſions : nos vers ne ſouffrent point d'enjambement, du moins cette liberté eſt très-rare : nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves : nos céſures & un certain nombre de pieds ne ſuffiraient pas pour diſtinguer la proſe d'avec la verſification; la rime eſt donc néceſſaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les Corneilles, les Racines, les Deſpréaux, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas ſupporter d'autres; &, je le répète encore, quiconque voudrait ſe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand Corneille, ſeroit regardé avec raiſon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais

comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en profe; mais je ne crois pas que cette entreprife puiffe déformais réuffir : qui a le plus, ne faurait fe contenter du moins. On fera toujours mal venu à dire au public : je viens diminuer votre plaifir. Si au milieu des tableaux de Rubens ou de Paul Véronèfe, quelqu'un venait placer fes deffins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres? On eft accoutumé dans les fêtes à des danfes & à des chants; ferait-ce affez de marcher & de parler, fous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela ferait plus aifé & plus naturel?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers fur tous les théâtres tragiques, & de plus, toujours des rimes fur le nôtre. C'eft même à cette contrainte de la rime & à cette févérité extrême de notre verfification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux penfées, qu'elle ne foit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureufement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la profe. Nous ne permettons pas la moindre licence : nous demandons qu'un auteur porte fans difcontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraiffe toujours

libre : & nous ne reconnaiſſons pour poètes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé Regnier-Deſmarais, de l'académie françaiſe & de celle de la Cruſca, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit Anacréon en italien avec ſuccès ; & ſes vers français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre Ménage était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers latins, & n'ont pu être ſupportables en leur langue !

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant évêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous impoſons de gaieté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, Milord, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies même. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément : les portraits de la vie humaine ſeront toujours plus frappans en vers qu'en proſe, & qui dit vers en français, dit néceſſairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre

Molière, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, Milord, haſarder ſur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avoue, que le théâtre anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie: mais en récompenſe, dans ces pièces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action & du ſtyle, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand Corneille; mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations, qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre ſur les théâtres: « Un » critico del noſtro Paſtor fido diſſe, che quel » componimento era un riaſſunto di belliſſimi ma- » drigali; credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tra- » gedie franceſe, che ſono un riaſſunto di belle

» elegie e ſontuoſi epitalami ». J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de haſarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas d'uſage.

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encore une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre, deſtinés aux ſpectateurs, retréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable (*a*). Ce défaut eſt cauſe que les décorations, tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la pièce. Il empêche ſur-tout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou

(*a*) Enfin ces plaintes réitérées de M. de Voltaire ont opéré la réforme du théâtre en France, & ces abus ne ſubſiſtent plus.

le génie de Brutus, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux sur la scène, le corps de Marcus devant Caton son père, qui s'écrie : « Heureux jeune homme, tu es mort » pour ton pays! O mes amis, laissez-moi compter » ces glorieuses blessures! Qui ne voudrait mourir » ainsi pour la patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une » vie à lui sacrifier?... Mes amis, ne pleurez point » ma perte, ne regrettez point mon fils; pleurez » Rome ; la maîtresse du monde n'est plus : ô » liberté! ô ma patrie! ô vertu! &c. » Voilà ce que feu M. Addisson ne craignit point de faire représenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais si nous hasardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui se récrie? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit son sujet de la pièce anglaise de M. Otway, intitulée *Venise sauvée.* Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du marquis de Bedmar, écrite par l'abbé de Saint-Réal; & permettez-moi de dire, en passant, que ce morceau d'histoire, égal

peut-être à Salluste, est fort au-dessus de la pièce d'Otway & de notre Manlius. Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur Français à déguiser sous des noms romains une aventure connue que l'Anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un ambassadeur Espagnol s'appellât Bedmar, & que des conjurés eussent le nom de Jaffier, de Jacques-Pierre, d'Elliot : cela seul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'Otway ne craint point d'assembler tous les conjurés. Renaud prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de temps en temps des regards inquiets & soupçonneux sur Jaffier dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de Saint-Réal : « Jamais » repos si profond ne précéda un trouble si grand. » Notre bonne destinée a aveuglé les plus clair- » voyans de tous les hommes, rassuré les plus » timides, endormi les plus soupçonneux, con- » fondu les plus subtils : nous vivons encore, mes » chers amis, nous vivons, & notre vie sera » bientôt funeste aux tyrans de ces lieux », *&c.*

Qu'a fait l'auteur Français ? Il a craint de hasarder tant de personnages sur la scène ; il se contente de faire réciter par Renaud, sous le nom de Rutile,

une faible partie de ce même difcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne fentez-vous pas, par ce feul expofé, combien cette fcène anglaife eft au-deffus de la françaife, la pièce d'Otway fût-elle d'ailleurs monftrueufe ?

Avec quel plaifir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules-Céfar, qui, depuis cent cinquante années, fait les délices de votre nation ! Je ne prétends pas affurément approuver les irrégularités barbares dont elle eft remplie ; il eft feulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage compofé dans un fiècle d'ignorance, par un homme qui même ne favait pas le latin, & qui n'eut de maître que fon génie. Mais au milieu de tant de fautes groffières, avec quel raviffement je voyais Brutus tenant encore un poignard teint du fang de Céfar, affembler le peuple Romain, & lui parler ainfi du haut de la tribune aux harangues !

« Romains, compatriotes, amis, s'il eft quel-
» qu'un de vous qui ait été attaché à Céfar, qu'il
» fache que Brutus ne l'était pas moins. Oui, je
» l'aimais, Romains ; & fi vous me demandez pour-
» quoi j'ai verfé fon fang, c'eft que j'aimais Rome
» davantage. Voudriez-vous voir Céfar vivant, &
» mourir fes efclaves, plutôt que d'acheter votre
» liberté par fa mort ? Céfar était mon ami, je

» le pleure ; il était heureux, j'applaudis à ses » triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il » était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un » parmi vous assez lâche pour regretter la servi- » tude ? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se » montre ; c'est lui que j'ai offensé. Y a-t-il quel- » qu'un assez infame pour oublier qu'il est Romain ? » Qu'il parle ; c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHŒUR DES ROMAINS.

» Personne : non, Brutus, personne.

BRUTUS.

» Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le » corps du dictateur qu'on vous apporte ; les der- » niers devoirs lui seront rendus par Antoine, » par cet Antoine qui, n'ayant point eu de part » au châtiment de César, en retirera le même » avantage que moi & que chacun de vous. Sentez » le bonheur inestimable d'être libres : je n'ai plus » qu'un mot à vous dire. J'ai tué de cette main » mon meilleur ami pour le salut de Rome ; je » garde ce même poignard pour moi, quand Rome » demandera ma vie.

LE CHŒUR.

» Vivez, Brutus, vivez à jamais ».

Après cette scène, Antoine vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains à qui Brutus avait inspiré

ſa rigueur & ſa barbarie. Antoine, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de Céſar; & ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théâtres un chœur compoſé d'artiſans & de plébéïens Romains; que le corps ſanglant de Céſar y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues : c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont haſardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. Hippolyte briſé par ſa chûte vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. Philoctète tombe dans ſes accès de ſouffrance; un ſang noir coule de ſa plaie. Œdipe couvert du ſang qui dégoutte encore des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des dieux & des hommes. On entend les cris de Clitemneſtre que ſon propre fils égorge; & Electre crie ſur le théâtre : « Frappez, ne l'épargnez pas, elle » n'a pas épargné notre père ». Prométhée eſt attaché ſur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les Furies répondent

répondent à l'ombre ſanglante de Clitemneſtre par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien que les tragiques Grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux Anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans ſon enfance du temps d'Eſchyle, comme à Londres du temps de Shakeſpéar; mais parmi les grandes fautes des poètes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de ſingulières beautés; & ſi quelques Français qui ne connaiſſent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions & ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi les Anglais ſur-tout ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans Shakeſpéar & dans ſes ſucceſſeurs, qui, n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encore que dégoûtantes & horribles aux Français, & qui, bien ménagées, repréſentées avec art, & ſur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne nous doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent ni de monſtre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.

Du moins que l'on me diſe pourquoi il eſt permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, & qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'Atalide qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ferait par le meurtre de Céſar? Et ſi le ſpectacle du fils de Caton, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux Romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées; pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces loix, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des loix qui, ce me ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe & de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace de temps & du lieu convenable. Demandez à quiconque aura inſéré dans une pièce trop d'événemens, la raiſon de cette faute : s'il eſt de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu aſſez de génie pour remplir ſa pièce d'un ſeul fait ; & s'il prend deux jours & deux villes pour ſon action, croyez que c'eſt parce qu'il n'aurait pas eu l'adreſſe de la reſſerrer dans l'eſpace de trois heures & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraiſemblance. Il en eſt tout autrement de celui qui haſarderait un ſpectacle horrible ſur le théâtre. Il ne choquerait point la vraiſemblance ; & cette hardieſſe, loin de ſuppoſer de la faibleſſe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par ſes vers de la véritable grandeur dans une action qui, ſans un ſtyle ſublime, ne ſerait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a oſé tenter une fois notre grand

Corneille, dans sa Rodogune. Il fait paraître une mère qui, en présence de la cour & d'un ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main. Elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que Shakespéar, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait su évoquer & faire parler des ombres avec succès.

Within that circle none durst move hut he.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendrait insipide, si elle était souvent répétée; à-peu-près comme les détails de batailles, qui, étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule pièce où M. Racine ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action

eſt pathétique; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle ne ferait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ferait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de Montézume, à Paris: la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare; Montézume paraiſſait avec un habit ſingulier; des eſclaves armés de flèches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit grands de ſa cour, proſternés le viſage contre terre: Montézume commençait la pièce en leur diſant:

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma: mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène françaiſe le ſénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans Œdipe un chœur de Thébains qui diſait:

O mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours!

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les sénateurs, quand Titus est accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces pères de Rome, qui sans doute devaient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous; ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il est certain qu'il est plus difficile de bien écrire, que de mettre sur le théâtre des assassinats, des roues, des potences, des sorciers & des revenans. Aussi, la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. Addisson, votre successeur dans le ministère; cette tragédie, la seule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit sa grande réputation qu'à ses beaux vers, c'est-à-dire, à des pensées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, & qui les font passer à la postérité. C'est souvent la manière

ſingulière de dire des choſes communes; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poètes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni aventure romaneſque dans le quatrième livre de Virgile; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. M. Racine n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. Corneille n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi-bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de Deſpréaux :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice ont fait valoir ſur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de repréſentations que Cinna & Britannicus? Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on ſait une partie de Britannicus & de Cinna par cœur. En vain le Régulus de Pradon a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes; cet ouvrage & tous ceux qui lui reſſemblent ſont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'applaudiſſent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont

le titre est JUNIUS BRUTUS; pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du sénat romain & la politique d'un ambassadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies, me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours, est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture vivante des passions humaines. L'ambition d'un prince est représentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureuse passion de Phèdre: de même, l'amour vous amuse dans un roman; & il vous transporte dans la Didon de Virgile. L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel que dans l'Enéide; il n'est à reprendre que quand il est amené mal-à-propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hasardé cette passion sur

le théâtre d'Athènes; premiérement, parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles; ſecondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres; & qu'ainſi, le langage de l'amour n'étant pas, comme aujourd'hui, le ſujet de toutes les converſations, les poètes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſième raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes. Les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués: il me ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les Oldfields, ou les Duclos & les Le Couvreurs, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, pièce très-ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré long-temps

ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'Esopus (*) du dernier siècle :

Ah ! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides & distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix ;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle :
Dans ces momens si doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venise sauvée, le vieux Renaud veut violer la femme de Jaffier, & elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *vn' buton' d*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, & non qu'il soit amené par force, pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres qui sont toutes trop longues ; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, & combattue par des remords. Il faut, ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux ; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible : sans cela ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

(*) Le comédien Baron.

C'eſt à vous, Milord, à décider ſi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions : mais que vos amis daignent ſur-tout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec le moins de ſuccès ; & ſi les ſentimens que je ſoumets ici à votre cenſure ſont déſapprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en appartient le blâme.

PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS, } Consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

Sénateurs.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome.

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER (a).

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre repréſente une partie de la maiſon des conſuls, ſur le mont Tarpéien ; le temple du capitole ſe voit dans le fond. Les ſénateurs ſont aſſemblés entre le temple & la maiſon, devant l'autel de Mars. Brutus & Valerius Publicola, conſuls, préſident à cette aſſemblée : les ſénateurs ſont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faiſceaux ſont debout derrière les ſénateurs.

BRUTUS, LES SÉNATEURS.

BRUTUS.

Destructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus & nos loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe Toſcan qui ne parlait qu'en maître,

(a) Ce premier acte eſt du plus grand caractère. La majeſté du ſpectacle, la pompe du ſtyle, les grands inté-

Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat & craint un peuple libre.
Aujourd'hui, devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur.
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux ſénateurs de Rome il demande audience:
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre:
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains;
Mais ce n'eſt point aſſez: Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat;
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'Etat;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières;
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.

---

rêts diſcutés à la manière de Corneille, mais ſans déclamation & ſans enflure, tout annonce la main d'un maître; & nous ne connaiſſons point d'expoſition plus brillante.

Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous frapper ;
Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome ! n'écoute point leur ſéduiſant langage,
Tout art t'eſt étranger (*a*) ; combattre eſt ton partage :
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités ;
Tombe, ou punis les rois ; ce ſont là tes traités.

BRUTUS.

Rome ſait à quel point ſa liberté m'eſt chère :
Mais, plein du même eſprit, mon ſentiment diffère.
Je vois cette ambaſſade, au nom des ſouverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté deſpotique
A traiter en égale avec la république ;
Attendant que du ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en ſujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,

(*a*) *Tout art t'eſt étranger* eſt à la fois très-dur à l'oreille, & pénible à prononcer ; mais obſervez qu'il commence le vers. L'oreille ne le pardonnerait pas dans un dernier hémiſtiche, & c'eſt ce qu'aucun de nos poètes n'a mieux ſenti que Racine. S'il s'eſt permis quelque ſon rude, il replace toujours le charme de l'harmonie à la fin du vers.

Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous ſommes:
Et l'eſclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards;
Il la verra dans vous: vous êtes ſes remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous raſſemble;
Qu'il paraiſſe au Sénat, qu'il écoute, & qu'il tremble.

(*Les ſénateurs ſe lèvent, & s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis;
Rome & vous l'ordonnez: à regret j'y ſouſcris.
Licteurs, qu'on l'introduiſe; & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe!

(*à Brutus.*)

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts:
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers:
De notre liberté ſoutenez la querelle;
Brutus en eſt le père, & doit parler pour elle.

SCÈNE

SCÈNE II.

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(*Arons entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs & d'Albin son confident; il passe devant les consuls & le Sénat qu'il salue; & il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.*)

ARONS.

Consuls & vous Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité sévère
N'eut, jusques aujourd'hui, qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace & qui craint, règne & sert en un jour;
Dont l'audace....

BRUTUS

Arrêtez: sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie,

N'eſt point encor connu dans le Sénat romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe;
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous;
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret ſa valeur & ſon zèle
N'aſſurer aux Romains qu'une chûte plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire:
Si du peuple romain le Sénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom romain, vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce capitole, & ces mêmes autels
Où jadis, atteſtant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des ſouverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.

Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance & non point d'esclavage;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux;
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
De son peuple & de lui tel était le lien:
Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien:
Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidèle,
Rome n'est plus sujette, & lui seul est rebelle (*a*).

ARONS.

Ah! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir (*b*)
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir;
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse;
Quel homme est sans erreur, & quel roi sans faiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous ses sujets; vous, faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.

(*a*) Tarquin rebelle à Rome, un roi rebelle à la nation, était une expression de génie dans le sujet de Brutus: mais la France était loin alors d'en sentir la beauté & la convenance.

(*b*) Le mérite de ces beaux vers ne peut échapper à ceux qui ont le sentiment de la poésie. Un des plus violens ennemis de l'auteur, l'abbé Desfontaines, convenait que la plupart des vers de cette pièce étaient des vers de génie.

Les droits des souverains sont-ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfans; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère ;
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverser l'Etat au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples & des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus temps : chaque Etat a ses loix,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix (a).
Esclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres :
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus ;
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;

(a) Imitation de ces vers de Cinna :

J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats, *&c.*

Ne prenez pas garde aux mots vieillis de Corneille : comparez seulement la manière des deux poètes, & jugez.

Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême.
Numa qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix;
Chez les Toſcans, chez vous, elle a choiſi ſes rois;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(*il ſe lève.*)

Pardonnez-nous, grands dieux! ſi le peuple Romain
A tardé ſi long-temps à condamner Tarquin.
Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtrières,
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes:
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

(*Les conſuls deſcendent vers l'autel, & le Sénat ſe lève.*)

O Mars! dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître
Qui regrettât les rois & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmes;
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(*Les ſénateurs font un pas vers le capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée!
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père & tous les ſouverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie (*a*).

BRUTUS *ſe tournant vers Arons.*

Vous connaiſſez bien mal & Rome & ſon génie.
Ces pères des Romains, vengueurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté;
Au-deſſus des tréſors que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de dompter les rois qui les poſsèdent.
Prenez cet or, Arons; il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,

(*a*) *Dénie* commence à paſſer d'uſage. Souvenons-nous que Racine l'a employé dans Iphigénie, & gardons-nous d'appauvrir la langue des poètes.

Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le Sénat à mes soins a confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs
Qui des enfans des rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la mollesse
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse;
Mais je sais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A son sexe, à son âge, & sur-tout au malheur.
Dès ce jour, en son camp, que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie.
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux,
Que la haine de Rome & le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour: ce temps doit vous suffire.
Ma maison cependant est votre sûreté,
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse:
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat romain.

(*aux sénateurs.*)

Et nous du capitole allons orner le faîte,
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tout sanglans
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux! protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père, & les armes du fils!

SCÈNE III.

ARONS, ALBIN.

(Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus) (*a*).

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat qui se croit invincible ?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'esclavage
Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage ;

(*a*) La loi rigoureuse de l'unité de lieu est presque toujours impraticable : aussi a-t-elle été violée par nos meilleurs écrivains, mais avec des ménagemens, &, pour ainsi dire, à la dérobée. Ici, M. de Voltaire s'en affranchit ouvertement, & l'on voit qu'il commençait à se familiariser avec les libertés anglaises. Nous ne lui en faisons pas un reproche ; nous croyons seulement devoir observer que moins on respectera les règles, qui n'ont été fondées qu'en faveur de la vraisemblance, plus on s'approchera des excès qui ameneront la décadence de l'art.

Leurs rois, trop occupés à dompter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix;
Mais ſi ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde.
Affranchiſſons la terre; & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il?....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre;
A toute heure il y vient: Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? Puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'empire;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ſes lettres depuis.... Mais je le vois paraître.

SCÈNE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

Généreux Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des ſénateurs romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſions, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état : leurs eſprits égarés
De ce grand changement ſont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur : j'ai des amis
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis ;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles ;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère ?
Serviront-ils leur prince ?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire :
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique (*a*)
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître,
Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.

(*a*) L'auteur emprunte ici quelques idées d'Acomat, dans Bajazet.

Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage;
Un chef aſſez puiſſant pour obliger le roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus.
Cependant...

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices?
Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur;
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure:
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe;

Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle; on l'y peut égarer.
La bouillante jeunesse est facile à séduire :
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un consul, un père, & la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, & sur-tout ses exploits.
Connaissez donc Titus, voyez toute son ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait!

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur;
Il en rougit lui-même : & cette ame inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, & craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens & du cœur d'un seul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!
(*à Albin.*)
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.
(*à Messala.*)
Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science :
Je lirai dans son ame; & peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente, ou est supposé représenter un appartement du palais des consuls (a).

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

Non, c'est trop offenser ma sensible amitié.
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offense & me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer si long-temps
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,

(a) Encore un changement de lieu, qui pourrait se concilier avec l'illusion de la scène, si les décorations de nos théâtres étaient mieux entendues, & si elles n'étaient pas abandonnées à la parcimonie des comédiens.

Eteignait-elle en vous de si chers sentimens ?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens ?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie ?

TITUS.

Ah ! j'aime avec transport : je hais avec furie :
Je suis extrême en tout, je l'avoue ; & mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, & connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, & non pas vos injures ?

TITUS.

Que veux-tu, Messala ? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire.
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire ;
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats ;
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte :
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte !

MESSALA.

Quelle est donc cette honte, & ce grand repentir ?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir ?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc ! l'ambition, l'amour & ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs ?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable ;
De ce conſeil de rois l'orgueil inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me refuſe un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang.
Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avouerai, ce feu, que j'avais ſu contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait; elle partait : mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur :
Je rentrais dans mes droits : je ſortais d'eſclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage ?
Moi, le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix ?
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance ?

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos reſſentimens.

Faudra-t-il

Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtrise?
Non; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,
Je vous verrais languir victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, & bravé du Sénat?
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, & se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haine ou sa vertu?
N'en parlons plus: tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères:
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux;
Et sans ce fier Sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonnez; vous savez quel est son héritage?
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.

Je m'emporte, Seigneur : mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon sang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison;
Mais le cœur d'un soldat sait dompter la mollesse;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'ambassadeur;
Cet honneur qu'il vous rend....

TITUS.

Ah! quel funeste honneur!
Que me veut-il? C'est lui qui m'enlève Tullie;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCÈNE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,

Ce bras qui venge Rome, & foutient fon pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus augufte,
Et d'un autre adverfaire, & d'un parti plus jufte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne falaire aurait été payé!
Il eft, il eft des rois, j'ofe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le fort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprife, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de fervir fous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, fe fait un lâche honneur
D'appefantir fa main fur fon libérateur;
Lui qui, s'il n'ufurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos foins, Seigneur, & mes foupçons
De vos bontés pour moi refpectent les raifons.
Je n'examine point fi votre politique
Penfe armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art fi doux,
Aux indifcrétions qui fuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchife;
Ce cœur eft tout ouvert & n'a rien qu'il déguife.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr;
Je le hais : mais mon bras eft prêt à le fervir.
Quand la caufe commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de fes fils éteint toute querelle;

Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis;
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé, peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour & le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur (*a*)
La liberté gravée & les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous la liberté m'eſt chère;
Quoique né ſous un roi j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle & n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en république?
Vos loix ſont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur;
Le Sénat vous opprime & le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.

(*a*) Ces vers excitèrent des murmures aux premières repréſentations. Malgré Corneille, les idées républicaines étaient encore loin des têtes françaiſes, ou plutôt Corneille lui-même, quelque élévation d'ame qu'il eût prêtée à ſes Romains, avait trop ſouvent prodigué dans ſes pièces des maximes d'adulation & de ſervitude.

Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil févère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien que la cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la libe rté dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du ſouverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères loix ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vu ſa cour & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être tyran ſous lui;
Grace au ciel! je n'ai point cette indigne faibleſſe:
Je veux de la grandeur & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir;
Je combattrai vos rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance:
Mais songez que lui-même éleva votre enfance;
Il s'en souvient toujours: hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi son fils & son malheur;
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon empire & ma fille.

TITUS *en se détournant.*

Sa fille! Dieux! Tullie? O vœux infortunés!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez:
Elle va, loin de vous & loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son père, opprimez son Etat;
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce capitole en cendre & ces tours écrasées,
Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me presse!
Moi, j'aurais pu!... mais non, ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.

Hélas! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore?
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le ciel à mes deſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux que je ſuis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole:
Rome entière m'appelle aux murs du capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux (*a*),
Tout chargés de ma gloire & pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

(*a*) Arcs triomphaux eſt très-dur, ſur-tout à la fin du vers. Cet adjectif n'a d'harmonie qu'au féminin, & ſe trouve bien plus heureuſement employé dans ces vers de l'acte ſuivant :

Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant !

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis ;
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCÈNE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRÊTEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur ?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.
Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère ;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.

L'ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui;
Allez lui commander de partir aujourd'hui:
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout: mon fils avec vous eſt lié;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance,
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage;
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome & lui plaire;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit: mais ſur-tout il doit aimer les loix:
Il doit en être eſclave, en porter tout le poids.

Qui veut les violer, n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non: le consulat n'est point fait pour son âge;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption.
Le prix de la vertu serait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse & tombeau des vertus (*a*)!
Si vous aimez mon fils (je me plais à le croire),
Représentez-lui mieux sa véritable gloire;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé:
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.

(*a*) Un abus qui se trouve à la fois *berceau* & *tombeau* dans le même vers, est une affectation bisarre & peu digne de l'auteur.

De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'eſt l'appui des Romains que dans lui je contemple.
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme:
Le flatter c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats;
J'imitais ſa valeur & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCÈNE V.

MESSALA *ſeul.*

Il n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS, *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance ;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence :
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien observé la porte Quirinale ?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés ?
Tarquin est-il content ? crois-tu qu'on l'introduise,
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise ?

ALBIN.

Tout sera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il pense de vos mains tenir son diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux ;
Ou demain sous ses loix Rome sera rangée :
Rome en cendre, peut-être, & dans son sang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un roi, sur le trône remis,
Commande à des sujets malheureux & soumis,

Que d'avoir à dompter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
(à Albin.)
Allez, j'attends ici la princeſſe en ſecret.
(à Meſſala.)
Meſſala, demeurez.

SCÈNE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit: l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte:
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté, par degrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère;
Le ſeul nom des Tarquins irritait ſa colère;

De ſon entretien même il m'a ſoudain privé,
Et je haſardais trop ſi j'avais achevé.

ARONS.

Ainſi de le fléchir Meſſala déſeſpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obſtacle à vous donner ſon frère,
Et j'ai du moins ſéduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déjà gagné Tibérinus?
Par quels reſſorts ſecrets, par quelle heureuſe intrigue?

MESSALA.

Son ambition ſeule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De ſon frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux ſuſpendus à ces voûtes fatales,
Ces feſtons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains & celui de Brutus
Dans ces ſolemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans ſon ame aigrie,
Echauffent le poiſon de ſa ſecrète envie.
Et cependant, Titus, ſans haine & ſans courroux,
Trop au-deſſus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de ſon char de victoire,
Et ſemble en l'embraſſant l'accabler de ſa gloire.
J'ai ſaiſi ces momens, j'ai ſu peindre à ſes yeux
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.
J'ai preſſé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang ſuprême;

Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il est à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus seul y commande, & sa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos destins;
C'est un dieu qui préside au salut des Romains.
Gardez de hasarder cette attaque soudaine,
Sûre avec son appui, sans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais si du consulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur,
Et Tullie, & le trône offerts à son courage?

MESSALA.

Le trône est un affront à sa vertu sauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat son ardeur.
Il brûle pour la fille en détestant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de se taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ses pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un si cruel orage,
Un moment quelquefois renverse un grand courage.

Je ſais quel eſt Titus : ardent, impétueux (*a*),
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des ſénateurs tremblans les fronts humiliés ;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encore, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux (*b*), je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours & tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés & d'un ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà les conjurés qui ſerviront mon roi ;
C'eſt d'eux que j'attends tout ; ils ſont plus forts que moi.

(*Tullie entre. Meſſala ſe retire.*)

(*a*) Imitation de ces vers d'Andromaque :

Je ſais quel eſt Pyrrhus : violent, mais ſincère,
Céphiſe, il fera plus qu'il n'a promis de faire.

(*b*) *Puiſqu'il eſt amoureux* eſt faible ; mais alors on voulait de l'amour dans toutes les tragédies, & les rôles d'amoureux & d'amoureuſes formaient un des plus brillans emplois du théâtre.

SCÈNE

SCÈNE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre ;
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux ! protégez mon père, & changez son destin.
(*elle lit.*)
« Le trône des Romains peut sortir de sa cendre :
» Le vainqueur de son roi peut en être l'appui :
» Titus est un héros ; c'est à lui de défendre
» Un sceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie ;
» Songez que mon destin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuser le roi de Ligurie ;
» Si Titus vous est cher, il sera votre époux ».
Ai-je bien lu ?... Titus ?... Seigneur... est-il possible !
Tarquin, dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
Pourrait ?... mais d'où sait-il ?... & comment ?... Ah ! Seigneur !
Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une triste princesse ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeunesse.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne sais qu'obéir ;
Ecouter mon devoit, me taire & vous servir.

Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet empire,
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, & ſerais à Titus!
Seigneur, il ſe pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité
De ſon cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage;
Il penche vers ſon prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un diadême
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome & ſon dieu tutélaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, & le ſort des Romains.

SCÈNE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

Ciel ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont désarmé, tout change : & ta justice,
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.
(*à Algine.*)
Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
Faut-il qu'il soit heureux, hélas ! & qu'il l'ignore ?
Mais... n'écouté-je point un espoir trop flatteur ?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur ?
Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse ?

ALGINE.

Je sais que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point : il m'aime.
Va, dis-je...
(*Algine sort.*)
Cependant, ce changement extrême...
Ce billet !... De quels soins mon cœur est combattu !
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu (*a*) !

(*a*) Apostrophe dans la manière de Corneille, qui les

La gloire, la raiſon, le devoir, tout l'ordonne;
Quoi! mon père à mes feux va devoir ſa couronne!
De Titus & de lui je ſerais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis: Rome, je te pardonne!
Rome, tu vas ſervir ſi Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber ſi Titus eſt à moi;
Ton héros m'aime; tremble & reconnais ton roi.

SCÈNE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous,
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

---

a prodiguées, ſur-tout dans ſes monologues. On les évite aujourd'hui parce qu'elles ſont froides, & qu'elles ſentent la déclamation.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime & de mon désespoir?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funeste:
L'amour vous a soumis mes jours que je déteste:
Commandez, épuisez votre juste courroux;
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ferais plus l'objet de votre haine;
Ah! Princesse, achevez (*a*), quel espoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE *en donnant la lettre.*

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.
(*tandis qu'il lit.*)
Je puis donc me flatter... Mais quel regard sévère!
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné!
Dieux!...

TITUS.

Je suis des mortels le plus infortuné,
Le sort dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur & soudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, & vous perds.

(*a*) Langage plus doucereux que passionné, plus convenable à un héros de roman qu'au fils de Brutus.

TULLIE.

Vous, Titus ?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; & je n'ai déformais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême (*a*),
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime!
Je ne m'en cache plus: un trop jufte pouvoir,
Autorifant mes vœux m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de fes fentimens s'expliquer fans rougir,
Ingrat, eft le moment qu'il m'en faut repentir!
Que m'ofes-tu parler de malheur & de crime?
Ah! fervir des ingrats contre un roi légitime,

(*a*) Le tutoiement n'eft permis à une amante, dit Voltaire, dans fes commentaires fur Corneille, que lorfqu'elle eft emportée par le délire de la plus violente paffion, & qu'elle ne fe connaît plus. Tullie n'a point paru dans les deux premiers actes, & fa paffion n'a pas eu encore affez de développement pour fe porter tout-à-coup à cette véhémence. Au refte, la remarque de Voltaire ne tient qu'à nos mœurs, & à une délicateffe particulière à notre langue. Chez nous, le tutoiement eft prefque une indécence; chez les Romains, il était toujours d'ufage, & dans les fujets tirés de leur hiftoire, peut-être eût il fallu conferver ce coftume.

M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits,
Ce sont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien! crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grace ou mon courroux.
Quel sera ton destin?....

TITUS.

D'être digne de vous;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidèle;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais.....

TITUS.

Ah! pardonnez, Princesse:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous suivre.
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;

Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encore à toi.

TITUS.

Eh bien, si vous m'aimez, ayez l'ame romaine!
Aimez ma république, & soyez plus que reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi j'irais trahir?...

TITUS.

Mon désespoir m'égare;
Non, toute trahison est indigne & barbare.
Je sais ce qu'est un père, & ses droits absolus;
Je sais... que je vous aime... & ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang & ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah, barbare! en est-il donc sans moi?

TITUS.

Nous sommes ennemis... La nature, la loi,

Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nous ennemis ! ce nom peut sortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir ;

Tu m'aimes, venge-moi.

SCÈNE VI (*a*).

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

Madame, il faut partir.

Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques ;
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier (*b*),
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.

(*a*) L'arrivée de Brutus est ici du plus grand effet ; c'est ce qu'on appelle un coup de théâtre.

(*b*) Cette explication tardive ne rend pas l'oubli de Tarquin plus vraisemblable : ces fautes échappent à la représentation, mais elles se font sentir à la lecture, & elles nuisent à l'illusion.

Souffrez que je rappelle un trifte fouvenir:
Je vous privai d'un père, & dus vous en fervir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité foit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiffe, obéiffez aux loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et fi de vos flatteurs la funefte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juftice;
Prête alors d'abufer du pouvoir fouverain,
Souvenez-vous de Rome, & fongez à Tarquin:
Et que ce grand exemple, où mon efpoir fe fonde,
Soit la leçon des rois & le bonheur du monde.

(à Arons.)

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eft à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous fuivre à la porte facrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paffion fureur défefpérée!

(il va vers Arons.)

Je ne fouffrirai point, non... permettez, Seigneur...

(Brutus & Tullie fortent avec leur fuite. Arons & Meffala reftent.)

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

(à Arons.)

Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le temps me preffe;
Il me faut fuivre ici Brutus & la Princeffe;

Je puis d'une heure encor retarder ſon départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort qui nous as rejoints & qui nous déſunis!
Sort! ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, ſi tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eſt fait; Titus n'en ſera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain ſcrupule à vos deſirs s'oppoſe?

TITUS.

Abominables loix que la cruelle impoſe!
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous ſervir!
Peuples que j'ai ſauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour aurait ſur moi cette affreuſe puiſſance!
J'expoſerais mon père à ces tyrans cruels!
Et quel père! Un héros, l'exemple des mortels,

L'appui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être ;
Que j'imitai ; qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deſtin !

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen romain,
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître ;
Seigneur, vous ſerez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce conſul, ce héros que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains ;
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle (*a*),
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur ;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des maîtres,
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle ;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,

(*a*) C'eſt à-peu-près la penſée d'Oroſmane dans Zaïre :

Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.

Qu'on craint en des Etats & qu'ailleurs on desire,
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire;
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc que l'on va vous ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête: Dieux! parle... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi:

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome & son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel!... perfide!... écoutez: mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.

Vous penſez me réduire au malheur néceſſaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre ſang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous ſervir.
Du ſang de votre ami, que cette main fumante
Y joigne encor le ſang d'un frère & d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du conſulat ;
Ou moi-même à l'inſtant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux ſacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon déſeſpoir.

SCÈNE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR Toſcan peut maintenant vous voir ;
Il eſt chez la Princeſſe.

TITUS.

Oui, je vais chez Tullie... (*a*).
J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma patrie !

(*a*) Voilà le déſordre d'une paſſion qui commence à devenir fortement tragique.

Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrat!... Allons...

(*à Messala.*)

Tu vois ce capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un Sénat détesté.

TITUS.

Je le sais. Mais... du ciel qui tonne sur ma tête
J'entends la voix qui crie: arrête, ingrat, arrête:
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la course;
Je n'ai point de mon sang déshonoré la source;
Votre victime est pure; & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui;
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime;
Dieux! sauvez les Romains, frappez avant le crime.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y suis résolu, partez, c'est trop attendre;
Honteux, déseſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah, Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux!
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites (*a*);
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!

(*a*) *Des ardeurs ſi parfaites* ſont plus de la comédie que de la tragédie.

Vous

Vous avez vu ma honte & mon abaissement,
Vous avez vû Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses:
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ses pleurs, & ses charmes;
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin;
Que rien ne me surmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire:
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel!

SCÈNE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis ſouffrir (*a*)
Que des remparts de Rome on la laiſſe ſortir :
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſais ; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du Sénat, je retiendrai ſes pas ;
Je prétends que dans Rome elle reſte en otage :
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage !
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux ?

(*a*) Titus annonçait Oroſmane à ceux qui ſavent lire dans l'avenir d'un grand homme. Un amour moins violent, moins accompagné de remords, eût déshonoré le ſujet de Brutus.

TITUS.

Eh bien, c'eſt au Sénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudeſſe;
Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus...
Hélas! que je m'emporte en deſſeins ſuperflus!

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proie,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

On vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah! ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, & Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.

J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je ſais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a ſauvés mon courage;
Qu'un père abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux!
La nature te parle & ſa voix m'eſt trop chère,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Raſſure-toi; Brutus eſt déſormais le mien,
Tout mon ſang eſt à toi (*a*), qui te répond du ſien;

(*a*) Dans la conſtruction naturelle de ce vers, *qui* ſemblerait relatif à *toi;* il ſe rapporte à *tout mon ſang;* c'eſt une faute légère qui ne ſerait pas apperçue dans un écrivain moins pur.

Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage:
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon otage.
Peux-tu délibérer? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point ſur ſon front placé le diadême;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas roi lui-même?
Son règne eſt d'une année, & bientôt... mais, hélas!
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt temps encore;
Achève, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie;
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin; Romain dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe;
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux mépriſable,
Dans ſes projets au moins était inébranlable;

Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oses trahir, & m'outrager comme eux;
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais....

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous satisfaire (*a*).
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que, dans ma passion,
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion;
Que je ne goûte point dans mon désordre extrême,
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même;

(*a*) Cette scène nous paraît très-belle, parce qu'elle présente tous les développemens d'une passion vraiment tragique. Titus, coupable par ambition, eût paru froid; des vues de fortune ou d'intérêt l'eussent avili; l'amour seul pouvait le rendre intéressant, sur-tout à des spectateurs Français. Ce vers qui échappe à son cœur dans la scène suivante,

Tu l'emportes, cruelle, & Rome est asservie.

ce vers décidait le succès de la pièce chez une nation où les femmes sont souveraines, & qui pardonne tout à l'amour.

Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous & déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous, sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,
Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi;
Qui se repentirait d'avoir servi son maître;
Que je fais souverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'ambassadeur m'attend; consulte, délibère:
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin, tu hasardes ta tête;

On peut te ſoupçonner : demeure : adieu : réſous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCÈNE IV.

TITUS *ſeul.*

Tu l'emportes, cruelle, & Rome eſt aſſervie,
Reviens régner ſur elle, ainſi que ſur ma vie.
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala : ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCÈNE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, ſers mon fatal amour;
Viens, ſuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps : déjà la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche ; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

(*Le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je ? c'eſt mon père.

SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Viens, Rome eſt en danger (*a*) ; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême ;
Le Sénat te l'accorde ; arme-toi, mon cher fils ;
Une ſeconde fois, va ſauver ton pays ;
Pour notre liberté, va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel !...

BRUTUS.

Mon fils !...

(*a*) Il n'eſt point, dans nos meilleures tragédies, d'effet ſupérieur à celui de cette ſcène. Tout cet acte eſt de la plus grande beauté.

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare ?

TITUS.

Qui ? moi, Seigneur !

BRUTUS.

Eh quoi ! votre cœur égaré,
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah ! mon fils, eſt-il temps d'écouter vos caprices ?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux !
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux !
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur ;
La place où je t'envoie eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien ;
Sois toujours un héros ; ſois plus, ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais, ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.

Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, & ſans roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCÈNE VII.

BRUTUS, VALÉRIUS, TITUS, MESSALA.

VALÉRIUS.

Seigneur, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(Titus & Meſſala ſortent.)

VALÉRIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah ! qu'entends-je ?

VALÉRIUS.

On conſpire,
Je n'en ſaurais douter ; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers !

VALÉRIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers ;

On les ſuit. Je ſoupçonne & Ménas & Lélie,
Ces partiſans des rois & de la tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à déſunir le peuple & le Sénat.
Meſſala les protège; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome & de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage.
Que le Sénat nous ſuive.

SCÈNE VIII.

BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un esclave, Seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidèle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend :
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
(*à Proculus.*)
Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende sur-tout la porte Quirinale ;
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, les SÉNATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'esclave VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait: Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans
Qui conspiraient contre elle, & servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.
(*en montrant l'esclave.*)
Il a prévu le crime, & son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit;
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidelle arrachât ses complices;
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachait dans son sein,

Et qu'à vous, Sénateurs, il destinait peut-être :
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir ;
Et qui sait conspirer, sait se taire & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frappe, & le traître (*a*)
Meurt encore en Romain, quoique indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides ;
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos sermens.
Rome, la liberté, demandent leur supplice ;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.

(*à l'esclave.*)

Et toi dont la naissance & l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave, & dut faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée ;

(*b*) Ces deux beaux vers sont peut-être ce que le personnage de Messala produit de mieux dans tout l'ouvrage. Ce conjuré sans passion, & presque sans projet, ne contribue que faiblement à l'action, & n'est guère qu'un de ces personnages oiseux, admis dans les tragédies sous le nom de confidens, & que la seule nécessité peut faire pardonner au théâtre.

Et prenant déformais des fentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils & l'effroi des tyrans.
Mais qu'eft-ce que j'entends ? quelle rumeur foudaine ?

PROCULUS.

Arons eft arrêté, Seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCÈNE II.

BRUTUS, les SÉNATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté confeils vraiment finiftres,
Penfez-vous abaiffer les rois dans leurs miniftres ?
Vos licteurs infolens viennent de m'arrêter ;
Eft-ce mon maître ou moi que l'on veut infulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eft facré, plus il te rend coupable ;
Ceffe ici d'attefter des titres fuperflus.

ARONS.

L'ambaffadeur d'un roi !...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus (*a*) :

(*a*) Le grand caractère de Brutus ne pouvait être mieux foutenu.

Tu

Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom ſublime,
Que l'impunité ſeule enhardiſſait au crime.
Les vrais ambaſſadeurs, interprètes des loix,
Sans les déshonorer ſavent ſervir leurs rois;
De la foi des humains diſcrets dépoſitaires,
La paix ſeule eſt le fruit de leurs ſaints miniſtères;
Des ſouverains du monde ils ſont les nœuds ſacrés,
Et par-tout bienfaiſans, ſont par-tout révérés.
A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconnaître:
Mais ſi tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des reſſorts, des vertus, des loix de cet Etat,
Comprends l'eſprit de Rome, & connais le Sénat.
Ce peuple auguſte & ſaint fait reſpecter encore
Les loix des nations que ta main déshonore:
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les citoyens perfides
Que liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie,
La ſainteté de Rome & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, Licteurs.

SCÈNE III.

Les SÉNATEURS, BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valérius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus ?
Quel sombre & noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage ?
Vous frémissez.

VALÉRIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALÉRIUS.

Je tremble à vous en dire plus.
(*il lui donne des tablettes.*)
Voyez, Seigneur, lisez, connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux ? O jours abominables !
O père infortuné ! Tibérinus ? mon fils !
Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris (*a*) ?

(*a*) Mouvement vraiment digne d'un Romain, tel que le vieil Horace.

VALÉRIUS.

Avec deux conjurés il s'eſt oſé défendre;
Ils ont choiſi la mort plutôt que de ſe rendre;
Percé de coups, Seigneur, il eſt tombé près d'eux.
Mais il reſte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière & pour moi plus ſenſible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALÉRIUS.

Reprenez cette liſte terrible,
Que chez Meſſala même a ſaiſi Proculus.

BRUTUS.

Liſons donc... Je frémis, je tremble: Ciel! Titus!
(il ſe laiſſe tomber entre les bras de Proculus.)

VALÉRIUS.

Aſſez près de ces lieux je l'ai trouvé ſans armes,
Errant, déſeſpéré, plein d'horreur & d'alarmes:
Peut-être il déteſtait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères conſcrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'oſer y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Puniſſez-en le père, & juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCÈNE IV.

BRUTUS *seul.*

Grands Dieux! à vos décrets tous mes vœux sont soumis!
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays!
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus, en sa lâche furie,
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie;
Le coup en est affreux, le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros, l'amour de son pays!
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, & celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCÈNE V.

BRUTUS, VALÉRIUS, Suite, Licteurs.

VALÉRIUS.

Du Sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALÉRIUS.

Vous ſeul.

BRUTUS.

Et du reſte en a-t-il ordonné ?

VALÉRIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reſte eſt condamné ;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être (*a*).

BRUTUS.

Et du ſort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALÉRIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie !

VALÉRIUS.

Au Sénat, que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace inſigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne (*b*).
Mais mon fils s'eſt rendu ſans daigner réſiſter ;
Il pourrait... Pardonnez ſi je cherche à douter ;

(*a*) *Ils ont vécu*, pour dire *ils ſont morts*, eſt un tour purement latin. Les Romains évitaient par ſuperſtition les mots réputés funeſtes. Nous diſons : il eſt mort ; ils diſaient : il a vécu.

(*b*) Rien de plus grand que cette fermeté, à travers laquelle le poète laiſſe habilement entrevoir la douleur de Brutus.

C'était l'appui de Rome, & je ſens que je l'aime.

VALÉRIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALÉRIUS.

Tullie au moment même,
N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle apperçoit l'appareil des ſupplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reſte infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahiſſait, Seigneur, c'était pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux appeſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux!

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime:
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALÉRIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:
Mon esprit étonné vous plaint & vous admire;
Et je vais au Sénat, apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCÈNE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y pense encore & moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine:
Pour son père & pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser: mon fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'est le seul qui vous reste;
Qu'il soit coupable ou non de ce complot funeste,
Le Sénat indulgent vous remet ses destins;
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains.

Vous saurez à l'Etat conserver ce grand homme,
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je suis consul de Rome (a).

SCÈNE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec les Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'est Brutus ! ô douloureux momens !
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans !
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les Dieux m'avaient fait père ;
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus !
Parle : ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie
(*Il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie ?

(a) Mot sublime, & du plus grand effet, s'il était dit par un acteur digne de représenter Brutus.

D'abandonner ton père au pouvoir abſolu ?
De trahir tes ſermens ?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu.
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même & je me cherche encore;
Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment:
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle:
Mais ce moment paſſé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A beſoin de ma perte & veut un grand exemple.
Par mon juſte ſupplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eſt qui puiſſent m'imiter.
Ma mort ſervira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce ſang en tout temps utile à ſa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui ſouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage!
Quoi! ſous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux
Que ton ſang à mes yeux rendait encor plus beaux!
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,

L'ambition, la haine, un inſtant de fureur....

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie,
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,

(*il ſe jette à genoux.*)

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins: Mon fils, Brutus ne te hait pas,
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encore, & que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus.... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe;
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe;

Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner (*a*) ;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage ;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi ;
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.
(*On l'emmène.*)

SCÈNE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Seigneur, tout le Sénat dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, & l'osez consoler (*b*) ?

(*a*) Cette scène, quoique imitée en partie de la dernière scène de Venceslas, est un des chefs-d'œuvre du théâtre. En conservant au caractère de Brutus toute son inflexibilité, l'auteur a su le rendre intéressant par ces deux vers admirables.

(*b*) Voilà le seul trait où l'auteur nous semble avoir passé le but, en exagérant le caractère de Brutus. Que cet inflexible républicain sacrifie son fils à la patrie, & qu'il soit intéressant au moment même du sacrifice, c'est avoir franchi, en homme de génie, toutes les difficultés d'un

Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome ſeule a mes ſoins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons : que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finiſſe au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

ſujet qui paraiſſait impraticable : mais Brutus indigné de ce qu'on oſe le conſoler, devient un perſonnage impaſſible & preſque odieux. Heureuſement ce dernier coup de pinceau ne peut affaiblir le ſentiment des beautés répandues dans tout l'ouvrage.

Quarante ans avant cette pièce, Fontenelle, dit-on, avait traité le même ſujet ſous le nom de mademoiſelle Bernard. Il avait cru ſauver les droits de la nature en affaibliſſant le caractère de Brutus, & en lui prêtant des remords indignes de lui : voilà comme le bel-eſprit croit perfectionner la nature en la dégradant. Le Brutus de Fontenelle n'était plus celui de l'hiſtoire : Voltaire a ſu lui rendre toute ſa dignité ; & nous ne connaiſſons au théâtre que le vieil Horace qu'on puiſſe comparer à Brutus. Un peintre célèbre a tenté, de nos jours, d'exprimer ſur la toile ce grand caractère, & il a choiſi le moment terrible où les licteurs rapportent dans la maiſon du conſul, les corps ſanglans de ſes deux fils. Si la peinture paraît digne de lutter quelquefois contre la poéſie, c'eſt dans ce bel ouvrage. Le Brutus de M. David n'eſt pas inférieur à celui de l'hiſtoire.

SCÈNE IX & dernière.

BRUTUS, PROCULUS, UN SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

Seigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus?

LE SÉNATEUR.

C'en eſt fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre: il ſuffit... Rendons graces aux Dieux.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois, le 29 auguſte 1743.

PRÉFACE

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

QUOIQUE cette pièce n'ait été représentée, pour la première fois, qu'en 1743, nous avons lieu de croire que le projet en fut conçu en Angleterre, & qu'elle suivit immédiatement la tragédie de Brutus. On y trouve le même génie, la même fermeté de style, peut-être une perfection plus soutenue encore, & d'autant plus remarquable que, dans ses plus beaux ouvrages, l'auteur n'est pas exempt d'inégalités.

Il crut devoir réduire à trois actes un sujet dénué de femmes & d'amour, & consacré uniquement à la politique & à la liberté. Nous osons croire que s'il prouva par-là qu'il connaissait très-bien le caractère de la nation, il ne se confia point assez à l'ascendant de son génie. S'il eût embrassé tout l'espace que lui permettait son sujet, il eût donné plus de développemens à la conjuration qui en est l'ame, & dont on n'apperçoit aucun vestige dans l'exposition. Elle ne commence à se former qu'à la moitié du second acte, c'est-à-dire, vers le milieu de la pièce, & elle s'exécute, pour ainsi dire, à l'instant même où la résolution en est prise. A l'exception des combats qui s'élèvent dans l'ame de Brutus, en apprenant qu'il est fils de César, les conjurés n'éprouvent ni périls, ni incertitudes, ni obstacles. Il semble que l'auteur, dans les bornes étroites qu'il s'est impo-

ſées, ſe ſoit plus occupé d'éluder que de ſurmonter les difficultés de ſon ſujet. Les détails ſont pleins de génie, les caractères deſſinés avec fierté, le ſtyle eſt tout ce qu'il doit être; mais l'ordonnance, beaucoup trop circonſcrite, laiſſe deſirer un plan plus vaſte: auſſi ce bel ouvrage, ſoit par la meſure inuſitée des trois actes, ſoit par l'excluſion donnée aux perſonnages de femmes, fut-il regardé d'abord comme une pièce de collège, & ce n'eſt qu'à la longue qu'on en a ſenti tout le mérite. Si ce n'eſt, à bien des égards, que l'eſquiſſe d'une tragédie, Voltaire était le ſeul homme de ſon ſiècle capable de la tracer, & la foule des beautés qui s'y trouvent, ne pouvaient partir que d'une main exercée à lutter avec ſuccès contre les plus grands maîtres.

PRÉFACE (a)

DE L'ÉDITION DE 1738.

NOUS donnons cette édition de la tragédie de la Mort de César, de M. de Voltaire; & nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs poètes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, & par-là, il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais; ensorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres. C'est rendre service à l'esprit humain de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des poètes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'Antoine & du peuple romain, prise de la tragédie de Jules-César, écrite il y a cent cinquante ans par le fameux Shakespéar, & jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reste de la pièce; mais il était impossible de la traduire.

Shakespéar était un grand génie, mais il vivait dans un siècle grossier; & l'on retrouve dans ses

(a) On croit que cette Préface est de l'abbé de la Marre.

pièces la groſſiéreté de ce temps, beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de Voltaire, au lieu de traduire l'ouvrage monſtrueux de Shakeſpéar, compoſa, dans le goût anglais, ce Jules-Céſar que nous donnons au public.

Ce n'eſt pas ici une pièce telle que le Sir Politick de M. de Saint-Evremont, qui, n'ayant aucune connaiſſance du théâtre anglais, & n'en ſachant pas même la langue, donna ſon Sir Politick pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire que cette comédie du Sir Politick n'était ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il eſt aiſé d'appercevoir dans la tragédie de la Mort de Céſar le génie & le caractère des écrivains anglais, auſſi-bien que celui du peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, & ces hardieſſes que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de la Mort de Céſar, compoſée par le duc de Buckingham. Il y en a une en italien, de l'abbé Conti, noble Vénitien. Ces pièces ne ſe reſſemblent qu'en un ſeul point, c'eſt qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand ſujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France, s'étant aſſocié avec mademoiſelle Barbier pour compoſer un Jules-Céſar, il ne manqua pas de repréſenter

César & Brutus amoureux & jaloux. Cette petiteſſe ridicule eſt un des plus grands exemples de la force de l'habitude : perſonne n'oſe guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que dans Racine, Mithridate, Alexandre, Porus aient été galans. Corneille n'a jamais évité cette faibleſſe : il n'a fait aucune pièce ſans amour ; & il faut avouer que dans ſes tragédies, ſi vous exceptez le Cid & Polyeucte, cette paſſion eſt auſſi mal peinte qu'elle y eſt étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans ſa pièce trop de férocité : ils voient avec horreur que Brutus ſacrifie à l'amour de ſa patrie, non-ſeulement ſon bienfaiteur, mais encore ſon père. On n'a autre choſe à répondre, ſinon que tel était le caractère de Brutus, & qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier Romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait ſon père pour le ſalut de la république. On ſait que Céſar était ſon père ; il n'en faut pas davantage pour juſtifier cette hardieſſe.

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR, dictateur.

MARC-ANTOINE, consul.

JUNIUS-BRUTUS, préteur.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, DOLABELLA, CASCA, sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

La scène est à Rome, au capitole.

LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

César, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur & son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie:
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaisirs!
Roi de Rome & du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?

Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur ?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, & le deſtin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vais venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus & du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Boſphore ;
Et mes braves ſoldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut être avec raiſon Céſar peut entreprendte
D'attaquer un pays qu'a ſoumis Alexandre :
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains :
J'oſe au moins le penſer ; & ton ami ſe flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet eſpoir m'anime & ne m'aveugle pas :
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas ;
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée ;
Il peut quitter Céſar ayant trahi Pompée ;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chûte il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu quarante années ;
Du monde entre mes mains j'ai vu les deſtinées ;
Et j'ai toujours connu, qu'en chaque événement
Le deſtin des Etats dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre ;
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourrai ſans me plaindre.

Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue & conquiſe,
Que la terre à mes fils, comme à toi, ſoit ſoumiſe;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté dernière:
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de père.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la loi des humains ſacrés & vains garans;
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déjà pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar appuyé ta maiſon.

CÉSAR.

Il n'eſt plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume:
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix,
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.

Le deſtin (dois-je dire, ou propice, ou ſévère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père:
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant ? Quel ingrat peut-il être
Si peu digne du ſang dont les dieux l'ont fait naître ?

CÉSAR.

Ecoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques loix ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

ANTOINE.

Brutus ! il ſe pourrait....

CÉSAR.

Ne m'en crois pas : tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux ! la ſœur de Caton, la fière Servilie !

CÉSAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras:

Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il réſervé?
Mais lis, tu ſauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE *lit.*

« Céſar, je vais mourir. La colère céleſte
» Va finir à la fois ma vie & mon amour.
» Souviens-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour.
» Adieu : puiſſe ce fils éprouver pour ſon père
» L'amitié qu'en mourant te conſervait ſa mère!
» *SERVILIE* ».

Quoi! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus : ſon ſuperbe courage
Flatte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît; ſon cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme ſéducteur,
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? ſi Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un maître.

J'ai pensé comme lui, dès mes plus jeunes ans.
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus (*a*).
Tout homme à son état doit plier son courage
Brutus tiendra bientôt un different langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadême à son front destiné,
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche:
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;

(*a*) Tel était en effet César; & cette grande manière de peindre n'appartient qu'au génie.

Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre
Que l'ingrat, qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en déſeſpère.

CÉSAR.

Quoi, ſa haine!...

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je ſuis père.
J'ai chéri, j'ai ſauvé mes plus grands ennemis:
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins:
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis ſon courage,
Prépare par degrés cette vertu ſauvage
Au ſecret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'eſpérance.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les ſénateurs attendent audience ;
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-temps... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis ſur leur front de dépit & de haine !

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CÉSAR *aſſis.*

Venez, dignes ſoutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de Céſar. Approchez, Caſſius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, ſi le ciel me ſeconde,
Où je vais achever la conquête du monde ;

Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Craſſus.
Il eſt temps d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout eſt prêt, tout prévu pour ce vaſte deſſein :
L'Euphrate attend Céſar, & je pars dès demain.
Brutus & Caſſius me ſuivront en Aſie ;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois aſſujettis.
Je donne à Marcellus la Grèce & la Lycie (*a*),
A Décime le Pont, à Caſca la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au ſénat qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur,
Marius fut conſul, & Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, & c'eſt aſſez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre ;

(*a*) Quelle idée de grandeur attachée à cette puiſſance romaine, puiſqu'un de ſes repréſentans pouvait parler ainſi ! Obſervez que par-tout la pompe du ſtyle repond à la majeſté du ſujet.

Qu'un roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi :
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas roi.
Il n'eſt qu'un citoyen connu par ſes ſervices,
Qui peut du peuple encore eſſuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir;
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, & du ſénat jaloux,
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.

Avant

Avant que d'être à toi (*a*), nous ſommes ſes enfans :
Je ſonge à ton pouvoir ; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand ; mais que Rome ſoit libre.
Dieux ! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre !
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle eſt aux fers ?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves ?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis ;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, auſſi ?

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace :
Vois ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée ;

(*a*) Ce vers ne peut être qu'une inadvertance échappée à Voltaire. Jamais Caſſius n'eût dit à Céſar, *avant que d'être à toi.* Les Romains n'étaient pas encore deſcendus à ce degré d'aviliſſement qui eût fait dire à un citoyen *qu'il était* à un autre citoyen ; & quand il y en aurait eu d'aſſez lâches pour ſe familiariſer avec cette formule de ſervitude, certainement ce n'eût été ni Caſſius ; ni Brutus.

Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence ;
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger :
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome & de patrie ;
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, & nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir ;
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe ;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

Écoute... & vous, sortez (*). Brutus m'ose offenser !
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laisse-là du sénat l'indiscrète furie ;

(*) Les sénateurs sortent.

Demeure : c'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer ;
Demeure : c'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe ;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreſſe ;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi,
Puiſqu'il n'eſt plus Romain, & qu'il demande un roi.

SCÈNE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puiſſe amollir une ame & ſi fière & ſi dure ?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui pèſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte ;
Mais qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute :
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! ceſſe donc d'aimer l'éclat du diadême.
Deſcends donc de ce rang où je te vois monté ;
La bonté convient mal à ton autorité ;

De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome est sous tes loix, & Cassius t'outrage !
Quoi, Cimber ! quoi, Cinna ! ces obscurs sénateurs
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puissance, & ces vaincus respirent !

CÉSAR.

Ils sont nés mes égaux, mes armes les vainquirent ;
Et, trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur sang eût été moins avare ;
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare ;
Il n'a su qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faisaient sa politique, ainsi que sa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des supplices ;
Il en était l'effroi, j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple : on le change en un jour :
Il prodigue aisément sa haine & son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abyme où je l'entraîne,
Flatter encore ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même,
Ma main doit sur ton front mettre le diadême :
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer ;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, & ne sais point punir.
Allons, & n'écoutant ni soupçons ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce ſuperbe refus, cette animoſité
Marquent moins de vertus que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſur-tout ſa puiſſance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaiſance :
A lui parler du moins vous pourriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr ;
Et vous en frémiriez, ſi vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah ! je frémis déjà, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Penſez-vous, ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper ſans moi ſous la main qui vous brave ;
Je ſais tous vos deſſeins : vous brûlez d'être eſclave.
Vous voulez un monarque & vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu, pour la faire haïr.

SCÈNE II.

BRUTUS *seul.*

QUELLE bassesse, ô ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes dieux, de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus (*a*).
Vous que j'ai vu périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'apperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton;
Toi, dernier des héros, du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue (*b*)?
Lisons: *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;

(*a*) Ce vers ne nous paraît pas moins beau que ce vers si connu de Sertorius, dans Corneille:

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

(*b*) On avait en effet employé ce moyen pour exciter Brutus à sauver la république.

Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
César! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux;
On excite cette ame, & cette main trop lente;
On demande du sang... Rome sera contente.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIME, Suite.

CASSIUS.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des loix.
De César désormais je n'attends plus de grace;
Il sait mes sentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains (*a*).
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix; Rome est anéantie:
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui;
Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.

(*a*) Brutus & Cassius méritèrent l'honneur d'être appellés les derniers Romains.

Ces dépouilles des rois, ce ſceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux & de guerre,
Céſar jouit de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiècles de gloire à peine avaient produit.
Ah, Brutus! es-tu né pour ſervir ſous un maître?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quel bruit vient frapper mes eſprits?

BRUTUS.

Laiſſe-la ce vil peuple, & ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS.

Ah! Cimber, eſt-ce toi? parle, quel eſt ce trouble?

DÉCIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'Etat.
Céſar était au temple, & cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitole.

C'eſt-là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein,
D'aller joindre la Perſe à l'empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre:
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris & ces chants d'allégreſſe,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la preſſe:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne & le ſceptre à la main.
On ſe tait, on frémit: lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la couronne,
Et ſoudain, devant lui ſe mettant à genoux,
Céſar, règne, dit-il, ſur la terre & ſur nous.
Des Romains, à ces mots, les viſages pâliſſent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent;
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens long-temps étudiés,
Jette & ſceptre & couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enivrement d'une indiſcrète joie.
Antoine eſt alarmé; Céſar feint & rougit:
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'applaudit:
La modération ſert de voile à ſon crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.

Enfin, ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du capitole avec un front ſévère;
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au ſénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'Etat.
De ce ſénat ſacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à Céſar l'a vendue:
Plus lâche que ce peuple à qui, dans ſon malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur;
Céſar, déjà trop roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuſe, & le ſénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flatté ma patrie:
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reſte fidèle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos dieux.... Pompée & Scipion,
(*en regardant leurs ſtatues.*)
Il eſt temps de vous ſuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple:
C'eſt nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juſte en ſa furie,
Sur Céſar expirant il eût perdu la vie:

Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faiſant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome ;
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir ?

BRUTUS *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein (*a*).

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur ;

(*a*) C'eſt ici que la conjuration commence, & par conſéquent le ſujet de la pièce.

C'eſt-là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands :
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre ;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber ; toi, Cinna ; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés ?

CIMBER.

Nous penſons comme toi : nous mépriſons la vie,
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie ;
Nous la vengerons tous : Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DÉCIME.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop long-temps la main qui nous opprime ;
Et quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes ?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence (*a*),
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence :

(*a*) Liſez la lettre de Brutus à Cicéron, vous y verrez que Brutus admirait ſon génie ſans eſtimer ſon courage.

Hardi dans le ſénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger,
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur & ce preſſant danger.
Dans une heure au ſénat le tyran doit ſe rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée & le peuple romain.
C'eſt haſarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Par-tout du capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
Mais qu'une telle mort eſt noble & deſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands (a)!
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que Céſar meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole:
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.

(a) Que le ſentiment de la liberté agrandit l'ame! Comment l'auteur, né ſous le deſpotiſme, a-t-il pu s'élever juſqu'à ces développemens du caractère de Brutus?

Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes ſacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins;
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner:
Fuſſent nos propres fils, nos frères ou nos pères,
S'ils ſont tyrans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les dieux, les loix & ſon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le ſalut de l'Etat nous a rendus parens.
Scellons notre union du ſang de nos tyrans.

(*il s'avance vers la ſtatue de Pompée.*)

Nous le jurons par vous, héros dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous; c'eſt trop nous arrêter.

SCÈNE V.

CÉSAR, BRUTUS (*a*).

CÉSAR.

DEMEURE. C'eſt ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & prends ma vie.

(*a*) Admirons l'art du poète, d'avoir placé cette ſcène intéreſſante, cette ſcène unique au théâtre, immédiatement après les ſermens que Brutus & Caſſius viennent de faire. Admirons le génie qui s'eſt ſenti la force de ſoutenir une pareille ſituation, & qui n'a pas été effrayé de montrer Brutus flottant entre les devoirs d'un fils & ceux d'un citoyen. Il ne paraît pas dans l'hiſtoire que Brutus ait jamais ſoupçonné qu'il fût le fils de Céſar ; mais il exiſte une lettre de ce fier Romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait ſon père pour le ſalut de la république. C'eſt ce qu'on a pu voir dans la préface de cette tragédie ; & dès qu'un auteur n'a prêté à ſes perſonnages que des ſentimens conformes à leurs caractères connus, il a ſuivi la vérité autant qu'un poete doit le faire. Une tragédie, pour être hiſtorique, n'en eſt pas moins un poëme. L'auteur peut non-ſeulement déplacer quelques faits, mais en

CÉSAR.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; & leurs avis,
Si les Dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

---

inventer d'autres; il peut, comme Racine l'a fait dans Britannicus, prolonger la vie d'un personnage nécessaire à son action, & à plus forte raison en placer un autre dans un lieu où il était possible qu'il fût, quoique l'histoire contrarie cette résidence. Ce que l'auteur ne peut altérer, ce sont les faits essentiels, & sur-tout les mœurs & les caractères.

CÉSAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR *lui présentant la lettre de Servilie.*

La nature & mon cœur.
Lis, ingrat, lis; connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr, & poursuis, si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le ſuis, ingrat! Quel ſilence farouche!
Que dis-je? quels ſanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi! je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpère!
O ſermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
Céſar!... Ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur eſt combattu!
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang!
Ah! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de roi.

BRUTUS.

Ah! dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine:
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler?

BRUTUS.

Céſar...

CÉSAR.

Eh bien, mon fils ?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle : en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CÉSAR.

Ah ! barbare ennemi, tigre que je caresse !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse !
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner ;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.

Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César & les Romains.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître :
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie ;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre ;
A servir le sénat, dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore ?
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre ;
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous ;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups ?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté ? César peut-il connaître...
Mais le voici. Grands Dieux ! qu'il paraît abattu !

SCÈNE II (a).

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIME, les Conjurés.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran sait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DÉCIME.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran, c'est la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr ; mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête :
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels ; & j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure :

(a) Cette scène est à la fois une des plus hardies & des plus tragiques qui ait été mise au théâtre : nul écrivain médiocre n'eût osé la tenter.

L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis;
Tout eſt prêt. Apprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils!

CASSIUS.

De Céſar!

DÉCIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie,
Par un hymen ſecret à Céſar fut unie;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur eſt trop romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baiſſez les yeux!
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abyme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!

Tu frémis, Cassius ! & prompt à t'étonner...

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père ;
Ecrase cet Etat que tu dois soutenir ;
Rome aura désormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute : tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du ſénat, Rome eſt en ſûreté.
Mais, dis: ſens-tu ce trouble & ce ſecret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur & ta main?
Toi, ſon fils! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, eſclave de l'amour,
Ait ſéduit Servilie & t'ait donné le jour?
Laiſſe-là les erreurs & l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui:
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous....

D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame est dévoilée;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'est ébranlé;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'Etat, mais à tuer mon père;
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme;
Entraîné par César & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
J'ai souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus: sachez que je l'estime:
Son grand cœur me séduit, au sein même du crime;
Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome & vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux; mais je vous suis fidèle (*a*).

(*a*) L'intérêt, la terreur ne peuvent aller plus loin que

César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'Etat & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire:
Toujours indépendant, & toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos Dieux.

SCÈNE III.

BRUTUS *seul.*

VOICI donc le moment où César va m'entendre;
Voici ce capitole où la mort va l'attendre.

---

dans cette scène; on frémit à la seule idée de cette conversation qui doit décider du sort de César.

Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr!
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père!
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O manes de Caton! soutenez ma vertu.

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

Eh bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César, & je t'aime.

Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu.
Je me ſuis plaint aux Dieux de voir qu'un ſi grand homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteſte Céſar avec le nom de roi :
Mais Céſar citoyen ſerait un dieu pour moi ;
Je lui ſacrifierais ma fortune & ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi ?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du ſénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre ;
Jouir d'un droit plus ſaint que celui de la guerre ;
Être encore plus que roi, plus même que Céſar ?

CÉSAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, ſois romain, renonce au diadême.

CÉSAR.

Ah ! que propoſes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-temps dans notre ſang Sylla s'était noyé ;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.

Cet assassin illustre, entouré de victimes,
En descendant du trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les graces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes:
Alors, plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu sais régner, alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissans que des rois:
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos loix.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire:
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chûte, & contre la tempête,
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'Etat, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'Etat & toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus; rends-moi ton cœur:

Prends d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien : tu détournes les yeux !

BRUTUS.

Je ne me connais plus : tonnez ſur moi, grands dieux !
Céſar...

CÉSAR.

Quoi ! tu t'émeus ? ton ame eſt amollie ?
Ah ! mon fils....

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le ſénat n'a point de vrai romain
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein ?
Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche !
Ton génie alarmé te parle par ma bouche ;
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds.
(*il ſe jette à ſes genoux.*)
Céſar, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés ;
Au nom de tes vertus, de Rome & de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils, qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas !

CÉSAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Crois-moi, ne ſois point inſenſible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse ?

CÉSAR.

Oui, tout eſt réſolu.
Rome doit obéir, quand Céſar a voulu.

BRUTUS, *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar (*a*).

CÉSAR.

Eh quoi ! d'où viennent tes alarmes ?
Demeure encor, mon fils. Quoi ! tu verſes des larmes !
Quoi ! Brutus peut pleurer ! Eſt-ce d'avoir un roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

SCÈNE V.

CÉSAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

Le Sénat par ton ordre au temple eſt arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.

(*a*) Cet adieu eſt ſublime.

Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains,
Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains ;
Mais ſi Céſar croyait un citoyen qui l'aime,
Nos préſages affreux, nos devins, nos dieux même ;
Céſar différerait ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi ! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conſpire à t'avertir par un ſiniſtre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète ;
Qu'il anime pour moi la nature muette ;
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.

Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance ?

CÉSAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome, il faut que Céſar vive ;
Dans le Sénat au moins permets que je te ſuive.

CÉSAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'avançons point, ami, le moment arrêté :
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe :
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCÈNE VI.

DOLABELLA, Romains.

CHERS citoyens, quel héros, quel courage
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCÈNE VII (*a*).

CASSIUS, *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'EN est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de maître.

(*a*) Cette scène & la suivante sont imitées de Shakes-

Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté ; ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme ?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome :
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César & l'esclavage ?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi ?
S'il en est un, qu'il parle, & qu'il se plaigne à moi.
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran ; périsse sa mémoire !

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conservez à jamais ces nobles sentimens.
Je sais que devant vous Antoine va paraître :
Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.

---

péar. La tragédie est finie ; mais le discours d'Antoine est un modèle d'éloquence ; & le corps de César, apporté sur le théâtre, met le comble à la terreur. Tel fut le prélude sanglant de cette guerre civile où l'on vit expirer la liberté romaine avec ses derniers défenseurs.

Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix :
Telle eſt la loi de Rome; & j'obéis aux loix.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus :
Je les veux affermir. Je rentre au capitole;
Brutus eſt au Sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeller la juſtice, & nos dieux exilés,
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux;
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, & ſur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

SCÈNE VIII & dernière.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs ; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains ;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas ! vous avez tous pensé comme moi-même ;
Et lorsque de son front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer sa mémoire ;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire ;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros ; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puifqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Caſſius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable,
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnaît vos têtes.
Tout l'or des nations qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos alarmes:
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice; il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,

Il vivrait, & sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je? ô Ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; & mes sens interdits...
Brutus son assassin!... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah! Dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils. Mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas! si vous saviez sa volonté dernière!

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens; vous en allez jouir:
Au-delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait: c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune & sa vie.
O Romains, disait-il, peuple-roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'est plus : un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante ; Antoine descend de la tribune, & se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux :
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre,
Qui devait enchaîner Babylone à son char ;
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, sur le grand César
Cassius & Décime enfonçaient leur poignard.

Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A ſouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
Céſar, le regardant d'un œil tranquille & doux,
Lui pardonnait encore en tombant ſous ſes coups.
Il l'appellait ſon fils, & ce nom cher & tendre
Eſt le ſeul qu'en mourant Céſar ait fait entendre:
O mon fils! diſait-il.

UN ROMAIN.

O monſtre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils ſont proche.*

Dieux! ſon ſang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance.
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins:
Ce ſont-là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embraſons les palais de ces fiers conjurés:
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous ſuivrons vos pas.
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile ;
Précipitons ce peuple inconſtant & facile :
Entraînons-le à la guerre, & ſans rien ménager,
Succédons à Céſar, en courant le venger.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LETTRE (a)

De M. ALGAROTTI à M. l'abbé FRANCHINI, envoyé de Florence,

Sur la tragédie de la Mort de César.

J'AI différé jusqu'à présent, Monsieur, de vous envoyer le Jules-César que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire. L'édition qu'on en a faite à Paris est très-informe; on y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que Pétrone appelle *doctores umbratici;* elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaire: cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité que si M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux barbouillé par un peintre moderne ? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé : & voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître; j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

(a) Cette lettre d'un étranger célèbre, qui aimait & cultivait les arts, nous a paru pleine d'observations judicieuses, & digne d'être conservée.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue françaiſe & un théâtre, pour ne pas ſavoir à quel degré de perfection Corneille & Racine ont porté l'art dramatique; il ſemblait qu'après ces grands hommes il ne reſtait plus rien à ſouhaiter, & que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Deſirait-on quelque choſe dans la peinture après la Galathée de Raphaël? Cependant la célèbre tête de Michel-Ange, dans le petit Farnèſe, donna l'idée d'un genre plus terrible & plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il ſemble que dans les beaux arts on ne s'apperçoit qu'il y avait des vuides qu'après qu'ils ſont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, ſoit que l'action ſe paſſe à Rome, à Athènes ou à Conſtantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traverſé ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un ſouris ou la paix ou la guerre. Il me paraît cependant qu'on pourrait donner au drame un ton ſupérieur à celui-ci. Le Jules-Céſar en eſt une preuve; l'auteur de la tendre Zaïre ne reſpire ici que des ſentimens d'ambition, de vengeance & de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes; c'eſt ce qui la diſtingue de la comédie : mais ſi les actions qu'elle repréſente ſont auſſi des plus grandes, cette diſtinction n'en ſera que plus marquée, & l'on peut atteindre par ce moyen à un

genre ſupérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippes que dans Actium ? Je ne doute pourtant pas que ces raiſons ne puiſſent eſſuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaiſſance de l'homme pour ne pas ſavoir que les préjugés l'emportent preſque toujours ſur la raiſon, & ſur-tout les préjugés autoriſés par un ſexe qui impoſe une loi qu'on ſuit toujours avec plaiſir.

L'amour eſt depuis trop long-temps en poſſeſſion du théâtre français pour ſouffrir que d'autres paſſions y prennent ſa place. C'eſt ce qui me fait croire que le Jules-Céſar pourrait bien avoir le même ſort que les Thémiſtocles, les Alcibiades, & les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'oſtraciſme les banniſſait de leur patrie.

M. de Voltaire a imité, en quelques endroits, Shakeſpéar, poète anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules & les morceaux les plus ſublimes; il en a fait le même uſage que Virgile faiſait des ouvrages d'Ennius : il a imité de l'auteur anglais les deux dernières ſcènes, qui ſont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

N'eſt-ce point un reſte de barbarie en Europe de vouloir que les bornes, que la politique & la fantaiſie des hommes ont preſcrites pour la ſéparation

des Etats, servent aussi de limites aux sciences & aux beaux arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ses voisins ? Cette réflexion convient même mieux à la nation française qu'à toute autre : elle est dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus à mesure qu'il en a plus reçu ; elle est si généralement polie & cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-seulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins :

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes : c'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le temps à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasserait l'attention, & empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vue les différentes circonstances de l'action qui passerait cette mesure. Sur ce principe, on a divisé les pièces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs & de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement

événement néceſſaire au nœud ou au dénouement de la pièce : toute l'objection ſe réduit donc à n'avoir fait durer l'action du Céſar que deux heures au lieu de trois. Si ce n'eſt pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus, puiſque la même raiſon qui veut qu'une action de trois heures ſoit partagée en cinq actes, demande auſſi qu'une action de deux heures ne le ſoit qu'en trois. Il ne s'enſuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été preſcrite eſt de trois heures, qu'on ne puiſſe pas la rendre moindre ; & je ne vois point pourquoi une tragédie aſſujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur & la compaſſion, enfin produiſant en deux heures le même effet que les autres en trois, ne ſerait pas une excellente tragédie.

Une ſtatue dans laquelle les belles proportions & les autres règles de l'art ſont obſervées, ne laiſſe pas d'être une belle ſtatue, quoiqu'elle ſoit plus petite qu'une autre faite ſur les mêmes règles. Je ne crois pas que perſonne trouve la Vénus de Médicis moins belle dans ſon genre que le Gladiateur, parce qu'elle n'a que quatre pieds de haut, & que le Gladiateur en a ſix.

M. de Voltaire a peut-être voulu donner à ſon Céſar moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour ſonder le public par un eſſai, ſi l'on peut appeller de ce nom une pièce auſſi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolu-

tion dans le théâtre français, & c'eût été peut-être trop hasarder que de commencer par parler de liberté & de politique trois heures de suite à une nation accoutumée à voir soupirer Mithridate, sur le point de marcher au Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, & ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans sa pièce : nées pour inspirer la mollesse & les sentimens tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus & Cassius, *atroces animæ*. Elles en jouent de si brillans par-tout ailleurs, qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans César.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail qui sont sans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poésie pleine d'images & de sentimens. Que ne devait-on pas attendre de l'auteur de Brutus & de la Henriade? La scène de la conspiration me paraît une des plus belles & des plus fortes que l'on ait encore vues sur le théâtre ; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit :

Segnius irritant animos demissa per aures
Quam quæ sunt occulis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator.

La mort même de César se passe presqu'à la vue des spectateurs ; ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid,

les événemens & les circonſtances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis aſſez admirer combien cette tragédie eſt pleine de choſes, & combien les caractères ſont grands & ſoutenus. Quel prodigieux contraſte entre Céſar & Brutus ! Ce qui d'ailleurs rend le ſujet extrêmement difficile à traiter, c'eſt l'art qu'il faut pour peindre d'un côté Brutus avec une vertu féroce, à la vérité, & preſque ingrat, mais ayant en main la bonne cauſe, au moins ſelon les apparences, & par rapport au temps où l'auteur nous tranſporte ; & de l'autre, Céſar rempli de clémence & des vertus les plus aimables, mais voulant opprimer la liberté de ſa patrie. Il faut s'intéreſſer également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il ſemble que ces paſſions doivent s'entre-nuire & ſe détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales & oppoſées, & par conſéquent ne produire aucun effet, & renvoyer les ſpectateurs ſans agitation.

Ce ſont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier (*), qu'il regardait ce ſujet comme l'écueil des poètes tragiques, & qu'il l'aurait propoſé volontiers à quelqu'un de ſes rivaux.

(*) M. Martelli, auteur de pluſieurs tragédies. Il s'eſt ſervi, dans ſa langue, d'une nouvelle eſpèce de vers rimés, qu'il avait imaginés d'après nos vers alexandrins : cette nouveauté n'a pas été favorable à ſes pièces.

Il ſemble que M. de Voltaire, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en faiſant Brutus fils de Céſar. ce qui d'ailleurs eſt fondé ſur l'hiſtoire. Il a auſſi trouvé par-là le moyen de ſe ménager de très-belles ſituations, & de jetter dans ſa pièce un nouvel intérêt qui ſe réunit tout entier à la fin pour Céſar. La harangue d'Antoine produit cet effet; & elle eſt, à mon avis, un modèle de l'éloquence la plus ſéduiſante. Enfin je crois que l'on peut dire avec vérité que M. de Voltaire a ouvert une nouvelle carrière, & qu'il a atteint le but en même temps.

FRAGMENS
DE
LA TRAGÉDIE D'ARTÉMIRE,

Représentée, pour la première fois, le 15 février 1720.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

A l'invitation de quelques personnes qui nous en ont témoigné le desir, & qui n'ont pas eu de peine à nous persuader, nous terminerons ce volume par les fragmens de la tragédie d'Artémire, tels qu'on les trouve dans l'édition de Khell.

En effet, quoique Mariamne ait été composée, comme nous l'avons dit, des débris de cette pièce, & que le fond de l'intérêt & les situations soient à-peu-près les mêmes dans les deux ouvrages, cependant, à l'exception d'une seule scène, les détails en sont très-différens.

Ces détails renferment de très-beaux vers, & tels qu'on devait les attendre de la jeunesse de l'auteur; ce sont enfin les prémices du talent de Voltaire, & elles ne peuvent manquer de charme pour les amateurs. Nous avons été obligés de conserver beaucoup de pièces d'une date moins heureuse : cette réflexion nous a paru décisive pour ne pas exclure ces fragmens, qui ont du moins de la fraîcheur, de la facilité & de la grace.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, roi de Macédoine.
ARTÉMIRE, reine de Macédoine.
PALLANTE, favori du roi.
PHILOTAS, prince.
MÉNAS, parent & ami de Pallante.
HIPPARQUE, miniſtre de Caſſandre.
CÉPHISE, confidente d'Artémire.

La ſcène eſt à Lariſſe.

FRAGMENS D'ARTÉMIRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

ARTÉMIRE, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à Céphiſe les tourmens que lui fait éprouver l'humeur ſoupçonneuſe & la cruauté de Caſſandre ſon mari, que la guerre a éloigné d'elle, & dont le retour la fait trembler.

ARTÉMIRE.

Oui, tous ces conquérans raſſemblés ſur ce bord,
Soldats ſous Alexandre, & rois après ſa mort (*a*),
Fatigués de forfaits & laſſés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grace, Céphiſe, à cette heureuſe paix
Qui, briſant tes liens, te rend à mes ſouhaits.
Hélas! que cette paix que la Grèce reſpire,
Eſt un bien peu connu de la triſte Artémire!
Caſſandre... à ce nom ſeul, la douleur & l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.
Vainqueur des Locriens, Caſſandre va paraître;
Eſclave en mon palais, j'attends ici mon maître.
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.
Eh! comment lui donner encore un nom ſi doux!
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare!

(*a*) Ce beau vers avait été généralement retenu.

Elle rappelle à Céphise les principaux événemens de sa vie.

Il te souvient de la triste journée
Qui ravit Alexandre à l'Asie étonnée.
La terre, en frémissant, vit après son trépas
Ses chefs impatiens partager ses Etats;
Et jaloux l'un de l'autre en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce superbe héritage,
Divisés d'intérêt & pour le crime unis (*),
Assassiner sa mère, & sa veuve, & son fils.
Ce sont là les honneurs qu'on rendit à sa cendre.
Je ne veux point, Céphise, injuste envers Cassandre,
Accuser un époux de toutes ces horreurs;
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs:
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes (**).
Du prix de tant de sang cependant il jouit;
Innocent ou coupable, il en eut tout le fruit,
Il régna: d'Alexandre il occupa la place.
La Grèce épouvantée approuva son audace;
Et ses rivaux soumis lui demandant des loix,
Il fut le chef des Grecs & le tyran des rois.
Pour mon malheur alors attiré dans l'Epire,
Il me vit, il m'offrit son cœur & son empire.
Antinoüs mon père, insensible à mes pleurs,
Accepta, malgré moi, ces funestes honneurs.
Je me plaignis en vain de sa contrainte austère,
En me tyrannisant il crut agir en père;
Il pensait assurer ma gloire & mon bonheur.
A peine il jouissait de sa fatale erreur,
Il la connut bientôt: le soupçonneux Cassandre
Devint son ennemi dès qu'il devint son gendre.

(*) Ce vers a été placé depuis dans Mérope.
(**) Ce vers est dans la Henriade.

Je ne demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvemens ſecrets,
Dans cette cour trompeuſe excitant les orages,
Ont de Lariſſe en feu déſolé les rivages.
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné ſe vit chargé de fers.
Hélas! il n'eut ici que mes pleurs pour défenſe.
C'eſt-là que de nos Dieux atteſtant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embraſſant les genoux,
Je me jettai tremblante au-devant de ſes coups.
Le cruel repouſſant ſon épouſe éplorée...
O crime! ô ſouvenir dont je ſuis déchirée!
Céphiſe, en ces lieux même où tes diſcours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funeſtes lieux témoins de ma misère,
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père.
Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.
. . . .
Mais il n'eſt pas le ſeul, & mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'hiſtoire de ma vie.
Céphiſe, on ne ſait point quel coup ce fut pour moi
Lorſqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi;
Le jeune Philotas, avant cet hyménée,
Prétendait à mon ſort unir ſa deſtinée.
Ses charmes, ſes vertus avaient touché mon cœur;
Je l'aimais, je l'avoue, & ma fatale ardeur
Formant d'un doux hymen l'eſpérance flatteuſe,
Artémire ſans lui ne pouvait être heureuſe.
Tu vois couler mes pleurs à ce ſeul ſouvenir.
Je puis à ce héros les donner ſans rougir;
Je ne m'en défends point, je les dois à ſa cendre.

CÉPHISE.

Il n'eſt plus?

ARTÉMIRE.

Il mourut de la main de Caſſandre;

Et lorſque je voulais le rejoindre au tombeau ;
Céphiſe, on m'ordonna d'épouſer ſon bourreau.

CÉPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable ?

ARTÉMIRE.

J'étais jeune, & mon père était inexorable ;
D'un refus odieux je tremblai de m'armer :
Enfin ſans ſon aveu je rougiſſais d'aimer.
Que veux-tu ? J'obéis. Pardonne, ombre trop chère ;
Pardonne à cet hymen où me força mon père.
Hélas ! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à la fois mon père & mon amant.

Cependant elle doit reſpecter le nœud qui l'unit à Caſſandre.

Hélas ! c'eſt-là mon déſeſpoir.
Je ſais que contre lui l'amour & la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.
Tout ce que j'adorais eſt tombé ſous ſes coups,
Céphiſe ; cependant Caſſandre eſt mon époux.
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A ſouillé nos liens, & n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en ſecret le droit de le haïr ;
Mais en le haïſſant je lui dois obéir.

Céphiſe lui parle de ſa grandeur. Vous régnez ; lui dit-elle.

Quel malheur en régnant ne peut être adouci ?

ARTÉMIRE.

Céphiſe ! moi, régner ! moi, commander ici !
Tu connais mal Caſſandre : il me laiſſe en partage
Sur ce trône ſanglant la honte & l'eſclavage.

Son favori Pallante eſt ici le ſeul roi ;
C'eſt un ſecond hymen qui m'impoſe la loi.
Que dis-je ? tous ces rois courtiſans de Pallante,
Flattant indignement ſon audace inſolente,
Auprès de mon époux implorent ſon appui,
Et leurs fronts couronnés s'abaiſſent devant lui.

Pallante arrive & fait retirer Céphiſe ; il préſente à la reine une lettre de Caſſandre. Cette lettre eſt adreſſée à Pallante. Artémire lit :

« De tout ce que j'ai fait ma voix doit vous inſtruire :
» Je reviens triomphant au ſein de mon pays ;
» Et voulant me venger de tous mes ennemis,
» J'attends de votre main la tête d'Artémire ».
Ainſi donc mon deſtin ſe conſomme aujourd'hui !
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'eſt à vous qu'il demande ma tête ;
Vous êtes maître ici, votre victime eſt prête.

Pallante, depuis long-temps amoureux de la reine, veut l'engager à ſe ſouſtraire à la mort en s'uniſſant à lui. Il lui propoſe de l'affranchir de la tyrannie de Caſſandre, en aſſaſſinant le tyran, & de s'emparer du trône. Artémire lui répond :

Vous me connaiſſez mal, & mon ame eſt ſurpriſe
Bien moins de mon trépas que de votre entrepriſe.
Permettez qu'Artémire en ces derniers momens
Vous découvre ſon cœur & ſes vrais ſentimens.
Si mes yeux occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'aſſaſſin d'un père,
Si j'écoutais ſon crime & mon cœur irrité,
Caſſandre périrait : il l'a trop mérité.

Mais il est mon époux quoiqu'indigne de l'être ;
Le ciel qui me poursuit me l'a donné pour maître :
Je connais mon devoir & sais ce que je doi
Aux nœuds infortunés qui l'unissent à moi.
Qu'à son gré dans mon sang il éteigne sa rage ;
Des dieux, par lui bravés, il est pour moi l'image ;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez :
Il peut trancher mes jours, les siens me sont sacrés ;
Et j'aime mieux, Seigneur, dans mon sort déplorable,
Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut sans balancer m'épouser ou périr :
Je ne puis rien de plus : c'est à vous de choisir.

ARTÉMIRE.

Mon choix est fait ; suivez ce que le roi vous mande ;
Il ordonne ma mort, & je vous la demande.
Elle finit, Seigneur, un éternel ennui,
Et c'est l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, Madame, songez...

ARTÉMIRE.

Non, laissez-moi, Pallante ;
Je ne suis point à plaindre, & je meurs innocente :
Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'est pour me frapper.
(*elle sort.*)

Pallante est furieux de ne pouvoir recueillir le fruit des soupçons jaloux qu'il a semés dans le cœur de Cassandre. Cependant il ne désespère pas de vaincre la résistance de la reine. Il s'enhardit dans le projet d'assassiner le roi :

Son trône, ses trésors en seront le salaire ;
Le crime est approuvé quand il est nécessaire.

Il a besoin d'un complice; il croit ne pouvoir mieux choisir que Ménas son parent & son ami, qu'il voit paraître. Il lui demande s'il se sent assez de courage pour tenter une grande entreprise. Ménas répond que douter de son zèle & de son amitié, c'est lui faire injure. Pallante alors lui confie l'amour dont il brûle pour la reine. Ménas n'en est point étonné; mais il représente à Pallante que la vertu d'Artémire est égale à sa beauté. Pallante ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocrisie:

Voilà quelle est souvent la vertu d'une femme (*a*):
L'honneur peint dans ses yeux semble être dans son ame;
Mais de ce faux honneur les dehors fastueux
Ne servent qu'à couvrir la honte de ses feux.
Au seul amant chéri prodiguant sa tendresse,
Pour tout autre elle n'a qu'une austère rudesse;
Et l'amant rebuté prend souvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Il développe ses projets à Ménas qui lui promet de ne pas le trahir, mais qui refuse d'être complice de ses crimes. Pallante, resté seul, ne regarde plus Ménas que comme un confident dangereux dont il doit prévenir l'indiscrétion.

(*a*) Ces vers avaient été imprimés dans plusieurs éditions pendant la vie de l'auteur. On avertissait que c'était un scélérat qui parlait: mais sans être un scélérat, on pouvait avoir cette opinion de la plupart des femmes à l'époque de la régence.

ACTE II.

PALLANTE fait de nouveaux efforts auprès d'Artémire : il lui dit que la mort de Caſſandre eſt réſolue; que tout eſt diſpoſé pour lui arracher le trône & la vie. Artémire répond :

Oui, vous pouvez verſer le ſang de votre roi;
Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelque extrémité que Caſſandre me jette,
Artémire eſt encor ſa femme & ſa ſujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conſerverai le jour qu'il veut m'ôter.

Pallante ſort. Artémire reſte avec Céphiſe qui lui apprend que Philotas n'eſt point mort, qu'il va reparaître; elle lui conſeille de ménager Pallante, de gagner du temps, afin de redevenir maîtreſſe de ſa deſtinée; elle lui reproche d'avoir trop bravé le favori du roi.

Madame, juſques-là deviez-vous l'irriter?

ARTÉMIRE.

Ah! je hâtais les coups que l'on veut me porter;
Céphiſe, avec plaiſir aigriſſant ſa colère,
Moi-même je preſſais mon trépas qu'il diffère :
Je rends graces aux dieux dont le cruel ſecours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas! de mon époux armant la main ſanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CÉPHISE.

CÉPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périssez ainsi ?

ARTÉMIRE.

Philotas est vivant, Philotas est ici :
Malheureuse ! comment soutiendras-tu sa vue ?
Toi, qui de tant d'amour si long-temps prévenue,
Après tant de sermens, as reçu dans tes bras
Le cruel assassin de ton cher Philotas !
Toi, que brûle en secret une flamme infidelle,
Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle !
Hélas ! j'étais aimée, & j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre & le plus vertueux.
J'ai trahi mon amant. Pour qui ? pour un perfide,
De mon père & de moi meurtrier parricide.
A l'aspect de nos dieux je lui promis ma foi,
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi ;
Et mon ame, attachée au serment qui me lie,
Lui doit encor sa foi quand il m'ôte la vie.
Non : c'est trop de tourmens, de trouble & de remords ;
Emportons, s'il se peut, ma vertu chez les morts,
Tandis que sur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raison garde encor quelque empire.

CÉPHISE.

Vous vous perdez vous seule, & tout veut vous servir.

ARTÉMIRE.

Je connais ma faiblesse & je dois m'en punir.

CÉPHISE.

Madame, pensez-vous qu'il vous chérisse encore ?

ARTÉMIRE.

Il doit me détester, Céphise, & je l'adore.
Son retour, son nom seul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort qu'en même temps Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma pensée ;

Je n'y songeais pas même ; & mon ame en ce jour
N'a de tous ses malheurs senti que son amour.
A quelle honte, ô dieux ! m'avez-vous fait descendre !
Ingrate à Philotas, infidelle à Cassandre,
Mon cœur empoisonné d'un amour dangereux
Fut toujours criminel & toujours malheureux.
Que leurs ressentimens, que leurs haines s'unissent ;
Tous deux sont offensés, que tous deux me punissent ;
Qu'ils viennent se baigner dans mon sang odieux.

CÉPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTÉMIRE.

Si c'est un assassin que Pallante m'envoie,
Céphise, il peut entrer ; je l'attends avec joie.
O mort ! avec plaisir je passe dans tes bras...
Céphise, soutiens-moi : grands dieux, c'est Philotas !

Philotas adresse des reproches à Artémire sur ce qu'elle lui a manqué de foi en se donnant à Cassandre, & lui rappelle l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre. Artémire lui répond :

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidelle
La haine & le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réservés aux ingrats,
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers sa colère,
Daignait se souvenir combien je lui fus chère,
Quoiqu'indigne du jour & de tant d'amitié,
J'ose espérer encore un reste de pitié.
N'outragez point une ame assez infortunée :
Le sort qui vous poursuit ne m'a point épargnée ;
Il me haïssait trop pour me donner à vous.

. . . .

Je ne m'excuse point : je sais mon injustice.
Dans mon crime, Seigneur, j'ai trouvé mon supplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé ;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.
Je ne vous dirai point que mon devoir austère
Attachait mes destins aux ordres de mon père ;
A cet ordre inhumain j'ai dû désobéir :
Seigneur, le ciel est juste ; il a su m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

Philotas lui répète combien Cassandre, un lâche assassin, était indigne d'elle.

ARTÉMIRE.

Cessez de me parler de ce triste hyménée ;
Le flambeau s'en éteint ; ma course est terminée.
Cassandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel ! qui lis dans mon cœur & qui vois mes alarmes,
Protège Philotas, & pardonne à mes larmes !
Du trépas que j'attends les pressantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs ;
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraître :
J'en atteste les dieux qu'ils offensent peut-être.
Mon cœur depuis long-temps ouvert aux déplaisirs,
N'a connu que pour vous l'usage des soupirs.
Je vous aimai toujours... Cette fatale flamme
Dans les bras de Cassandre a dévoré mon ame :
Aux portes du tombeau je puis vous l'*avouer*.
C'est un crime peut-être, & je vais l'*expier*.
Hélas ! en vous voyant, vers vous seul entraînée,
Je mérite la mort où je suis condamnée.

Pallante revient & surprend Philotas avec Artémire. Philotas sort en bravant ce favori qui presse Artémire d'accepter sa main pour sauver sa vie : elle

le refuse. Pallante irrité lui fait entendre qu'il la soupçonne d'avoir appellé Philotas à son secours, qu'il connaît ses sentimens.

Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTÉMIRE.

Que peux-tu soupçonner, lâche? que peux-tu croire?
Tranche mes tristes jours, mais respecte ma gloire.
Aussi-bien n'attends pas que je puisse jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que sur ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible mystère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats;
Pour tant de politique un jour ne suffit pas.
Tu t'attendais, sans doute, à l'ordre de ton maître;
Je te dirai bien plus: tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes justes soupçons,
Tes crimes sont connus, ce sont-là mes raisons.
C'est toi dont les conseils & dont la calomnie
De mon malheureux père ont fait trancher la vie:
C'est toi qui, de ton prince infame corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé son cœur:
C'est toi qui, sur son trône appellant l'injustice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né, peut-être, & juste & généreux:
Peut-être sans Pallante il serait vertueux!
Puisse le ciel enfin, trop lent dans sa justice,
A la Grèce opprimée accorder ton supplice!
Puisse dans l'avenir ta mort épouvanter
Les ministres des rois qui pourraient t'imiter!
Dans cet espoir heureux, traître, je vais attendre,
Et l'effet de ta rage, & l'arrêt de Cassandre;
Et la voix de mon sang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton supplice importuner les dieux.

(*elle sort.*)

ACTE III.

ARTÉMIRE, PHILOTAS.

ARTÉMIRE.

Je vous l'ai dit, il m'aime ; & maître de mon ſort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le deſtin me livre,
Vous me connaiſſez trop pour m'ordonner de vivre.

Philotas lui fait eſpérer qu'aidé de ſon courage & de ſes amis, il pourra la délivrer.

ARTÉMIRE.

Non, prince : ſans retour les dieux m'ont condamnée.
Puiſqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée,
Cet amour, autrefois ſi tranquille & ſi doux,
Déſormais dans Lariſſe eſt un crime pour nous.
Je ne puis ſans remords vous voir ni vous entendre ;
D'un charme trop fatal j'ai peine à me défendre.
Vous aigriſſez mes maux, au lieu de les guérir :
Ah ! fuyez Artémire, & laiſſez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle !

ARTÉMIRE.

O loi trop rigoureuſe !

PHILOTAS.

Artémire, vivez !

ARTÉMIRE.

Et pour qui ?... malheureuſe !

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis...

ARTÉMIRE.

Je vous aime, & je meurs : c'eſt tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie :...

ARTÉMIRE.

Mon amour eſt un crime ; il faut que je l'expie.

Philotas preſſe Artémire de fuir Caſſandre. Artémire lui cède, à condition qu'il vivra loin d'elle. On annonce l'arrivée du roi. Philotas ſort pour chercher les moyens de ſauver la reine. Pallante vient pour conſommer le crime ; il propoſe à Artémire le choix du fer ou du poiſon. Elle ſaiſit une épée, & au moment qu'elle va ſe frapper, Hipparque, miniſtre de Caſſandre, la lui arrache des mains. Le roi a révoqué ſes ordres ſanguinaires. Hipparque s'applaudit d'avoir prévenu le crime.

ACTE IV.

MÉNAS, envoyé par le traître Pallante vers la reine, pour lui communiquer d'importans ſecrets, ſe rend dans l'appartement d'Artémire : Pallante l'y ſurprend, le poignarde, & perſuade à Caſſandre que ſa femme avait lié avec Ménas une intrigue criminelle. Caſſandre a la faibleſſe de le croire encore : il ordonne de nouveau la mort d'Artémire. Le quatrième acte commence par l'expoſition de ces événemens. — On amène Artémire devant le roi.

ARTÉMIRE.

Où ſuis-je ? où vais-je ? ô dieux, je me meurs ! je le voi.

CÉPHISE.

Avançons...

ARTÉMIRE.

Ciel !

CASSANDRE.

Eh bien ! que voulez-vous de moi ?

CÉPHISE.

Dieux juſtes ! protégez une reine innocente.

ARTÉMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite & mourante ;
Je n'oſe, juſqu'à vous, lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, & quittez ces indignes alarmes.

ARTÉMIRE.

Hélas ! je ne viens point par d'impuiſſantes larmes,
Craignant votre juſtice & fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrais pas.
La mort à mes regards s'eſt déjà préſentée ;
Tranquille & ſans regret je l'aurais acceptée.
Faut-il que votre haine, ardente à me ſauver,
Pour un ſort plus affreux m'ait voulu réſerver ?
N'était-ce pas aſſez de me joindre à mon père ?
Au-delà de la mort étend-on ſa colère ?
Ecoutez-moi du moins, & ſouffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offenſe,
Par le ciel qui m'entend, qui ſait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'oſe conjurer,
Donnez-moi le trépas ſans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accusez que vous, quand je vous rends justice ;
La honte est dans le crime & non dans le supplice (*a*).
Levez-vous, & quittez un entretien fâcheux
Qui redouble ma honte & nous pèse à tous deux.
Voilà donc le secret dont vous vouliez m'instruire ?

ARTÉMIRE.

Eh ! que me servira, Seigneur, de vous le dire ?
J'ignore, en vous parlant, si la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous sert :
J'ignore si vous-même, en poursuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie.
Hélas ! après deux ans de haine & de malheurs,
Souffrez quelques soupçons qu'excusent vos rigueurs.
Mon cœur même en secret refuse de les croire ;
Vous me déshonorez, & j'aime votre gloire ;
Je ne confondrai point Pallante & mon époux ;
Je vous respecte encore en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monstre qui m'accuse ;
Et quand vous m'opprimez, c'est moi qui vous excuse.
Mais si vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes pieds, craignant votre justice,
D'un heureux scélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait... Mais, hélas !
Vous détournez les yeux, & ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impostures ;
Cessez ; n'empruntez point le secours des parjures.

(*a*) On connaît le vers amphibologique du *Comte d'Essex* :

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.

C'est la même pensée plus heureusement exprimée.

C'eſt bien aſſez pour moi de tous vos attentats ;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Auſſi-bien c'en eſt fait, votre perte eſt certaine ;
Toute plainte eſt frivole, & toute excuſe eſt vaine.

ARTÉMIRE.

Hélas ! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups ;
Faites couler mon ſang, barbare, il eſt à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre.
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir ?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère...

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez :
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez.

ARTÉMIRE.

Eh bien ! connaiſſez donc mon ame toute entière :
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumière,
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre, il eſt vrai, je n'ai pu vous aimer ;
Je vous le dis ſans feinte, & cet aveu ſincère
Doit peu vous étonner, & doit peu vous déplaire.
Eh ! quel droit en effet aviez-vous ſur un cœur
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur ?
Vous qui, de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon père ;
Vous que je n'ai jamais abordé ſans effroi ;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé ſur moi ;
Vous, tyran ſoupçonneux, dont l'affreuſe injuſtice
M'a conduite au trépas de ſupplice en ſupplice.
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le ſavez, Caſſandre, apprenez mes forfaits.

Avant qu'un nœud fatal à vos loix m'eût soumise;
Pour un autre que vous mon ame était éprise.
J'étouffai dans vos bras un amour trop puissant;
Je le combats encore, & même en ce moment,
Ne vous en flattez point, ce n'est pas pour vous plaire:
Vous êtes mon époux, votre gloire m'est chère,
Mon devoir me suffit; & ce cœur innocent
Vous a gardé sa foi, même en vous haïssant.
J'ai fait plus: ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu briser les nœuds d'un funeste hyménée;
Je tenais dans mes mains l'empire & votre sort;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître;
Tout me sollicitait; je l'aurais dû peut-être:
Du moins, par votre exemple instruite aux attentats,
J'ai pu rompre des loix que vous ne gardez pas:
J'ai voulu cependant respecter votre vie,
Je n'ai considéré ni votre barbarie,
Ni mes périls présens, ni mes périls passés;
J'ai sauvé mon époux; vous vivez, c'est assez.
Le temps qui perce enfin la nuit la plus obscure,
Peut-être éclaircira cette horrible aventure;
Et vos yeux recevant une triste clarté,
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

Cassandre persiste dans sa prévention, & laisse la reine seule avec sa confidente.

ARTÉMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a su tramer ce long tissu d'horreurs!
Non, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi! Ménas à mes yeux massacré par lui-même,

Vingt conjurés mourans qui n'accusent que moi!
Ah! c'en est trop, Céphise, & je pardonne au roi.
Hélas! le roi séduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec justice.

CÉPHISE.

Implorez Philotas à qui votre vertu
Dès long-temps...

ARTÉMIRE.

Justes dieux! quel nom prononces-tu?
Hélas! voilà le comble à mon sort déplorable,
Philotas m'abandonne, & fuit une coupable;
Il déteste sa flamme & mes faibles attraits;
Et pour moi tous les cœurs sont fermés désormais.

CÉPHISE.

Pouvez-vous soupçonner qu'un cœur qui vous adore?...

ARTÉMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'estimait encore,
Il me verrait, Céphise, au péril de ses jours:
De ma triste retraite il connaît les détours;
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre;
Il viendrait y braver le courroux de Cassandre.
Je ne demande point ces preuves de sa foi;
Qu'il me croie innocente, & c'est assez pour moi.

CÉPHISE.

Ah! Madame, souffrez que je coure lui dire...

ARTÉMIRE.

Va, ma chère Céphise, & devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en est temps, qu'il ose encor me voir;
Peins-lui mes sentimens, peins-lui mon désespoir.
Si son cœur obstiné rebute ta prière,
S'il refuse à mes pleurs cette grace dernière,
Retourne, sans tarder, dans ces funestes lieux,
Tu recevras mon ame & mes derniers adieux.

Conserve après ma mort une amitié si tendre ;
Dans tes fidelles mains daigne amasser ma cendre ;
Remets à Philotas ces restes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Eclaircis à ses yeux ma douloureuse histoire ;
Peut-être après ma mort il pourrra mieux t'en croire.
Dis-lui que, sans regret descendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en secret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

ACTE V.

PHILOTAS vient amené par Céphise ; *l'imposture de Pallante l'a séduit.*

ARTÉMIRE.

Philotas, & c'est vous qui me traitez ainsi ?
Mon époux me condamne, & vous, Seigneur, aussi ?
Je pardonne à Cassandre une erreur excusable ;
Nourri dans les forfaits, il m'en a cru capable ;
Il m'avait offensée, il devait me haïr ;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir.
Mais vous qui, près de moi soupirant dans l'Epire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire,
Vous de qui la vertu mérita tous mes soins,
Vous qui m'aimiez, hélas ! qui le disiez du moins ;
C'est vous qui, redoublant ma honte & mon injure,
Du monstre qui m'accuse écoutez l'imposture.
Barbare ! vos soupçons manquaient à mon malheur.
Ah ! lorsque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme & vos alarmes,
Mon cœur désespéré résistait à vos larmes,
Et trop faible, en effet, contre un charme si doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous ;

Hélas ! qui m'aurait dit que dans cette journée
Ma vertu par vous-même eût été ſoupçonnée ?
J'ai cru mieux vous connaître, & n'ai pas dû penſer
Qu'entre Pallante & moi vous puſſiez balancer.
Pardonnez-moi, grands dieux, qui m'avez condamnée !
De l'univers entier je meurs abandonnée.
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera paſſer ma honte à la poſtérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un ſi cruel ſupplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu juſtice,
S'il pouvait m'eſtimer & me plaindre en ſecret,
Je ſens que je mourrais avec moins de regret.

Philotas, convaincu de l'innocence de la reine, veut s'armer pour la défendre.

ARTÉMIRE.

Non, demeurez, Seigneur.
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile ;
Innocente à vos yeux je périrai tranquille ;
Et le ſort qui m'attend me ſemblera plus doux,
Puiſqu'il me punira de n'être point à vous.
Adieu, le temps approche où l'on veut que j'expire ;
Adieu ; n'oubliez point l'innocente Artémire ;
Que ſon nom vous ſoit cher, elle l'a mérité ;
A ſon honneur flétri rendez ſa pureté ;
Et que malgré l'horreur d'une tache ſi noire,
Vos larmes quelquefois honorent ſa mémoire.

Philotas ſort. Artémire reſte ſeule. On vient la chercher pour la conduire à la mort : mais les amis de Philotas l'arrachent des mains de ſes gardes. Elle apprend que Philotas a ſoulevé le peuple, & qu'il combat contre Caſſandre.

ARTÉMIRE.

Dieux, dont la main sur moi sans cesse appesantie
Me promène à son gré de la mort à la vie,
Dieux puissans, sur moi seule étendez votre bras!
Rendez-moi mon supplice & sauvez Philotas;
Eteignez dans mon sang une ardeur infidelle:
Plus son péril est grand, plus je suis criminelle.
Viens, Cassandre, il est temps: viens, frappe, venge-toi:
Je te pardonne tout, & n'immole que moi.

Philotas lui apprend que Pallante est tué, & qu'il a fait en expirant l'aveu de la trame odieuse qu'il avait tissue pour se venger des mépris de la reine dont il a déclaré l'innocence; que le roi a été détrompé, mais trop tard. Ce prince a reçu dans le combat une blessure mortelle.

Dans la scène dernière, Cassandre mourant se fait apporter près d'Artémire. Il est accompagné d'Hipparque & de ses officiers. Il rend hommage en leur présence aux vertus de la reine. Il déclare qu'il lui avait ôté l'honneur sur les délations d'un monstre que le ciel a puni, & qui connaissait trop bien le caractère soupçonneux & jaloux de son maître, & son penchant à la cruauté.

Cassandre pardonne à Philotas dont il connaît les grandes qualités, & veut engager Artémire à se donner à lui. Il les conjure de lui pardonner ses injustices en faveur de ses remords, & de ne le regarder que comme une déplorable victime de la calomnie. Il expie, dit-il, par la mort qu'il a méritée, tous les crimes dont il a souillé sa vie.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

D'après ces fragmens, on peut juger du mérite de cette tragédie : on voit combien l'auteur avait perdu à n'avoir plus Sophocle pour guide, & Corneille pour émule.

Artémire, beaucoup plus faible que Mariamne, n'était qu'un roman très-compliqué, & pourtant d'une action très-lente. Le style en était élégant, mais sans précision & sans chaleur. De longues tirades presque par-tout, & aucune vivacité de dialogue.

Il est singulier que l'auteur, qui s'était élevé dans Œdipe à toutes les beautés de son art, se fût tellement éloigné dans Artémire du vrai genre de la tragédie. Il paraît qu'il écrivit cette pièce avec précipitation : ce qui arrive assez aux jeunes gens dans l'ivresse d'un premier succès ; mais il reconnut sa faute, & ce sommeil d'un moment fut bientôt suivi d'un réveil de gloire.

FIN DU PREMIER VOLUME DE THÉATRE.



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

